23IEME ANNEE, N° 1160

5¢ LE NUMERO

Montréal, 21 juillet 1906

Le Monde Illustré
Album Universel

D. GABRINI, "GAIETÉ JUVÉNILE"

E. MACKAY, Editeur-propriétaire, MONTREAL

LE CORSET

D&A

Le Corset Vraiment Confortable

Le plus grand nombre de corsets sont faits par quelqu'homme. Ils peuvent avoir de l'élégance, mais non pas toujours le confortable.

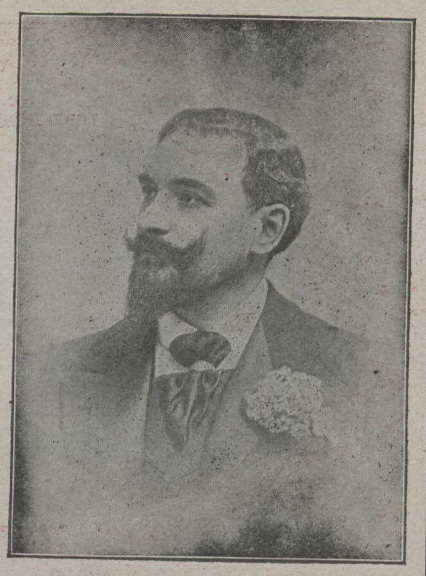
Voici un corset façonné d'après les données d'une femme. — Tout corset portant la marque "D. & A.", quel qu'en soit le prix, est bien à la mode, mais avant tout, il est confortable — parfaitement confortable — bien plus, il est souverainement confortable — nous insisterons sur cette épithète, c'est la marque distinctive des corsets "D. & A.".

Quelle qu'ait été jusqu'à ce jour votre préférence, demandez à votre marchand de vous montrer le corset "D. & A.".

Les Maitres de l'Art

font usage du

Vin St-Michel



Pol Plançon.

Si les grands artistes, les orateurs, les littérateurs et toutes les personnes soumises à un travail demandant une grande dépense d'énergie prennent du Vin Saint-Michel, c'est qu'elles reconnaissent dans ce vin tonique les qualités nécessaires au renouvellement de l'énergie dépensée.

D'ailleurs, la plus grande preuve de la qualité du Vin Saint-Michel est son énorme popularité. Au Canada seulement il se vend plus de Vin Saint-Michel que tous les autres vins toniques combinés, et malgré toutes les tentatives faites pour lui substituer des imitations, on n'a pas encore pu lancer sur le marché un vin qui puisse l'égaler.

Le vin St-Michel est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

Boivin, Wilson & Cie, :: Montréal.

DEPOSITAIRES.

Vente DE Mi-Été

25 % D'ESCOMPTE

Complets, Complets de Sortie, Pantalons, Imperméables

Le même soin est donné pour assurer un ajustement aussi parfait, durant le temps de cette vente, que si l'on payait les prix réguliers.

Satisfaction ou argent remis.

Procurez-vous un de nos Catalogues traitant des "Vêtements pour les chaleurs" Il est intéressant.

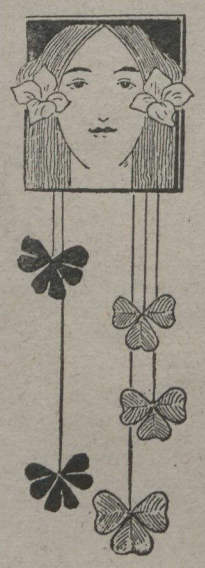
"MALE ATTIRE"

61 RUE STE-CATHERINE EST, Près du Théâtre Français

Atelier DE Photo-Gravure

The Montreal Photo-Engraving Company

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest



Le Département de Photo-Gravure de "l'Album Universel"

CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc.

Spécialité : "Catalogue" qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

The Montreal Photo-Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCURSALE DE QUEBEC

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE

Le rapide du "Pin rouge," haut de la rivière Kipawa, Témiscamingue, P. Q. Ligne du C. P. R.

Le bord Sud du lac Kipawa, Témiscamingue, P. Q. Ligne du C. P. R.

NOS ILLUSTRATIONS D'ACTUALITÉ

S. M. Haakon VII, roi de Norvège, couronné le 23 juin 1906.

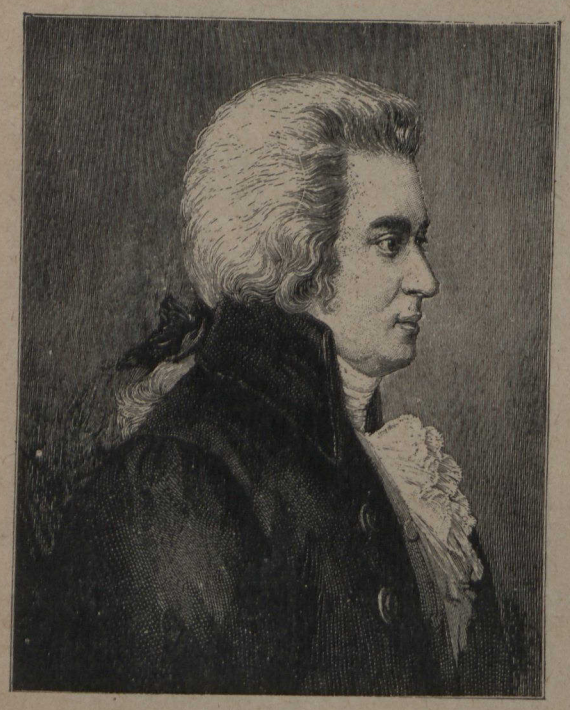
S. M. la reine Maud, de Norvège, fille de S. M. Edouard VII d'Angleterre.

S. M. Guillaume II, Empereur d'Allemagne, qui vient d'être grand-père, que l'on dit souffrant, et qui, en ce moment, fait une croisière sur les cotes de Norvège.

S. M. Augusta, Victoria, Impératrice d'Allemagne.

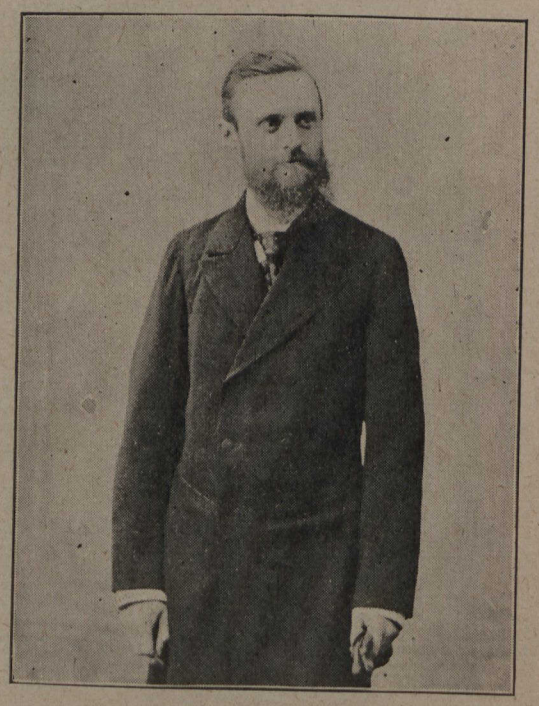
S. A. I. et R. le Kronprintz d'Allemagne, qui vient d'être père au Château de Postdam.

S. A. I. et R. l'épouse du Kronprintz, mère du plus jeune héritier de la couronne d'Allemagne, née Psse Cécile de Mecklembourg-Schwerin.



Portrait du grand Mozart, dont on vient de fêter pompeusement la mémoire dans le monde musical européen.

Jenny Lind, la fameuse cantatrice (1820 - 1887) élève du célèbre professeur E. Garcia (père de la Malibran) qui vient de mourir à Londres, à l'âge de 102 ans.



M. J. Lionnet, célèbre homme de lettres français, Directeur de la " Revue Hebdomadaire," Président de la "Canadienne" de Paris, etc., actuellement en voyage d'études au Canada.

Sommaire du N° 1160, du 21 juillet 1906.

Planches hors-texte: Le Canada pittoresque; illustrations d'actualité — Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Nouvelle écrite pour l'Album Universel: La pendule, par Noël Hervé — Le parler canadien, par Lionel Montal — Flamants roses, par Fulbert-Dumonteil — Poésie: Rosée, par Fernand Gregh — Nouvelle: Parcelle de vie, par A. Guilmet — Poésie: Le petit cimetière, par T. Botrel — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons, 8 pages: La guerre noire (fin); Sans famille — Psychologie espagnole, par F. Dacre — Musique: Chant: le sonnet de F. Arvers, musique de G. Bizet — Deux pages humoristiques — Le siège de Berlin, par Alphonse Daudet — Les grands musiciens — L'appendicite, par le Dr L. Ménard — Les deux morts, nouvelle écrite pour l'Album Universel, par Gaston Leury, etc., etc.

A NOS LECTEURS

Désirant plaire à un très grand nombre de nos lecteurs, qui, depuis un an environ, nous en firent plusieurs fois la demande, dès aujourd'hui nous publions huit pages grand format de feuilleton. Etant donné le caractère que nous employons, d'un bel oeil, très lisible, et la disposition compacte de notre texte, nous sommes porté à croire que cette innovation sera généralement bien reçue du public.

L'Album Universel augmente son nombre de pages, tire ses vignettes sur de l'excellent papier, publie un supplément détachable de belle musique, bref, fait tout pour plaire à ses milliers de lecteurs. Ceux-ci voudront bien le reconnaître, nous l'espérons, et nous continuer la faveur et les encouragements de leur patronage, ce dont nous les remercions sincèrement, comptant, jusqu'à un certain point, sur leur bon vouloir pour recommander l'Album Universel à leurs amis et connaissances.

L'Album Universel, ayant à coeur le bien-être et le bonheur de notre population, et, avant tout, étant une revue à l'esprit purement national, mérite, croyons-nous, un amical encouragement de la part de tous ceux qui le lisent. L. R.

Plaidoyer pour Montréal

Avec le numéro du dernier Album nous avons terminé la première série de nos articles sur Paris.

Nous nous proposions de donner un aperçu sommaire, il est vrai, mais juste et précis, des deux grands services qui font la gloire, — matérielle, s'entend, — de la Ville-Lumière — rendez-vous du monde intellectuel — nous avons dit les eaux et la voirie.

Nous aurons bien des détails à ajouter, qui seront à leur place dans le cours d'écrits complémentaires que l'étude de Montréal nécessitera.

Pour le moment il suffit, ce nous semble, d'avoir démontré qu'à la base de tout projet, de tout plan d'embellissement et de grandeur future d'une ville, gît la question de l'eau en surabondance, qui préside au maintien des voies indispensables à la circulation et des boulevards, des avenues, des squares, promenades et bois, organes respiratoires des énormes agglomératoins humaines.

L'organisation de ces services ne s'opère pas d'elle-même : un plan d'ensemble mûrement arrêté doit la précéder, l'inspirer, la guider jusque dans les plus petits détails, et, de fait, c'est dans l'exécution minutieuse des détails qu'on arrive à cette harmonie parfaite où rien ne vient blesser la vue où tout, au contraire, flatte l'oeil dans une rectitude des lignes, en certains cas, et, en d'autres cas, dans un adoucissement, une mollesse des angles et des courbes qui vous promènent sans effort, sans lassitude, de surprise en surprise jusqu'à l'admiration entière.

Haussman fit le plan du Paris moderne, et il l'exécuta grâce à une protection qui le rendit et le maintint maître de son oeuvre; il fit mieux encore, il créa l'école du beau, de l'esthétique de la rue, si nous osons dire, par la régularité des profils, la netteté des grands traits extérieurs, par la magnificence des perspectives dont les séries se tiennent, se complètent l'une l'autre, vous donnant des spectacles ravissants dans le détail et grandioses dans l'ensemble sur tant de points convergents de Paris.

Les disciples de cette école sont légion et ils se sont répandus dans les grandes villes de France et des autres pays. Ils font valoir partout le sain enseignement du goût, de la propreté, de l'hygiène par conséquent, marchant de pair avec l'élégance et le confort de la construction civile, avec les embellissements artistiques qui sont une source de bien-être pour les habitants des villes eux-mêmes, et de fortune publique, souvent, par l'attraction qui sollicite les voyageurs de tous les coins du monde. La Suisse moderne est à citer sous ce rapport et dispute à Paris la clientèle des étrangers.

Nous nous demandons, sans sortir tout à fait de notre sujet, pourquoi un pays comme le nôtre, pourquoi des villes comme Montréal, comme Québec, pourquoi tant de coins de notre Province immense, prodigieusement dotés par la Providence de toutes les beautés naturelles, de toutes les ressources propres à l'embellissement par le goût et l'art, n'entreraient-ils pas dans ce mouvement du beau de la rue, de l'habitation et de ses alentours, des promenades, des attractions de toutes sortes qui feraient la vie plus agréable, plus remplie chez nous, et étendraient au loin la réputation de notre pays, de ses villes, de ses bois, de ses lacs et rivières, de son fleuve incomparable.

Si nous voyageons quelque peu dans l'intérieur de notre province, nous constatons que notre pays, si généreux pour la flore et si riche en essences forestières, est lamentablement nu; que sous le rapport du confort, nos routes sont, en général, de véritables casse-cou et nos hôtelleries des maisons à peu près garnies ou la propreté de la chambre est tout aussi ignorée que les soins de la bonne cuisine canadienne, qui se perd de plus en plus. Les clubs d'automobiles sont en train de révolutionner la province française où végétaient, ignorés et comme enfouies dans des culs de sac, les localités les plus pittoresques qu'on désertait pour la Suisse, remarquable entre autres par la tenue de ses hôtelleries et l'abondance, la propreté de leur service culinaire.

Soukaitons qu'il en tourne de même chez nous et que les promenades accompagnées de stationnements de nos chauffeurs — gens à l'aise et de belle vie, en général, — provoqueront un changement en stimulant la réfection de nos routes et l'amélioration de maintes hôtelleries soucieuses d'attirer la bonne clientèle des villes.

Mais revenons de la campagne, que nous venons bien de battre quelque peu, à Montréal, puisqu'il s'agit d'un plaidoyer pour Montréal.

Montréal est-il ce qu'il doit être sous le rapport des grands services et est-on bien résolu, dans les quartiers autorisés, d'assurer à la métropole canadienne la situation qui lui doit appartenir, par son site, par le chiffre de ses affaires et le nombre de sa population ?

Nous répondons hardiment non, et il nous serait facile de le démontrer en citant les faits les moins ouverts à la contradiction. Cela pourrait ressembler à de la récrimination et ce ne saurait être de récrimination qu'il sera jamais question dans ce magazine.

Nous nous en prenons à un système vicieux dans son principe appliqué à une grande ville, si tant est qu'il a pu fonctionner avantageusement dans des administrations plus restreintes et appliqué à des groupes peu considérables de population.

Nous nous sommes occupés de la tête législative de la municipalité de Montréal sans prêter grande attention aux services d'administration et d'exécution des divers départements, qui sont aussi dépourvus de traditions, de direction uniforme et fermement contrôlée, que s'ils n'existaient que sur le papier.

C'est le Conseil municipal, ou disons la municipalité qui règne et qui gouverne tout à la fois, qui tient tout dans sa main, où on s'imagine sérieusement pouvoir administrer et faire l'exécution des grands travaux avec autant de facilité qu'on se querelle dans les séances municipales, et qu'on se dit des gros mots de toute la force de sa voix et de ses poumons.

Il n'en devrait rien être, pourtant, et si la partie discutante, appelons-la parlementaire — car, enfin, nous avons bien actuellement 40 députés municipaux — a été singulièrement soignée, agrandie, grossie, si nous sommes malades d'encéphalie et menacés d'en crever, nous avons étrangement omis l'organisation des Bureaux techniques qui doivent conduire, contrôler en maîtres absolus, — ça n'est pas trop dire, — l'administration de nos finances et de tous nos services municipaux. Or ceux-ci sont pratiquement entre les mains des Comités — nous n'employons pas le mot commission, qui implique un caractère de continuité et de permanence que le comité n'a pas, — et si le Comité a bonne qualité, bonne main et poigne d'acier pour tout arrêter, tout enrayer, excepté les irrégularités dont il n'a connaissance qu'après coup, il ne vaut rien pour administrer et diriger l'exécution des grands travaux. C'est le patronage qui y règne en potentat, et c'est le patronage, le plus grand ennemi de toute régularité dans le fonctionnement et la marche de la machine municipale. C'est le patronage qui est à la base de notre système, comme l'a démontré si excellemment Monsieur l'échevin Payette, le "leader" de la municipalité.

Jamais avec le patronage odieux qui s'exerce nous n'aurons assez d'argent pour l'entretien ordinaire de Montréal, bien loin que nos contributions de diverses natures puissent suffire à ouvrir, à paver les rues nécessaires, à les laver — nous ne disons pas arroser, ce qu'on fait d'une façon ridicule, — à créer des parcs décents, des boulevards bordés d'arbres, des avenues dignes de ce nom. Inutile de songer à aucun embellissement d'ordre général et important avant de pourvoir à l'essentiel. Or, comment songer à des parcs, à des squares, à des bois municipaux, quand nous n'avons ni eau potable, ni eau de service public en quantité suffisante pour les besoins premiers de la population! Et si on en a, que n'en met-on pas largement, gratuitement, à la disposition des citoyens qui veulent tenir propres la chaussée et les trottoirs dont ils sont les riverains ?

Va-t-on s'en rapporter pour l'organisation et le fonctionnement de ces grands services, au travail, à la compétence, au contrôle, au pouvoir d'un seul homme qui, encore, n'agira que sur le geste d'un Président de Comité occupé à de toutes autres affaires que l'administration civique?

Ce n'est pas raisonnable d'y compter.

Où sont nos Bureaux techniques et de la Finance, et du Génie Civil et de l'Architecture municipale pour les constructions civiles, et de l'architecture paysagiste pour nos parcs et promenades? Ils n'existent même pas sur le papier, quand ils devraient se recruter en dehors des membres du Conseil, parmi les personnes les plus compétentes désignées par concours et placées au-dessus de l'arbitraire, des caprices et des passions des présidents de comités ou des cliques municipales.

L'Album Universel, après avoir donné tout l'espace nécessaire aux sujets variés dont il se fait une spécialité, consacre à des questions d'ordre général, sérieuses et peu susceptibles de soulever des polémiques, une ou deux des 40 grandes pages de texte qu'il livre chaque semaine à ses lecteurs.

On nous approuvera, espérons-nous, en faveur d'aussi nobles intérêts que ceux de Montréal, et si quelques-uns ont pu trouver nos articles sur Paris secs, fastidieux, dépourvus d'intérêt local, ils comprendront que nous voulions passer par Paris pour venir à Montréal, et que si le chemin est long, il ne manque cependant pas d'attraits et nous amène à un but où chacun aimera à se reposer avec nous.

G. A. Nantel

Propos de Montréalais

Montréal, la capitale de mon pays, possède une carrière à Outremont fort bien outillée, dit-on, et d'où elle tirait sa pierre à macadam, dans le temps jadis où elle posait du macadam.

Elle n'en pose plus, ayant jugé que ce genre de pavage coûte trop cher, s'il est bien fait, et ne vaut rien du tout, s'il est mal fait, c'est-à-dire que dans ce cas, pour être franc, il vaut moins que rien. Macadam! invention de lourd Anglais, "Mode ruineux "de revêtir les voies publiques, a dit un grand in-"génieur, sale et le plus souvent impraticable aux "piétons, le plus boueux par la pluie et le plus pous-"siéreux par la sécheresse".

Il y a belle lurette qu'on s'est mis, chez nous, au diapason de la science et qu'on a banni rigoureusement le macadam, le vrai, avec épaisse couche de grosses pierres à la base, recouverte d'une autre couche de pierre concassée, soigneusement étendue et de gravier fortement roulé pour donner au tout une consistance capable de soutenir, sans détérioration, les plus lourds camionnages et les plus violentes poussées des eaux et de la gelée. Quelques charretées de caillous concassés, répandues sur le sol vierge de tout travail humain, c'est là le macadam de nos jours: la différence est celle du jour à la nuit, personne n'en disconviendra.

Aussi bien, des gens sensés, siégeant en notre Conseil des Pères de la Cité, s'étant pris la tête à deux mains, ont trouvé inutile, superflu, dommageable au bel état de nos rues, l'emploi de cette imitation moderniste de macadam, et, à la suite de raisonnements plus rigoureux les uns que les autres, ils ont conclu à la suppression déguisée mais très radicale de la carrière civique, ou disons municipale, pour contenter les deux camps de grammairiens qui combattent pour l'un ou l'autre de ces qualificatifs dans le corps de nos 40 académiciens municipaux.

Pas de macadam! eh! bien, à quoi bon une carrière à macadam? La logique tire de ce côté, la chose me semble claire, mais au Conseil de Montréal

comme au sein de tous les corps délibérants, la vérité toute nue n'a pas chance de toujours triompher; dans le cas présent, c'est elle qui fut ignominieusement battue et c'est l'illogisme qui l'emporta.

La carrière à macadam survivra, sans nous fournir davantage de macadam, mais périssent tous les macadams du monde pourvu que la carrière persiste. Question de principe, quoi !

C'est à soutenir ce côté de la controverse que se sont employés MM. Payette et Noé Leclaire: l'un a parlé, dit un grand journal, en leader et en expert; quant à l'échevin N. Leclaire, il aurait démoli avec "maestria" les chiffres et les raisonnements des échevins favorables à la location, c'est-à-dire à la suppression de la carrière.

Eloquence, voilà de tes coups! Les vieux Egyptiens défendaient tout emploi de moyens oratoires dans l'exposition des affaires publiques et la défense des criminels. Leur souvenir en est-il resté moindre parmi les humains et les momies, mieux que les histoires, ne consacrent-elles pas leur grandeur et leur incorruptibilité! Et voilà qu'au Conseil de Montréal on se met à aller au rebours de cette pratique pour défendre des causes évidemment mauvaises et faire triompher un principe pernicieux, à savoir l'existence d'une carrière à macadam quand on ne confectionne pas de macadam! "Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra", auraient du répondre les ennemis de la carrière. "Jusques à quand, allez-vous persister à maintenir une mine à pavage quand vous ne faites plus de pavage" ?

Le simple bon sens, encore une fois, donnait raison aux ennemis de la carrière, et pourquoi la majorité du Conseil s'est-elle rangée à l'avis contraire ?

"La Gazette municipale", la "Bibliothèque civique" et la "carrière d'Outremont", menacées du même étranglement par les mêmes ennemis, et sauvées par les mêmes défenseurs, pourraient-elles nous répondre ?

JEAN DOUTE.

Choses d'Europe

En France L'Affaire vient pour la troisième fois préoccuper l'opinion française et la révision du procès de Dreyfus fait oublier les événements, pourtant très graves, qui se sont passés à la Chambre des députés, à propos des impôts demandés par le ministre des finances, M. Poincarré.

Le rapport du procureur général de la République, M. Beaudoin, sur l'appel de Dreyfus à la Cour de Cassation, est extrêmement rigoureux et va jusqu'à la violence contre certains généraux de l'armée française qu'il accuse de faux et de parjure au cour du fameux procès devant la cour de Rennes, lequel n'aurait été qu'une conspiration, la plus honteuse des conspirations, pour perdre l'officier juif.

* * *

La majorité radicale du gouvernement peut se suffire à elle-même et se passer de l'appoint des droites et des socialistes dans le cas où les collectivistes lui feraient défaut. Il n'y aurait que la division dans ses rangs qui pourrait mettre son pouvoir en danger. On considère donc la combinaison présente, qui est au fond dirigée et inspirée par Clémenceau, comme durable et maîtresse absolue de la situation.

Mais une bien grosse question reste à régler et le cabinet actuel pas plus que les autres qui lui succéderont ne peut échapper à la crise financière que les extravagances, les folies, le mépris de tout principe d'administration publique, affichés par le socialisme d'Etat, ont murie depuis une dizaine d'années.

Bien que la majorité soit décidée à rompre, sous un prétexte ou sous un autre — probablement le projet de loi de Jaurès sur le partage de la propriété — avec les collectivistes, l'opinion publique est loin d'être rassurée au sujet des mesures du gouvernement qui a annoncé de nouvelles taxes en outre de l'impôt sur le revenu. Ce qui l'effraie davantage c'est la baisse de la rente française.

En vain le ministre des finances, M. Poincarré, homme d'une valeur incontestable et jouissant d'une très grande considération comme économiste et financier, a-t-il cherché à expliquer et à faire expliquer par les organes ministériels qu'au fond, il n'y a pas augmentation d'impôts et que le contribuable ne paiera pas un centime de plus qu'avant, qu'il paiera la même somme sous des noms différents, la taxe sur les revenus n'étant qu'une substitution à des taxes existantes, le bon bourgeois n'en croit rien. S'il n'y avait pas besoin de nouveaux revenus, se dit-il, pourquoi un homme de la situation de M. Poincarré s'amuserait-il à changer tout le système de taxation? On s'attend donc à payer davantage et la baisse des valeurs d'Etat ne fait que refléter l'angoisse du contribuable.

Comment pourrait-il en être autrement avec un déficit normal de 30 à 40 millions de dollars, et la nationalisation des chemins de fer, de l'enseignement, de la charité, avec les charges inouïes de la pension des vieillards de tous les états, qui vont atteindre 300 à 400 millions de francs ?

Quelle leçon d'économie politique donne ce grand pays au monde entier. Partant du principe essentiellement faux que l'Etat doit se charger de tous les services et pourvoir à la subsistance de tout le monde, la France depuis la Révolution, mais surtout depuis la 3ème République, a voulu donner le spectacle sans précédent d'un Etat se mêlant de tout, se substituant à la famille, aux corporations privées et publiques, persécutant toujours plus ou moins les associations enseignantes et hospitalières pour les supprimer tout à fait, en fin de compte, arrachant tout ce qu'il a pu à l'initiative privée, cette grande créatrice à laquelle l'Angleterre et les Etats-Unis doivent tant de leur force sociale et de leur puisance extérieure.

Eh! bien, la France est maintenant acculée au pied du mur et il faut que le contribuable qui ne s'est jamais occupé du choix de bons gouvernants, paie pour les folies de ses faux réformateurs.

On convient que la 3ème République traverse une crise très aigue que l'Affaire ressuscitée avec un regain de passion dont on ne peut se faire d'idée à l'étranger, ne contribuera pas peu à intensifier davantage.

FRÉDÉRIC LE PLAY — (1806--1882)
Statue inaugurée le 11 juin dernier, dans le jardin du Luxembourg à Paris.

* * *

L'avocat de Dreyfus, assure-t-on, Mtre Mornard, a terminé son plaidoyer par une émouvante péroraison dont nous traduisons les dernières paroles:

"Il (Dreyfus) est prêt à oublier toutes les misères, toutes les tortures de l'Ile au Diable si son pays veut lui rendre une chose, son honneur. Il renonce à tous les dommages que lui accorde la loi, pour demander simplement la cassation du jugement sans un nouveau procès, et il vous la demande au nom de l'honneur de l'armée française et de la conscience publique de la France".

* * *

L'année 1906, a-t-on dit, est celle des apothéoses et celle des centenaires Normands. Après Corneille vient Frédéric Le Play, l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la France.

La société d'Economie sociale de Paris qui a des ramifications partout, vient de lui ériger une statue dont nous donnons la photographie.

Le Play et son oeuvre ne sont pas des inconnus au Canada. Montréal possède même une association de la Réforme sociale qui se propose non de révolutionner notre état social, mais de le conserver en l'améliorant, si possible, en le tenant au fait des questions qui se soulèvent chez nous comme ailleurs et demandent à être étudiées et résolues d'après les meilleures méthodes. Or, celle de Le Play est la plus sûre puisqu'elle emprunte tous ses enseignements aux faits, à la documentation positive et à l'expérience des individus, des familles, des groupes les mieux placés pour l'observation de l'économiste.

Le Play était un admirateur sans réserve de notre état social et de la constitution politique du Canada, qu'il qualifie de constitution modèle d'un grand pays moderne.

C'est de son livre, "La réforme sociale", aussi fameux que ses "Ouvriers européens" que Montalembert a dit qu'il était l'ouvrage le plus fort du 19ème siècle.

Le défaut, cette semaine, de choses bien intéressantes dans le monde européen, nous permet de citer, des "Annales politiques" les conclusions d'un remarquable article sur ce grand homme par Emile Faguet :

"Une idée particulièrement chère à Frédéric Le Play, — je feuillette à travers son oeuvre, particulièrement à travers sa "Réforme sociale" et sa "Constitution Essentielle", et aussi à travers le livre de M. de Curzon, — c'est le "pouvoir social" de la religion, "quelle qu'elle soit", et ici Frédéric Le Play est très libéral et ne fait pas acception de "credo". Il pense, comme un catholique extrêmement émancipé, Montesquieu, que: "chose admirable, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci" et il pense comme un protestant qui est resté tout plein d'esprit protestant malgré ses variations, Jean-Jacques Rousseau, que "jamais Etat ne fut fondé que la religion ne lui servît de base"; et, sans la moindre hésitation, et sans ambages, avec cette tranquillité et cette franchise de conviction qui en fait un Joseph de Maistre sans l'instinct de provocation et un Bonald sans la hauteur, il dira avec force qu'il ne voit de salut pour un peuple que par l'union du trône et de l'autel :

"Selon l'étude du passé et l'observation du présent, il n'existe, pour les peuples, qu'un moyen d'être heureux: c'est d'obéir à la fois à Dieu et au souverain. Le malheur survient dès qu'ils se révoltent contre ces deux éléments de la souveraineté ou seulement contre un des deux. De cette expérience constante de l'humanité est sortie, chez tous les peuples, une conclusion qui est devenue le principe supérieur de leur vie publique et qui se résume dans les termes suivants: ceux qui enseignent au nom de Dieu comme ceux qui gouvernent par délégation du souverain ont le devoir d'unir leurs efforts pour tenir les familles dans cet état de soumission. Il est le point de départ du problème que les gouvernements modèles de tous les temps ont résolu avec les mêmes convictions; mais aussi par des moyens fort divers".

"De même, pourquoi il est monarchique, il sait le dire et avec cette même tranquillité forte et sûre qui n'élève jamais le ton, par fierté, audace ou émotion, qui ne l'abaisse jamais non plus par une crainte puérile de blesser les oreilles. Pour lui, le gouvernement monarchique, c'est une question de responsabilité. La responsabilité disparaît dès qu'elle se partage; un gouvernement qui n'est pas monarchique est donc un gouvernement irresponsable, ce qui doit faire trembler. Chose curieuse et inattendue que le gouvernement de délégués toujours révocables et ayant toujours à rendre des comptes soit beaucoup moins responsable que le gouvernement d'un souverain qui n'a point à justifier ses actes; chose, cependant que Le Play tient pour vraie et qu'il démontre avec une autorité singulière.

"L'unité de la personne souveraine, écrit-il, est l'institution la plus universelle des gouvernements de tous les âges. "La pensée des abus inhérents à cette pratique" est, il est vrai, la "première qui s'offre à l'esprit" quand on réfléchit au difficile problème de la souveraineté; mais, en fait, les peuples qui avaient en eux-mêmes le principal élément de prospérité ont toujours mieux réussi à conjurer les actes arbitraires d'un souverain unique qu'à se soustraire aux discordes intestines déchaînées infailliblement par l'autorité d'un souverain multiple... "Le sentiment de l'autorité personnelle agit avec force sur le monarque, vers qui se dirigent tous les regards; il s'affaiblit, au contraire, et disparaît, à mesure que l'autorité se partage". L'erreur et la passion ont souvent eu recours à l'extrême morcellement de la souveraineté pour consommer les grands attentats contre le genre humain".

"Toutes ces idées, dont je n'ai pas besoin de dire que beaucoup ne sont pas les miennes, ont été défendues par Le Play avec une gravité soutenue, avec une sorte de respect pieux pour la pensée que l'on sent en soi profonde, longuement méditée et absolument désintéressée, avec un mépris de toute rhétorique et même de toute éloquence, alors que l'on sent que Le Play y atteindrait très facilement s'il le voulait, avec une probité intellectuelle qui est l'image et qui est une forme de son inaltérable probité morale. Le Play a trouvé le moyen d'être impartialement l'homme d'un parti. Il était d'un par-

ti; mais "il n'appartenait pas à un parti" et, plutôt, il aurait semblé que ce fût son parti qui lui appartînt.

"Il est mort debout (à deux heures près) à son bureau de travail, ce qui est littéral, car ce combattant aimait à écrire dans l'attitude de l'homme qui lutte. Il avait travaillé à son oeuvre pendant plus d'un demi-siècle. Chose mélancolique: son centenaire survient juste au moment où toutes ses idées reçoivent les plus terribles coups qui les aient jamais atteintes. Il n'importe point du tout et il n'en serait pas ému. Il répéterait, et tout homme de pensée, chacun dans sa croyance, doit répéter le mot de Guillaume d'Orange :

"Il n'est nullement nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer".

En Angleterre Bien des années se sont écoulées, sans qu'aucun conflit se soit produit entre les pouvoirs judiciaire et législatif du Royaume-Uni. Aussi l'affaire Grantham crée-t-elle une véritable sensation dans le monde anglais.

M. Grantham est un juge qui est accusé par le député MacNeill de favoritisme politique dans un jugement rendu sur une contestation d'élection. Ce député a demandé que le juge soit censuré par les Communes et d'autres députés sont allés jusqu'à demander qu'il soit démis.

Le gouvernement n'a pas voulu même adopter la censure dont aurait probablement découlé le renvoi d'office du magistrat par le vote des deux chambres ce qui n'est arrivé qu'une fois dans toute l'histoire de l'Angleterre.

L'opinion des avocats est depuis longtemps très sévère sur le compte du juge Grantham au point de vue de la science légale et de ses sorties frivoles et extrajudiciaires sur le banc, mais dans le cas présent on ne croit pas qu'il se soit rendu coupable de corruption.

* * *

La mort de Jules Breton a péniblement affecté le monde des artistes anglais où ce grand peintre était très répandu. Ses dernières oeuvres, il est vrai, donnent une idée bien incomplète de son talent mais ses tableaux d'il y a vingt ans, achetés en grand nombre, par les amateurs, figurent au premier rang dans les galeries de renom.

De fait Jules Breton est un des artistes français les mieux appréciés par les connaisseurs anglais.

NEMO.

Echos d'Amérique

1er, 4 et 14 Juillet LE mois de juillet est pour nous le mois des fêtes nationales. Premier juillet: Dominion Day, que nous fêtons paisiblement, avec tout le décorum d'un peuple calme et pas trop enfantin. Quatre juillet, fête de l'Indépendance américaine. Beaucoup des nôtres vont assister à sa célébration chez nos voisins, trop enthousiastes. Qu'on en juge par l'entrefilet ci-après :

"Le 5 juillet, la "Tribune" de Chicago publiait le neuvième rapport annuel des accidents provoqués aux Etats-Unis, par la célébration de l'indépendance américaine.

"A cette date, au matin, les chiffres enregistrés se lisaient comme suit: Morts, 28; blessés, 2,789; pertes causées par le feu, $66,450.

"Les feux d'artifices ont tué 9 personnes, les armes à feu, 12; et les explosifs divers, 7. Chez les blessés 1,,099 ont été victimes des feux d'artifices; 261 des canons; 393, des petites armes à feu, et 697 des explosifs divers.

"L'année dernière, le chiffre des morts avait été de 42. Toutefois, lorsque toute la liste des victimes fut complète, en comptant celles qui succombèrent à leurs blessures après le 4 juillet, il y eut plus de 400 morts.

"Le nombre des blessés est, cette année, de quelques centaines plus élevé que celui de l'an dernier".

Et il s'agit d'une manifestation essentiellement pacifique, que serait-ce, grand Dieu! s'il y avait échauffourée sur tout le territoire de l'Union? De tels chiffres donnent bien une idée de la population énorme de la plus grande des républiques et, aussi, de la nervosité excessive de ses citoyens.

Enfin, dans cette série de fêtes, arrive le 14 juillet avec, à Montréal, la fête de la République française, généralement célébrée au Parc Riverside, par la colonie de nos cousins, où, trois jours durant, la franche gaîté gauloise se donne libre cours. Une foule de Canadiens s'associent à cette dernière fête, tant par esprit de famille que pour aider à une oeuvre de charité: les recettes des fêtes du 14 juillet, en notre métropole, allant grossir le fonds des caisses des sociétés françaises de secours mutuel. Cette année, peut-être encore plus que de coutume, nous avons été enchanté de constater que le "pique-nique des Français", comme on l'appelle, a eu un franc succès.

Feu Jules Breton A PROPOS de Français, nous avons le regret de vous annoncer la mort d'un des plus grands peintres de notre ancienne mère-patrie. Jules Breton, né en 1827 à Courrières, — la ville minière près de laquelle se produisit il y a quelques mois un désastre qui coûta la vie à 1,200 mineurs — d'une famille où la peinture fit des générations de maîtres, était non seulement un artiste de la palette, de tout premier ordre, mais aussi un bon poète, et, surtout, un excellent père de famille. Sa fille, Mme Demont-Breton, dont les marines sont fort prisées, jouit d'une juste renommée universelle. Quant à Emile, le fils du regretté défunt, il taquine plutôt la muse que les pinceaux, bien que doué d'un réel talent de famille.

Remarquons qu'à Montréal, dans le salon de lord Strathcona, existe le célèbre tableau la "Communion" du maître qui vient de disparaître. Tableau qui, dit-on, a coûté $50,000 à son richissime propriétaire.

La réclame aux Etats-Unis LE directeur de l'"Indépendant" de New-York, M. H. Wisby, faisait récemment la remarque que les industriels, négociants et commerçants de l'Union, dépensent annuellement plus de 500 millions de dollars pour faire de la réclame à leurs produits. On ne manquera pas d'être surpris, lorsqu'on saura que cette somme colossale représente à peu près ce que dépensent en 12 mois, pour leurs armées et leurs marines de guerre : la Russie, l'Allemagne, la France, l'Autriche et l'Espagne réunies. On conviendra que l'information n'est pas banale. Pour l'édification de nos annonceurs, nous ajouterons que les revues sont beaucoup plus recherchées que les quotidiens par les américains désireux de faire connaître au public ce qu'ils ont à vendre.

On le comprend facilement du reste: le quotidien vivant autant qu'une éphémère, tout au plus vingt-quatre heures. La revue, elle, reste: huit ou quinze jours, ou même un mois sur la table des familles, et sur celles des clubs, associations, etc., d'où une plus grande lecture de ses annonces, par un public généralement plus porté à la dépense que Monsieur n'importe qui, le client du journal à un sou. Il n'y a pas à dire ces américains ne sont pas battus en affaires !

Décentralisation et fabrication à domicile D'UNE statistique publiée récemment à Washington, il appert que, sauf pour New-York, l'augmentation de la population des villes américaines est beaucoup plus lente qu'elle avait coutume de l'être. Malgré l'immigration qui se porte en masse vers le pays de l'oncle Sam, seulement un quart de l'accroissement de la population des Etats-Unis se rend dans les grands centres. D'où il faut conclure à l'attrait qu'offrent au prolétariat: les maisonnettes rustiques, les champs fleuris, et les collines et les plaines, boisées ou non, de l'Union. Avec les moyens de communications rapides, la vie en dehors des grandes villes se fait sans cesse plus facile, plus agréable, plus saine. Aussi, les américains, très pratiques en affaires, nul n'en ignore, désireux de donner du bien-être aux travailleurs, songent-ils sérieusement à imiter l'Allemagne et la France, et, à transporter de la force électrique dans les demeures rurales s'y prêtant, pour faciliter le travail à domicile et la fabrications d'articles ne nécessitant pas un vaste local. Nul doute qu'avec un tel système la production des Etats-Unis ne double rapidement. Ça, au moins, c'est bien dans l'intérêt de l'ouvrier, et c'est humanitaire. Il nous est d'avis qu'on n'ergote pas à Washington sur l'opportunité d'un "Lord's Day bill" !

Un virtuose de la carabine IL est dit que nos voisins doivent faire grand, et se signaler en toutes choses. Que pensez-vous, en effet, d'un simple bandit arrêtant cinq diligences bondées de riches touristes, dépouillant de leurs valeurs 45 de ces amateurs de voyages, puis, après cet exploit accompli, avec l'aide d'une carabine Winchester dont il ne fit pas usage, reprenant tranquillement le bois? C'est pourtant ce qui vient d'arriver près de Ahwahnee, dans la vallée Yosomite, en Colorado.

Enfoncés: Cartouche, Mandrin, Fra Diavolo et les brigands de Paul Louis Courrier! à côté du bandit yankee ces escarpes d'antan font l'effet d'enfants. Leur ombre doit rougir du progrès de leurs modernes émules! Un contre quarante-cinq, et s'en tirer honorablement — façon de parler n'est-ce pas? — ça sort du commun! mais, au fait, la carabine à répétition dudit bandit, valait douze camarades ! Donc, il n'était point seul le chevalier des grands chemins! Eh non! le progrès le servait dans le mal comme il l'eut servi dans le bien. Très drôle la philosophie des choses! A notre époque, les exploits de la mécanique suppriment la main d'oeuvre partout, même chez les brigands. Qui l'eût cru !

Puisque nous parlons de voleurs, laissez-nous vous citer l'entrefilet ci-après. Il offre un ingénieux moyen d'identification. Nous l'empruntons à M. Henri de Parville des "Annales politiques et littéraires".

"La pomme jouera toujours de mauvais tours à l'humanité. On raconte qu'un maréchal des logis de gendarmerie vient de trouver un moyen original d'identifier un malfaiteur. Le procédé peut s'appeler: l'identification à la morsure. Dernièrement, des cambrioleurs s'introduisaient chez une femme de Fismes, dans la Marne, et en ressortaient sans laisser trace utile de leur passage. Le maréchal des logis chargé de l'enquête, M. Gaudron, en cherchant bien dans la maison, aperçut un tas de pommes. Il prit machinalement un à un les fruits, les examina et finit par en trouver un dans lequel on avait mordu. L'empreinte toute fraîche révéla une dentition très défectueuse et assez particulière. Il partit en campagne, emportant quelques pommes.

"Le lendemain, il rencontrait, dans une commune voisine, deux individus de mauvaise mine. Il entra en conversation avec eux et, finalement, leur offrit une pomme. A peine l'un d'eux avait-il mordu dans le fruit que le gendarme le lui arrachait des dents et comparait avec la pomme qu'il avait dans sa poche. Il y avait concordance absolue dans les deux empreintes. Sans permettre au personnage de revenir de sa stupéfaction, il l'arrêtait ainsi que son compagnon".

Les conserves Allemandes LE scandale des conserves de viandes américaines a fortement impressionné l'Europe, ayant cela de bon qu'il émoustilla le zèle des autorités chargées de veiller à la bonne fabrication des conserves.

Les anglais n'avaient pas plutôt constaté de criminelles manipulations dans leur industrie des conserves, que, tout dernièrement, on pouvait lire dans la presse allemande :

"Une dépêche de Duisberg, Prusse, mande que les douaniers ont saisi des veaux mort-nés expédiés de Russie en contrebande. L'enquête qu'a provoquée cette découverte, a établi que plusieurs grandes fabriques prussiennes de conserves, importent un grand nombre de ces animaux impropres à la consommation".

C'est les américains qui doivent jubiler de telles révélations! Le mot des Ecritures sera donc toujours vrai: "On voit la paille dans l'oeil du voisin et non pas la poutre dans le sien".

L'Ouest et le capital étranger ON assure qu'une forte compagnie de capitalistes belges, dite: "Compagnie agricole et foncière du Canada", vient d'acquérir au prix de $1,500,000 les terrains que possédait la "Western Canada Settlers Mutual Land Coy", le long du "Canadian Southern" et du "Grand Trunk Pacific" à l'est de Saskatoon. La compagnie belge aurait payé ces terrains à raison de $9 l'acre, ce qui est un beau prix, étant donné la nouveauté des territoires où ils se trouvent. Fort probablement, le voisinage des voies ferrées sus-nommées, a été pour quelque chose dans la conclusion de cette importante vente. C'est le rail, à n'en pas douter, qui, peut-être plus que la charrue contribuera à faire du Nord-Ouest canadien le grenier de l'empire britannique.

Remarquables ambitions DERNIEREMENT nous parlions des grandioses projets de M. J. J. Hill, magnat des chemins de fer américains, qui devait doter le Canada de multiples lignes de transport fort désirables. Ce brave monsieur, c'est évident, aime notre pays et veut son bien. Aussi, se tourne-t-il maintenant du côté des canaux — à construire s'entend — nous lisons à cet effet :

"Une dépêche de St Paul dit que M. J. J. Hill mourrit un autre projet d'une énorme importance pour le Canada, celui de creuser un canal entre le lac Winnipeg et le lac Supérieur.

"Ses plans seraient à peu près complets, et il promet que son canal sera terminé avant celui de Panama".

Nous remercions M. Hill de ses bonnes intentions. Cependant, nous ne pouvons prévoir quand sera inauguré son fameux canal, si nous nous en rapportons aux progrès du canal de Panama, car dans l'isthme qui a coûté si cher à la France, les choses vont encore moins vite et plus mal que du temps des Français, à en croire la propre parole de nos voisins.

L. d'ORNANO.

La Pendule

(Nouvelle écrite pour l'Album Universel, par NOËL HERVÉ)

TOUT doucement, sans trop s'apercevoir du changement des saisons, la vieille mère Mathieu entrait dans sa quatre-vingt-troisième année. Son visage n'était point trop défraîchi, ni ses cheveux trop blancs, et, bien qu'elle restât assise une partie de la journée son corps était encore tout droit; elle marchait peu, mais sans l'aide d'un bâton, ce qui fait qu'on lui aurait bien donné dix ans de moins. Les vieux jardiniers, chenus et tremblotants, avec lesquels elle allait tous les dimanches après-midi tenir de longues conversations sur la place du bourg lui contestaient même son âge, sans doute avec quelque peu de jalousie, mais davantage encore pour lui faire un brin de cour. Car, au fond de leurs vieilles poitrines, leurs coeurs étaient restés jeunes.

Il y en avait un surtout, un ancien "fraisier", à la figure rouge et pointue, rasée avec soin, et qui chaque dimanche invariablement, disait à la mère Mathieu à propos de tout, avec les mêmes mots, la même intonation de voix, le même sourire malicieux, le même branlement de sa longue chevelure blanche, coiffée d'une casquette à oreilles :

—"Bast! pour nous, des vieillards, c'est différent; bon pour la mère Mathieu qui n'a que soixante ans!..."

Et la vieille, toujours, se récriait. Dans ses yeux bleus dont un demi-siècle de dur travail dans la capitale n'avait point altéré la clarté innocente et enfantine, passait une lueur de fierté. Elle se redressait, cambrait même un peu sa petite taille et avec une belle révérence à l'ancienne mode, comme elle en faisait — plus de dix lustres passés — dans l'église de son village, en prenant sa robe à deux mains, et en reculant un peu, tout en inclinant la tête :

—"Pas du tout, Monsieur, faisait-elle modestement; j'ai quatre-vingt-deux ans passés et j'approche de quatre-vingt-trois; même que je les aurai à la Notre-Dame d'août".

Et ses amis riaient; à tous ces vieux enfants octogénaires un mot suffisait pour les mettre en bonne humeur.

La mère Mathieu aimait assez la compagnie, mais elle n'était pas causeuse, aussi ne s'ennuyait-elle pas trop toute seule, dans le grenier où elle habitait, au sommet d'une vieille maison branlante, tout au fond de l'impasse qui longe à gauche les bas côtés de l'église de Vanves. Sauf le dimanche elle sortait peu; fille de paysans picards, transplantée à Paris à l'âge de vingt ans par la force des circonstances qu'un fatalisme irréductible lui faisait accepter avec soumission, elle avait servi dans les maisons bourgeoises du quartier des Champs-Elysées comme femme de ménage, elle lavait la vaisselle, épluchait les légumes, mais malgré ses fonctions humbles elle imposait le respect aux filles de cuisine par la candeur de son âme. Son mariage avec un tailleur de village, comme elle déraciné, mais moins innocent, n'avait pas été heureux.

L'homme, qui buvait, était mort en laissant à sa femme deux filles déjà grandes, Adèle et Marie, qui s'étaient mariées peu après la mort du vieux.

Se sentant seule et près de la tombe, cette femme des champs avait voulu encore avoir sur ses derniers jours une illusion de campagne, et bien que Vanves soit encore trop rapproché de Paris, elle croyait trouver dans ses voisins, les mêmes âmes, la même simplicité que dans son village natal.

Depuis dix ans qu'elle habitait là, tout le monde à peu près la connaissait, alors qu'elle ne faisait attention à personne. Elle payait son loyer comme elle pouvait, à vrai dire cela n'était pas toujours facile, car aucun de ses anciens maîtres n'avait songé à lui faire une pension, et ses enfants, qui du reste venaient rarement, loin de l'aider, lui eussent plutôt demandé.

Comment trouvait-elle à vivre? Mystère! Mais elle était si économe. Puis, elle avait encore quelques bonnes amies. De temps à autre elle allait faire le ménage dans les nouvelles villas qui bordent la route de Clamart, mais c'était déjà bien loin, et il y avait des jours où ses pauvres vieilles jambes se refusaient presque à la porter. Cela faisait toujours quelques sous. D'autres fois, les jours de marché, prenant son grand cabas de jonc, elle descendait le boulevard du Lycée où les maraîchers se tiennent sous leurs tentes volantes, le long du mur qui borde le beau parc du Lycée Michelet. On a beau dire si elles ont volontiers le mot gras, et le geste rude, les marchandes sont quelquefois compatissantes; pour deux sous, la mère Mathieu avait plusieurs livres de légumes, les marchands lui donnaient pour rien leurs fruits un peu avancés. Il lui arrivait même de profiter de cette sortie pour aller voir des cuisinières, et elle revenait de sa tournée, chargée de butin, avec dans son panier des vivres pour plus d'une semaine.

Et ainsi s'écoulait l'existence de cette petite vieille. En dehors de ces occasions là, la mère Mathieu ne sortait guère, sauf pour aller à la grand'messe; et jamais elle ne la manquait. Elle se mettait tout auprès de la porte sur le banc des pauvres, s'appuyant contre une toute vieille plaque de marbre où il est dit en caractères gothiques, que le sanctuaire a été placé, voici bien longtemps, sous le vocable de Saint Remy. Elle affectionnait ce vieux sanctuaire, pourtant si pauvre et si obscur. Bien souvent elle y avait tressailli d'aise en entendant les notes redoutantes de l'ophicleïde souvenir de l'antique serpent de la petite église de son village, et le ton aigrelet de la clarinette de buis lui rappelait assurément les pipeaux des bals rustiques dans lesquels elle avait dansé, là-bas chez son père au temps où elle avait quinze ans.

Ses deux filles ne venaient que rarement la voir, l'une habitait Belleville, l'autre Ménilmontant, et Vauves leur semblaient loin de Paris. La première, Marie, était vive, nerveuse, un peu criarde, mais bonne fille au fond. Veuve d'un ancien communard, un nommé Leblanc, elle avait su élever avec le maigre produit de ses journées un fils et une fille maintenant établis; le garçon, Edmond, après avoir atteint dans l'armée, le grade de sergent, venait de trouver une place d'huissier dans une administration importante; Arlette, la fille, s'était mariée avec un graveur sur or. Maintenant qu'elle avait tout dépensé pour mener à bien ses enfants, ceux-ci, comme il arrive si souvent en pareil cas, la laissaient dans le besoin, de sorte que la pauvre femme faisait parfois le trajet de Vanves pour demander des secours à sa vieille mère aussi misérable qu'elle.

Adèle Chanteau, la seconde fille, était également veuve, mais n'avait jamais connu la maternité. Dure, bilieuse, âpre au gain, elle menait une existence assez irrégulière, qu'expliquait son goût de la toilette et des bijoux. Aussi ce qui la tentait le plus chez la vieille, c'était les trois ou quatre bibelots que possédait celle-ci: quelques vieux bijoux d'argent, héritage de ses grands parents et surtout une pendule en bronze doré et deux chandeliers qui ornaient la cheminée.

Cette garniture, le seul luxe de la mansarde, était l'objet de la convoitise commune de toute la famille, enfants et petits-enfants. Sous un globe de verre, entouré d'une chenille de velours rouge, un petit berger de bronze foncé sifflait dans une flûte de Pan et en même temps de la main restée libre, il frappait sur une grosse caisse entre les parois de laquelle était placé le cadran. Ils convoitaient ardemment cette pendule, moins peut-être à cause du petit pâtre jouflu lui-même qu'à cause de l'argent qu'ils espéraient en tirer. En tous cas ce petit musicien leur inspirait à tous des prodiges d'adresse, des calculs très profonds et surtout très intéressés.

La veuve Leblanc avait soin de venir un jour où elle savait ne pas rencontrer sa soeur; celle-ci faisait de même, et, à chaque entrevue avec la vieille l'une et l'autre tâchaient de glisser dans la conversation des allusions adroites à la garniture tant désirée. Bénévole, la mère Mathieu paraissait ne point voir ce petit manège, mais à toutes les fois que ses filles ou ses petits-enfants — ceux-ci venaient en effet de temps à autre, comme pour lui rafraîchir la mémoire — glissaient une allusion plus ou moins déguisée suivant l'habileté de chacun à la précieuse pendule, la mère Mathieu employait un habile expédient pour détourner la conversation.

Eh! dis donc piote, on n'a pas busqué à la porte?

Immédiatement la fille se levait, allait voir sur le carré si quelqu'un avait frappé, "busqué" en patois picard et rentrait un peu dépistée.

"Mais non, ma petite vieille", et le tour était joué: l'on parlait d'autre chose. La visiteuse alors ne tardait guère à partir avec une figure ennuyée qui disait: Rien à faire aujourd'hui, et la vieille paysanne refermait alors la porte avec un sourire en fredonnant la vieille chanson de chez elle, légère et irrévérencieuse :

Catherinette a le mollet tout rond,
Le mollet tout rond,
La jambe bien faite
Le pied petiton
Mariodondaine,
Le pied petiton
Mariondondon.

Quelques jours passaient et c'était au tour de la seconde fille de venir inspecter l'état de la place, de voir si Marie n'avait pas fait de ravages dans le champ de ses espérances, et la petite mère la reconduisait de même non sans lui avoir donné quelques sous, que l'autre acceptait effrontément, comme pour prouver sa misère.

Cependant le temps faisait son oeuvre, la vieillesse avant-coureur de la mort, avait décidément imprimé la marque de ses doigts décharnés sur le corps de la robuste campagnarde. Marcher lui devenait de plus en plus pénible; elle s'était trouvée mal pour avoir voulu, toute seule et à pied, revoir encore une fois l'orée du bois de Clamart. Il avait fallu la transporter chez elle. Maintenant elle ne pouvait faire deux pas sans se reposer, et lorsqu'elle allait chercher de l'eau à la vieille fontaine qui est située au coin de la rue Louis Blanc et de la rue de la République, elle s'asseyait sur le trottoir parce qu'elle ne se soutenait plus qu'avec peine.

Les longues causeries d'autrefois avec les vieux sur la grande place devenaient aussi plus rares. Pour la première fois de sa vie elle s'ennuyait au point d'en pleurer parfois, et lorsque pour un jour elle retrouvait sa bonne humeur native c'était pour parler de sa mort prochaine.

"Quèque vous voulez, faisait-elle, edvant que j'avais encore des jambes, ça allait encore, mais edpuis qu'elles sont perdues, j'ai pus besoin de rester sur terre. D'ailleurs, le bon Dieu il aura pitié de moi; j'ai pas de péchés; ma parole ma conscience elle est aussi propre que le poil d'un çâ blanc et quand je serai morte je monterai tout drait au ciel, comme un zoiseau dans les airs perdus".

Le vieux amis souriaient, branlaient leurs vieilles têtes neigeuses, et, mélancoliquement, ils songaient que bientôt ce serait leur tour.

Et puis, elle s'alita. Les deux filles se succédaient dans la vieille mansarde, l'une écoutant à la porte pendant que l'autre entretenait sa mère, et se réfugiait dans un placard obscur lorsque la première sortait. Les deux petits-enfants faisaient aussi plus fréquemment le trajet de Paris à Vanves.

En apprenant la maladie — la dernière sans doute — de sa grand'mère, Arlette d'un mot avait résumé la situation. "Maintenant, dit-elle à son mari, il s'agit de jouer serré". Et comme elle était femme, elle connaissait les ressources que la nature avait mises à sa disposition, sa jolie voix, la fraîcheur de son visage et aussi la souplesse de ses arguments. Avec de tels avantages elle se croyait la victoire assurée.

Quand elle s'aperçut que sa pauvre mère Grand baissait d'une manière encore plus sensible, elle entra résolument en campagne. Il allait falloir lutter à la fois contre sa mère, sa tante, et même contre son frère, le garçon de bureau, qui lui aussi avait des prétentions à l'héritage. Et pendant ce temps dans un étroit logis de banlieue, la pauvre petite pendule inconsciente des désirs suscités, accompagnait de son tic-tac les instants désormais comptés de la vieille paysanne.

Après quelques semaines plus rassurantes, la mère Mathieu fît une rechute. On dut aller chercher le médecin, mais il ne pouvait rien contre l'usure de ce vieux corps. A une dame de charité qui visitait quelques fois la vieille et lui apportait des draps propres et un peu de nourriture fortifiante le docteur laissa entendre que tout était fini.

"Cette pauvre femme, ajoutait-il, peut vivre encore deux ans, comme elle peut mourir demain. Elle s'éteindra subitement comme une lampe sans huile". L'amie en fut tout effrayée; aussitôt elle écrivit à la famille, et dès le lendemain, telle une bande de vautours, ils se précipitèrent successivement chez leur petite vieille pour voir ce qu'ils avaient à faire. Arlette même entraîna son mari. "Tu sais, Charles, lui dit-elle, pour une belle pendule qui vaut plus de cent francs, tu peux bien sacrifier une matinée". Et, malgré lui, le graveur se laissa emmener.

Au moment d'entrer chez la moribonde, ils rencontrèrent la tante Adèle qui sortait, les traits tirés et avec beaucoup de précaution.

L'après-midi, les autres vinrent un à un, et partirent de même: le garçon de bureau d'abord, puis sa mère. Sans aucun intérêt pour la santé pourtant si précaire de la mourante, chacun d'eux s'enquit surtout de l'humble mobilier, du linge et naturellement du petit berger de bronze.

A la fin, la mère Mathieu n'y tint plus. Toute la journée elle était restée abattue semblant à peine comprendre ce qu'on lui disait, répondant par des "oui" distrait à tout ce que lui racontaient les enfants. Maintenant elle était seule avec sa fille Adèle, qui déjà voulait faire signer à sa mère un acte de donation en sa faveur. Mais supporter sans rien dire tant d'hypocrisie, tant de cynisme était au-dessus des forces de la pauvre vieille.

Tout à coup, elle s'assit dans son lit et cria d'une voix si forte qu'on ne lui connaissait pas, que la femme en tressaillit : "Alors, toi aussi, Adèle, tu viens pour me dépouiller. Vous êtes tous des varous (loups-garous). Va-t'en alors, et tout de suite, et ne reviens plus, je te chasse. Et dis aux autres de rester chez eux".

Sans oser insister pour ne pas perdre irrémédiablement une situation déjà compromise, Adèle s'en alla dominée par la voix et le regard de sa mère. Elle ne devait plus la revoir vivante.

Il se produit parfois, chez les vieillards, des phénomènes physiologiques véritablement surprenants. Après être restés des jours, parfois des semaines dans un état comateux n'ayant plus du vivant que le souffle, ils retrouvent soudain une énergie prodigieuse. C'est ce qui arriva chez la mère Mathieu. Le lendemain, sans avoir prévenu ses voisins, elle qui depuis dix ans n'avait jamais franchi les fortifications, elle prit le tramway électrique qui devait la conduire à Paris. Elle descendit à l'école militaire. Tout près de là, elle connaissait jadis un ancien concierge enrichi qui lui avait proposé bien des fois de lui acheter sa pendule, un bon prix.

Monsieur Justin — tel était son nom — était là encore: un peu vieilli, mais toujours bonhomme et dans les mêmes dispositions. Il fut convenu, que pour cent vingt francs la pendule lui appartiendrait; il la ferait prendre d'ici une huitaine de jours. Mais, comme il avait une confiance absolue en l'honnêteté de la vieille paysanne, qu'il connaissait de vieille date, il lui versa tout de suite la somme.

Et elle repartit, heureuse du bon tour qu'elle venait de jouer, allégée de dix ans. Le sang lui refluait aux joues, et dans sa joie, elle ne pouvait s'empêcher de fredonner comme naguère :

Catherinette a le mollet tout rond.

Après être allée voir une autre vieille amie qui habitait dans le quartier de Montparnasse, elle remonta dans le tramway. Mais elle avait son idée. En passant près de l'hôpital Necker, elle fit arrêter. Justement, c'était jour de visite; tout près de la porte, de petits marchands encombraient le trottoir. Des oranges d'or, évocatrices bruyantes de pays plus chauds et dispensateurs de santé, s'étalaient dans les corbeilles d'osier et de jonc tressés; à terre des mannes recouvertes de serviettes blanches renfermaient des gâteaux appétissants; le verbe haut, des camelots criaient le polichinelle de carton qui remue les jambes d'une façon si drôle, ou les petits ballons rouges, bleus ou verts tenus en laisse au bout d'un fil, tels des hannetons géants.

Pauvre vieille, trente ans auparavant elle avait un petit-fils, très intelligent, toujours malade et que la mort lui avait ravi dans sa dixième année. Et aujourd'hui, en mémoire de cet enfant, elle éprouvait le désir violent de faire avant de mourir un peu de bien à d'autres petits souffrants comme lui. Aussi, elle dévalisa le marchand de polichinelles, acheta des gâteaux, des oranges, et après avoir emballé ses emplettes dans son tablier, elle entra dans la loge du concierge de l'établissement. Sans penser à dire bonjour, elle posa son paquet à terre "pour les piots malades de l'hospice". Et avant que ce porteur fût revenu de sa surprise, elle regagnait la rue, cependant qu'on l'appelait.

—Hé! Madame! Madame!

Mais elle feignait de ne rien entendre.

Un peu plus loin, elle remarqua un asile où quelques religieuses soignaient d'autres petits enfants, elle demanda à parler à une soeur et lentement elle ouvrit son portemonnaie.

—Tenez, fit-elle, voilà pour vos piots.

La religieuse, une grande femme, au regard sévère et que seule la volonté parvenait à adoucir, en voyant la détresse des vêtements de cette visiteuse étrange ne put s'empêcher de lui dire :

—Oh! non, ma vieille mère, vous êtes bien trop bonne, mais vous avez besoin de cet argent, il faut le garder pour vous.

La mère Mathieu ignorait l'art du beau langage et les raffinements de la politesse française lui étaient profondément étrangers.

—Mais pisque je vous le dis que c'est pour vous. Gardez-le ma piote, cela me fera grand plaisir. Oh! faut venir à quatre-vingt-trois ans pour me voir refuser mon argent parce que je suis du pauvre monde !

—Ecoutez ma bonne vieille, dit la religieuse en prenant la somme; j'accepte cet argent puisque vous le voulez, mais il reste à votre disposition. Lorsque vous en aurez besoin, revenez ici et demandez seulement soeur Saint-Ange.

—Bast, allez toujours piote. Bien le bonjour, ma soeur. Comme elle regagnait sa mansarde, elle rencontra Adèle qui sortait. Remonte jeunesse, dit-elle, avec un bon sourire, je suis bien contente aujourd'hui. Oh! que je suis contente!

—Comment ma petite mère, tu es sortie malade comme tu es! mais c'est fou.

—Ne t'inquiète pas, Adèle; et regarde donc si j'ai l'air malade.

De fait elle semblait mieux portante que jamais, sa longue course à travers Paris, et l'air vif l'avaient regaillardie. Adèle partit enthousiasmée. La mère n'avait pas détourné la conversation au moment où elle avait parlé de la précieuse pendule, et si elle n'emportait pas une promesse effective, tout faisait croire que peut-être... peut-être, bref elle avait bon espoir.

Huit jours après, les enfants et les petits-enfants étaient prévenus par dépêche que l'âme de la vieille campagnarde avait quitté la terre.

Au bout de quelques heures ils se trouvaient tous réunis près de la morte. Seuls, un prêtre et une pieuse femme l'avaient assistée à ses derniers moments; le prêtre était parti, mais la dame de Charité était demeurée là; elle priait encore auprès du cadavre lorsque la famille fit irruption dans la mansarde.

Placide, très reposée la mère Mathieu était étendue les mains jointe. En elle tout était blanc: ses cheveux, son visage, ses mains se dessinaient à peine avec une légère teinte grise sur la blancheur des draps.

Un grand crucifix s'étendait sur sa poitrine, un bouquet de roses, offrande modeste d'une vieille compagne de travail, répandait dans l'air des exhalaisons suaves et un peu lourdes. Au chevet du lit, la femme priait...

—Tous, ils s'attendaient plus ou moins à rencontrer dans cette chambre un désordre qui permettrait à chacun de choisir sans trop de scandale ce qui lui semblait utile; au besoin, ils sauraient faire respecter leurs droits.

Mais ce calme absolu, la bonté d'âme avec laquelle la voisine généreuse avait tout arrangé suffirent à les maintenir en respect. Elle leur offrit de les laisser seuls avec la dépouille de leur mère, mais Arlette protesta. Elle assura poliment que la présence de cette dame si bonne pour la pauvre morte ne les gênait pas du tout bien au contraire.

En réalité, elle pensait qu'il valait mieux attendre pour commencer l'attaque, car son mari n'était pas là pour l'aider à défendre ses prérogatives, il ne pouvait venir que le jour de l'enterrement. La présence de cette étrangère lui était donc très utile en ce moment.

Le soir même, eut lieu la mise en cercueil, et, sans une larme, froids, secs, gommés, les héritiers regagnèrent Paris impatients de voir venir le lendemain. Dès l'aube, ils étaient revenus à Vanves et à l'abri d'un regard gênant.

"Vous savez Charles, dit la femme Leblanc à son gendre, faites bien attention, car ma soeur Adèle serait bien capable de nous voler.

—"N'ayez de crainte, la mère Leblanc, répondit le graveur en parcourant du regard la mansarde, je suis assez malin pour me tirer d'affaires".

Presque aussitôt ils commencèrent à ouvrir la commode, et en sortirent le linge. A genoux sur le pavé, Marie dépliait les draps, un à un, les tâtait pour savoir s'ils étaient encore bons, et les passait à sa fille et à son gendre qui les examinaient de plus près et mettaient de côté les meilleurs.

"Eh! dis donc Arlette, disait la mère en montrant un vieux drap complètement usé, tu laisseras celui-là, tu peux bien en faire cadeau à ta tante Adèle".

Tous les trois éclataient de rire, la jeune femme passait sa tête par la déchirure, et la retirait rapidement avec un geste drôle en disant d'une voix de fausset: "Coucou pour ma tante Adèle!" Et leur joie redoublait.

A deux pas d'eux, posé sur le lit, le cercueil de sapin dans lequel la pauvre vieille commençait à dormir son éternel sommeil...

Ils étaient si gais, qu'ils n'entendirent même pas deux nouveaux arrivants. C'était Edmond venu avec son costume d'huissier, redingote noire à boutons d'argent, et la tante qui accouraient pour l'enterrement et le partage du butin.

A la vue des tiroirs ouverts et du linge éparpillé, la femme qui allait quelquefois au théâtre, prit le même air solennel que dut avoir Ruy Blas en entrant dans la salle du Conseil des ministres, et gravement prononça :

—Bon appétit, Messieurs.

Ce que le jeune homme traduisit ainsi :

—"Hé bien non, alors; il ne faut plus se gêner. J'entends bien avoir ma part moi aussi.

Et ce fut une scène sans nom; un combat de corbeaux se déchirant sur un cadavre.

Mais la querelle s'envenima lorsqu'il s'agit de décider à qui reviendrait la pendule. Edmond, plus conciliant, proposa de céder ses droits pourvu qu'on lui donnât en argent la valeur de sa part.

Mais les autres ne voulaient pas céder. On en vint bientôt aux injures, et les croquemorts venant chercher le cadavre pour le porter à l'église, mirent fin provisoirement à ce débat familial.

Pour la dernière fois, la pauvre mère Mathieu pénétra dans l'église où la cérémonie fut très courte; et sans tarder, le cortège se mit en marche vers le cimetière. Après une ondée légère et tiède, le soleil réapparaissait maintenant et donnait aux toits entrevus dans le lointain l'idéal brillant de l'acier. Dans les marronniers du parc voisin, parmi les feuilles où les gouttes de pluie tombaient lentement, telles des perles irrisées, avec un léger crépitement, des merles sifflaient un dernier adieu a lur vieille soeur paysanne.

Mais les pluies continuelles des jours précédents, et le roulis des lourds camions avaient défoncé la route. Le pavé était glissant, et les quelques hommes qui suivaient le corbillard avaient peine à ne pas tomber. Parmi eux, le vieux fraisier, un peu plus voûté que jadis, appuyé sur son bâton noueux, la main gauche derrière le dos, comme quelqu'un dont l'âge a courbé les reins. Sa tête, un peu inclinée semblait fixer avec obstination le drap noir, sans fleurs ni passementeries, qui recouvrait le cercueil. Près de lui, le petit-fils de la défunte, plus impatient que triste, grotesque en son costume de valet, auquel il avait ajouté un haut de forme prétentieux, crêpé jusqu'au sommet d'un large morceau de drap noir, laissait voir une toute mince bande de soie. Les autres hommes marchaient ensuite, le chapeau sur la tête, pêle-mêle, par groupe, se séparaient pour se rejoindre quelques mètres plus loin, gagnaient les bords opposés quand la route devenait trop impraticable.

Les femmes prirent place dans un break attelé de deux chevaux, comme ceux que l'on voit passer à Paris le jeudi et le dimanche, et qui mènent les ouvriers à la campagne. Un cocher sordide, coiffé d'un feutre lavé par les pluies, conduisait l'équipage sinistrement; la voiture, entourée de portières de cuir gercées et jaunies par le manque d'entretien, grinçait sur ses ressorts rouillés.

Adèle et Marie assises au fond de la voiture l'une en face de l'autre, se surveillaient de l'oeil. Arlette de temps en temps, jetait à sa mère un mot qui les faisait sourire toutes deux, ce qui suscitait les jalousies de la tante. D'autres femmes causaient politique et ne se lassaient pas de contempler les provisions amassées dans leurs paniers.

En sortant du cimetière la plupart des assistants se réunirent dans l'une des auberges nombreuses semées à l'entour de tous les cimetières et dans lesquelles ainsi qu'il est écrit à la porte: "On peut apporter son manger". La famille au contraire reprit en hâte la route de Vanves et la discussion recommença.

Pauvre morte, qui est-ce qui songeait à vous en ce moment? Vos enfants abandonnaient votre cercueil tandis que les fossoyeurs jetaient par pelletées la terre qui retombait avec un bruit sourd.

* * *

—Bonjour messieurs et dames; c'est bien ici Madame veuve Mathieu? Je n'ai appris sa mort que ce matin et je vois que j'arrive trop tard pour l'enterrement.

C'était Monsieur Justin, l'acquéreur de la pendule, qui venait prendre livraison de son achat. Il salua avec la politesse un peu obséquieuse que gardent toujours les anciens valets; et s'il n'avait pas senti ces gens peuple comme lui, sans aucun doute il leur eût parlé à la troisième personne. Etonnés de voir entrer cet inconnu, tous se turent, désireux de connaître avant de répondre, le but de sa visite, impatients surtout de le voir partir.

Peu encouragé par ce silence, tout de suite l'homme changea de ton, et sèchement commença :

—J'ai une petite formalité à remplir près de

vous. Madame Mathieu m'a cédé, il y a huit jours, pour cent vingt francs la pendule que voici, et je viens la prendre aujourd'hui, ainsi qu'il a été convenu avec elle.

On jugea de l'étonnement, du dépit et de la colère de tous en entendant ces paroles. Arlette toujours plus hardie que les autres, risqua effrontément :

—Mais enfin, qu'est ce qui nous le prouve?

—Ce reçu, Madame, répondit Monsieur Justin, en déployant un carré de papier.

Il n'y avait plus rien à répondre. Et chose curieuse, leur dépit à tous disparaissait devant un autre sentiment. "Je ne l'ai pas, mais vous ne l'avez pas non plus". Ainsi pensaient ils, mais sans oser le dire.

L'homme était à peine parti depuis quelques instants, les laissant muets tant était grande leur stupéfaction, que, de nouveau, on frappa à la porte.

C'était la dame de charité qui venait réclamer le linge, serviettes et draps, qu'elle avait prêté à la vieille voisine.

Il était impossible de lui contester ses droits, car, en y regardant de près, tous durent convenir que le linge n'était pas marqué au chiffre de la défunte.

Ainsi donc, tout leur échappait. Pourtant, demanda Adèle, qu'est devenu l'argent de la pendule?

C'est vrai, comment n'y avaient-ils pas songé. Mais de ce côté ils ne conservèrent pas longtemps d'espoir. Ils avaient trop bien fouillé de tous les côtés. Cependant une fois encore les pauvres vieux meubles vermoulus furent mis à sac; on éventra les matelas. Vains efforts.

Pour un peu, ils se fussent tous accusés réciproquement d'avoir dérobé la somme. Mais à quoi bon? L'huissier s'impatientait de perdre pour rien une journée.

—Dites donc, moi j'ai soif. Puisque l'héritage a disparu, je m'en vais.

Alors, mis complètement en rage, ils s'en allèrent tous ensemble dans un cabaret voisin insulter la morte qu'ils sentaient jusque par delà la tombe les regarder de son oeil sans flamme où se masquait l'ironie.

NOEL HERVE

LE PARLER CANADIEN

ET L'ENSEIGNEMENT DE NOTRE HISTOIRE

Voici le texte d'une résolution adoptée par notre jeunesse catholique, lors de la clôture de son premier congrès, le 25 juin 1903 :

9o Les membres du congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française se promettent de toujours, employer la langue française au téléphone, dans les tramways, les bureaux, partout; ils veulent toujours parler en français, et partant, bannir les anglicismes et les incorrections, qu'ils tâcheront de corriger discrètement chez leurs camarades.

10o Ils adhèrent à la "Société du parler français au Canada", et s'abonneront à son "Bulletin".

Je transcris encore les résolutions suivantes extraites du même chapitre: "L'idée nationale":

1o "Les membres du Congrès de la jeunesse catholique et canadienne-française croient que la race canadienne-française a une mission spéciale à remplir sur cette terre d'Amérique, qu'elle possède les aptitudes pour l'accomplir, et qu'elle doit garder son caractère distinct de celui des autres races...

3o Ils croient que c'est dans le sol du pays que leur patriotisme doit avoir ses racines, et que le Canada français doit l'emporter dans leur amour sur toute autre région...

6o "Ils croient que les jeunes Canadiens, particulièrement ceux qui se destinent au barreau, doivent étudier tous les privilèges qui sont conférés à leur race soit par le traité de Paris, soit par l'Acte de la Confédération, afin d'être en état de les défendre au besoin".

Qu'on me pardonne ces longues citations. Je voulais faire voir, pièces en mains, l'initiative de la jeunesse dans le mouvement de nationalisation qui a marqué ces dernières années. Je voudrais qu'on aperçut en même temps la part des éducateurs dans ce beau geste de nos éphèbes. Les jeunes gens qui parlaient ainsi en juin 1903, avaient pour la plupart — pour ne pas dire tous — franchi de la veille le seuil de leurs collèges. On aura donc beau, dans la fureur de laïcisme et de laïcisation dont s'éprennent le grand nombre des publicistes canadiens, méconnaître de parti pris le dévoûment de nos éducateurs, les critiquer toujours avec aigreur, injustice et mauvaise foi, croire stupidement qu'une réforme n'a besoin que de se décréter pour s'accomplir, il n'en restera pas moins acquis à la vérité que nos maisons d'enseignement secondaire auront plus fait dans ces derniers temps, pour le triomphe de l'idée nationale, que tous les dénigreurs et les fabricants d'un nationalisme de commande.

Ce que les prêtres éducateurs auront fait à l'idée nationale, ils l'auront fait du même coup à la langue française. Ces jeunes gens n'auront pas été pour rien pétris jusqu'à la moëlle de l'idée patriotique. Il faut qu'ils prennent l'amour de leur langue comme ils auront pris l'orgueil de leur race.

On a pu dans nos collèges — et nous ne leur ménagerons pas le reproche — sacrifier, mais comme partout ailleurs, à la manie de l'exotisme; on a pu y faire la part trop restreinte aux choses "du chez nous". Seulement nous rappelons à l'ordre tous les malintentionnés, et nous leur demandons de prendre garde que les premiers auteurs du mal ce sont tous ceux-là qui aujourd'hui s'arment d'une fronde pour briser les carreaux de leurs Alma Mater, tous les francissons maçonnisants de Montréal et d'ailleurs, tous les valets du ridicule Herbette et Cie, qui prêts à sacrifier leur pays au succès de projets maçonniques, ont travaillé comme des éperdus depuis 25 ans, à nous jeter dans les bras de la France contemporaine, au risque de nous faire dévier de nos traditions et de fausser pour jamais la vraie notion de notre patriotisme.

Ce sont les mêmes qui se mettent encore en travers de tout projet de nationalisation, qui s'enveloperaient pour mourir dans les plis du tricolore, qui ne veulent pas entendre que nous "défrancissionner" ou nous "démaçonniser", n'est pas nécessairement nous "défranciser", et qui du même encre dont ils auront prêché la francisation à outrance iront reprocher à nos éducateurs catholiques de servir mal l'idée canadienne-française.

Ces messieurs apprendront sans doute avec intérêt que le récent congrès des professeurs de l'enseignement secondaire tenu à Québec du 22 au 27 juin 1906, vient de discuter la composition d'un nouveau manuel d'histoire du Canada, pour remplacer ceux qui étaient jusqu'ici en usage et qu'on a jugés insuffisants devant les besoins de l'heure présente et impropres à atteindre le but élevé de l'enseignement de l'histoire nationale.

J'ai pu compulser, ces derniers jours, les rapports des différents cercles d'études tels que lus à la réunion des délégués de l'Association catholique de la jeunesse, le 24 juin dernier, à Montréal. Sur 22 rapports qui ont été présentés, 15 viennent de cercles d'études fondés dans les collèges ou séminaires de la province de Québec. Or dans chacun de ces derniers rapports, l'histoire canadienne tient la tête du programme, et c'est à elle que nos collégiens empruntent les sujets de leurs travaux préférés.

Je viens d'ouvrir l'annuaire du collège de Valleyfield pour l'année 1905-1906. J'y vois que l'une des deux académies de Valleyfield a "pour objet de développer chez ses membres le sentiment national". Et le jeune secrétaire du groupe ajoute dans son rapport :

"Le conseil d'administration de l'année académique 1905-1906 a donc présenté aux membres de notre cercle deux programmes bien fournis de sujets canadiens et de morceaux de diction choisis, de préférence, dans la littérature nationale. C'est une initiative heureuse, ce me semble, que de rester dans les landes de la patrie, si l'on tient compte de la tendance de trop de gens à laisser là notre histoire merveilleusement belle, pour aller brouter sur les bords de la Seine ou sur le versant de quelque montagne d'Italie".

Qu'on ne me fasse point le reproche de tant parler d'histoire et d'enseignement d'histoire à propos de parler canadien. Je tâche de faire voir toutes les influences éloignées mais considérables auxquelles tient chez nous la surveillance de la langue française. Nous devons avant toute chose fortifier l'âme canadienne-française; lui donner conscience d'elle-même, l'orienter vers la vie et vers l'avenir. Or, il faut qu'on sache que ce n'est pas en lui faisant respirer l'atmosphère des pays étrangers qu'on fera plus robuste le tempérament national. Faisons humer à notre jeunesse les parfums du terroir canadien. Nous n'avons que faire des charlatans qui ne veulent que nous intoxiquer des drogues françaises et nous empêcher de tendre nos lèvres à l'eau verte et tonifiante du Saint-Laurent.

LIONEL MONTAL

QUELQUES CORRECTIONS

"Dépôt" pour gare, station.
"Coquille" d'huître, pour écaille.
"Acter" pour jouer, représenter.
"Faire des apologies" pour faire des excuses.
"Clairer le chemin" pour débarrasser le chemin, frayer la route.

L. M.

FLAMANTS ROSES

Les flamants roses tiennent à la fois du palmipède et de l'échassier; ces beaux oiseaux ont, pour ainsi dire, un pied dans chaque genre.

Les Egyptiens, qui faisaient des dieux comme un gouvernement fait des préfets, adoraient le flamant aux yeux d'or, aux ailes blanches teintées de pourpre, qui annonçait, comme l'ibis, l'inondation bienfaisante et périodique du Nil.

Heureux oiseaux qui devaient aux débordements féconds du vieux fleuve leur nourriture et leur divinité, le culte et le couvert, se laissant adorer et se gavant de reptiles qui étaient aussi des dieux!

Sur le fronton des temples se profilaient, dans une grâce aérienne, les hautes et fines jambes du flamant vénéré: deux échasses, deux compas, deux aiguilles.

Son cou flexible et soyeux ondulait comme une couleuvre ou, replié sur lui-même, se nouait pareil à un 8, enfonçant dans la plume éclatante des ailes son bec rose, recourbé en croissant.

Savaient-ils, ces bons Egyptiens, faisant de l'histoire naturelle une sorte d'Olympe zoologique, que la chair d'un jeune flamant est aussi délicate, aussi fine que celle d'un héron de Hongrie? Ils embaumaient le flamant sacré, quand il était si simple de l'accommoder aux fameux oignons d'Egypte.

C'est un grand rêveur que le flamant. Immobile sur sa patte, il songe des heures entières et semble remonter le cours des siècles, comme il remonte le cours des fleuves.

Qui pourrait dire les souvenirs grandioses et lointains qui viennent se presser, peut-être, dans sa cervelle d'oiseau? Se rappelle-t-il les splendeurs des Pharaons, les jardins de Sésostris, les lucioles éblouissantes des nuits égyptiennes et son perchoir mystérieux des Pyramides? Songe-t-il qu'il a mangé dans la main d'Antoine et que la rousse Cléopâtre parait ses beaux cheveux de ses plumes roses...

Se souvient-il de ces temples et de ces prêtres, des vieilles cités qu'ibis et flamants sacrés encombraient jadis au point d'entraver la circulation? Se rappelle-t-il que la rue était changée en Olympe et qu'on ne pouvait faire un pas sans marcher sur la patte d'un dieu!

Elle s'est, à jamais, éteinte dans la nuit des âges, cette étrange période de la vieille Egypte où, selon Bossuet, tout était dieu, excepté Dieu lui-même.

Le flamant n'est plus aujourd'hui qu'un échassier. Une grenouille, un scarabée, un ver, comblent ses prétentions modernes et ses exigences gastronomiques; son seul culte est le limon.

Que lui importent les obélisques jaunes et les minarets blancs, les légendes et les honneurs ? Mais c'est toujours un des plus beaux oiseaux de l'Orient. Quand son oeil brille, on dirait un bouton d'or, et quand elles battent, ses ailes roses ont l'air de laisser tomber des gouttes de sang.

Lorsque le flamant marche, c'est un bloc d'agate qui s'anime; lorsqu'il s'envole, c'est une langue de feu qui plane dans le ciel bleu, qui paraît se détacher du soleil couchant pour venir briller sur les eaux du Nil.

Regardez-le! Il barbotait dans la vase; il plane maintenant aux voûtes éternelles, l'infini sur sa tête et les pyramides à ses pieds.

Il semble dire : "Je fus dieu!"

Et l'ibis aussi fut dieu et l'épervier et le hibou et le faucon et le pélican, voilier superbe, que le désert attire et dont les volées immenses blanchissent le ciel égyptien.

Aussitôt qu'un flamant s'envole, d'autres flamants surgissent qui prennent le chemin des airs, s'élançant comme un seul oiseau des roseaux murmurant où dort le crocodile et, tant qu'ils n'ont pas disparu derrière les montagnes arides et mystérieuses, tombeaux prodigieux des Pharaons, le fellah appuyé sur sa charrue suit d'un regard amical leur nuage rose flottant dans le ciel.

FULBERT-DUMONTEIL

Rosée

Ce soir, le vert jardin respire avec délices
Après l'ardeur du jour ;
La nuit, de sa rosée emplissant les calices,
Les ferme tour à tour.

O claires gouttes d'eau que balancent les urnes
Odorantes des fleurs,
Vous les rafraîchirez, au gré des vents nocturnes,
Doux après ces chaleurs.

Vous les rafraîchirez lentement, fibre à fibre,
Dans la sombre nuit d'or;
Et chacune demain, sur sa tige qui vibre,
Sera plus droite encor.

Ainsi gardons en nous pour les heures secrètes,
Loin des regards moqueurs,
Des larmes doucement closes, et toujours prêtes
A rafraîchir nos coeurs.

FERNAND GREGH

Parcelle de vie

Blanche, plus que les giroflées qu'elle effleure de sa robe le long des allées, Marthe traverse le jardin sans voir presque.

DANS sa chambrette bleue, d'un bleu si frais, si limpide, que l'on dirait les murs tendus de prunelles, Marthe, la blonde, s'éveille, toute rose.

Un rayon de soleil s'accroche à l'ébouriffement de sa chevelure, et dans ses yeux brillent de petites flammes mutines. Elle sourit, et dans les coins de son joli sourire, voltige comme le reflet d'un songe charmant, dont le souvenir applique plus de rose à sa joue.

Marthe est jeune. Elle a dix-huit ans.

Elle ignore tout le laid de la vie, et ses pensées découlent de la clarté blanche de son âme.

Vivement, comme d'un coup d'ailes, elle descend de son lit, et commence sa toilette.

Elle chante, et les oiseaux, sous sa fenêtre, se regardent un instant, puis entonnent tous à la fois, pour s'arrêter aussitôt, comme honteux de ne pouvoir chanter des trilles plus harmonieuses que les siennes.

Sur un guéridon, dans un coin, là, bien en lumière, sont des grappes de lilas blancs voilant à demi une miniature; le portrait d'un jeune homme à l'air intelligent et bon, la physionomie sérieuse ; trop peut-être, indiquent les coins un peu retombant de la bouche, mais le regard est franc et loyal.

Marthe enfouit sa jolie figure dans les lilas. Elle regarde, et son coeur bat un peu plus vite, puis très vite.

Marthe aime.

Elle aime Jean, qu'elle a rencontré à une fête de charité, voilà quelques jours à peine, mais qu'elle croit avoir connu toujours, tant il l'a prise, toute, âme et pensées, dans l'infini d'un premier amour.

Jean est un sceptique; il a beaucoup vécu; et pourtant, près d'elle, il est d'une puérilité charmante.

Lorsqu'il lui parle, hésitant, cherchant les mots les plus délicats, craignant de projeter une ombre, ternir d'une buée mauvaise la pureté et la candeur qu'il adore en elle, sa voix prend des inflexions tendres et berceuses pour lui dire de jolies choses d'amour, qu'elle écoute, ravie.

—Marthe! Marthe!

Et la jeune fille, ainsi tirée de sa rêverie, court à sa fenêtre. De ses doigts fuselés, elle jette un baiser à sa mère, qui, là-bas, au jardin, se promène dans les allées.

—Bonjour, ma jolie maman!

Les pivoines, les dahlias blancs, les tubéreuses, les oeillets, les tulipes, les roses et les violettes, toute la gamme polychrome des corbeilles et des plates-bandes, envoient dans la brise qui folâtre à travers les fugères aux fines dentelures et les pommiers poudre-de-rizés, leurs senteurs fines et pénétrantes, que Marthe respire longuement, délicieusement...

Le printemps et la jeunesse se donnant l'accolade !

—Tu m'as appelée, maman?

—Oui, ma chérie. Descends vite. J'ai une lettre pour toi.

—Une lettre? Je parie qu'elle est de Jean! se dit-elle en descendant, vive et légère. Le méchant!... Il n'est pas venu hier, et il craint d'être grondé...

Et maintenant qu'assise sous une charmille, où des rubis s'allument sur les feuilles humides, Marthe ouvre la lettre, et court à la signature: "Jean".

—C'est bien ça.

"Mademoiselle..."

—Mademoiselle? accentue-t-elle, troublée. Pourquoi "mademoiselle"? C'était "Marthe", il y a deux jours.

Un peu d'angoisse l'étreint.

—Qu'a-t-il ?

Ses yeux s'obscurcissent d'un commencement de larmes. Un second pli tombe à ses pieds, elle n'y prend pas garde, et continue:

"Lorsque vous lirez cette lettre, je serai parti "pour je ne sais encore quelle destination. Vous "étiez en droit d'attendre de ma part une visite d'a-"dieu, mais il est des choses au delà des forces hu-"maines, et vous revoir aurait été de celles-là. J'es-"père que ce manque d'égards me sera pardonné en "considération de ce que je souffre. La lettre "jointe à la mienne vous expliquera pourquoi j'ai "fui si précipitamment un lieu où m'était réservée "la désillusion la plus cruelle. Adieu. — Jean."

C'était horrible de laconisme.

Marthe, atteinte en plein coeur, passe par toutes les affres de la souffrance la plus aiguë.

Abandonnée ! Au moment où il était aimé comme jamais elle n'aimera. Et pourquoi?...

Une phrase lui revient : "La lettre jointe à la mienne vous expliquera"... Oh! cette lettre...

L'apercevant à ses pieds, elle eut encore le courage de lire :

"Monsieur,

"Permettez à une amie inconnue, qui vous veut "du bien, de vous mettre en garde contre certaines "manoeuvres qui mettent, non seulement votre bon-"heur, mais votre honneur en jeu. Mademoiselle "Marthe D. n'est pas digne de vous! L'on fera tout "au monde pour vous retenir, voyant en vous le "mari probable, mais, croyez en une amie sincère, "fuyez au plus vite une intrigue qui, si vous n'y "prenez garde, consommera le malheur de votre vie.

"Si vous aviez quelque peu d'hésitations, je ne "doute pas qu'elles disparaissent lorsque vous aurez "demandé au jeune Charles M. le nom de la jeune "fille qui se promenait avec lui, à 11 heures, lundi "dernier au soir, sur les bords solitaires et ombreux "de l'étang. — Mademoiselle XXX."

—Infâmie !

Blanche, plus que les giroflés qu'elle effleure de sa robe le long des allées, Marthe traverse le jardin, sans voir presque. Le soleil n'a plus l'étincellement de tantôt, et dans les pommiers saupoudrés de neige rose, la brise murmure plaintivement.

La jeune fille est revenue dans sa chambrette. Le portrait, toujours derrière les lilas, la regarde tristement, alors que la bouche sévère aux coins retombants, semble murmurer dans une crispation douloureuse un adieu sans espoir.

Marthe enfouit le portrait dans un tiroir, puis, prostrée, la figure dans les mains crispées, elle pleure, par grands sanglots, éperdument.

ARTHUR GUILMET.

A TRAVERS LE MONDE

Un marché public à Bombay, aux Indes.

Le petit cimetière

Heureux celui qui repose
Au pied du clocher natal,
Réveillé, dès l'aube rose,
Par la chanson du métal ;

Il dort près de sa demeure,
N'a changé que de lit clos :
De sa femme, qui le pleure,
Il entend tous les sanglots ;

Il sait que, les vêpres dites,
Elle viendra, lui portant,
Les roses, les clématites,
Les gênets, qu'il aimait tant !

. . . . . .

Il entend causer les hommes
De l'autre côté du mur :
"On aura beaucoup de pommes...;
Le blé noir est déjà mûr."

Quand la classe est terminée,
Il entend des petits pas :
C'est Mona, sa fille aînée,
Fanch et Iann, ses petits gâs ;

Ils entrent au cimetière;
Il les entend tous les trois
Faire une courte prière
Et trois grands signes de croix.

Puis c'est là-haut, sur sa tombe,
Un gai clic-clac de sabots...
Puis totu se tait: le soir tombe
Sur les rustiques tombeaux.

Il est seul en la nuit noire
Et soupire après le jour,
Comme une âme en purgatoire
Après l'éternel séjour !

Mais, sachant bien qu'au passage
On le viendra voir encor,
Il tire sur son visage
Son linceul, puis... il s'endort.

...Celui qui meurt au village
N'est jamais tout à fait mort !

THEODORE BOTREL.

A TRAVERS LA MODE

Les conseils de la couturière

LES GARNITURES

Nous aimons les robes travaillées et garnies; en dehors du costume tailleur simple et sobre, d'allure quasi masculine, il nous faut des ornementations, des garnitures de toutes sortes.

Si quantité de ces garnitures, souvent fort jolies, sont coûteuses, il en est aussi de très réussies qui peuvent être exécutées à bon compte, presque sans dépense appréciable. C'est avec des éléments très divers que l'on compose des garnitures du plus heureux effet, et nous voulons voir avec vous, mesdames et chères lectrices, comment vous pourrez combiner ces ornementations.

Disons tout d'abord que le costume tailleur habillé, celui que l'on appelle le demi-tailleur, se complète volontiers par une encolure et des parements garnis très joliment; souvent on y ajoute une sorte de faux gilet, du reste les dispositions, autant que les garnitures ellesmêmes, varient à l'infini.

Toutefois il est bon de savoir que ce sont en général les draps de teintes claires sillonnés de galons ou mieux de soutaches qui donnent les plus heureux effets, tout en restant dans une note simple.

La broderie est toujours jolie et d'un aspect riche mais lorsqu'il faut la faire faire spécialement, la dépense est assez importante pour que l'on hésite à s'y arrêter. On trouve cependant dans les magasins de nouveautés de ravissants galons qui imitent assez bien la broderie et qui peuvent se disposer très gracieusement. Nous voyons des galons tissés en soies de diverses teintes et fils d'or, d'autres brodés sur fond de taffetas blanc ou de couleur; on a des galons droits en différentes largeurs et aussi des applications découpées ou ajourées que l'on peut facilement diviser, ce qui permet d'épouser toutes les formes.

Et si ces galons et ces broderies sont jolis, comme il est facile de se les procurer, ce n'est jamais de l'inédit. Tandis que les garnitures que l'on combine soi-même de toutes pièces ont un cachet personnel qui a bien son charme, puis, ce qui ne gâte rien, elles coûtent peu de chose.

Les draps de nuances claires et surtout le bleu pastel s'emploient avec succès; le bleu très pâle peut s'harmoniser avec presque toutes les couleurs, il se marie bien avec du bleu marine, avec du marron, du mordoré et aussi avec du vert, du gris; il est presque superflu d'ajouter qu'il est parfait lorsqu'il voisine avec du noir.

Le drap blanc ou crème est encore plus accommodant, toujours il sait nous plaire et c'est un avantage que de n'avoir à craindre aucune discordance de couleurs.

PATRON No 40

Blouse simple composée de 3 morceaux, peut s'exécuter en tous tissus légers. Matériaux 2 verges en 48 pouces. Buste: 32, 34, 36, 38 et 40. Donnez le tour de buste.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ce patron est en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

Mais nous voulons voir comment peuvent être disposées et combinées les garnitures.

Figurez-vous, sur un costume tailleur en serge bleu marine, un col, des revers et des parements en drap bleu pastel, sur lequel des soutaches de soie noir et or formaient un dessin charmant; le travail en lui-même était bien peu de chose et l'effet était très heureux. Il est bon de savoir qu'en général ce ne sont pas les dessins les plus savants et les plus compliqués qui ont le plus de cachet, des lignes simples mais bien comprises suffisent.

Cette garniture noir et or était très gracieusement disposée; aux bords, un rang noir à un huitième de pouce d'un rang or, et, au milieu, une simple ligne sinueuse faite d'une soutache noire et d'une soutache or; cette ligne, qui suivait les contours, se trouvait coupée par des oeillets brodés en soie or dans lesquels passaient les deux soutaches qui, en se réunissant, donnaient un mouvement très heureux.

La partie recouvrant le col et les revers était faite d'une seule pièce, comme un col-châle; et c'est justement l'arrangement des soutaches suivant la découpure du revers qui donnait du cachet à l'ensemble de la garniture.

Nous disions plus haut que l'on employait des oeillets brodés ; ce sont ces petits oeillets bleu ou noirs, qui remplacent les brides; on peut les broder à l'aiguille avec un point de feston, mais il est plus rapide de les garnir avec un crochet; c'est la maille simple que l'on fait tout autour en passant le crochet dans l'oeillet.

Les soutaches s'emploient en quantité en toutes nuances, elles font bon effet.

Encore une garniture très réussie : un costume en drap bleu marine avec un parement en velours blanc venant se poser sur un bord de drap rouge cerise et réunissant les deux parties, trois rangs de soutache noire, le dernier étant disposé en bouclettes avec des trèfles dans les angles.

Les tons bordeaux en drap ou en velours s'emploient beaucoup pour les garnitures, de même qu'un certain vert un peu cru que nous appelons vert pomme.

Mais on ne saurait trop le répéter, sur quelques tissus que ce soit, des soutaches, toujours des soutache, se disposent le plus gentiment du monde.

Trois petits vêtements d'été.

Fig. 1. Très élégant boléro en taffetas de teinte claire. Il est flottant à la taille et rehaussé d'incrustations de dentelle. Le col rabattu est bordé d'une légère ruche de taffetas. Manche courte avec volant doublé de mousseline de soie.

Fig. 2. Boléro en drap beige boutonné par trois pattes liserées de taffetas. Col et revers en guipure posée sur transparent de satin. Manche courte avec revers de guipure et volant de dentelle.

Fig. 3. Petit manteau, genre boléro plissé à gros plis plats. Une draperie maintient les plis à partir du devant en se prolongeant derrière. Très joli col de broderie anglaise sur taffetas paille descendant sur les épaules. Manche courte, plissée et libre du bas, avec volant de broderie.

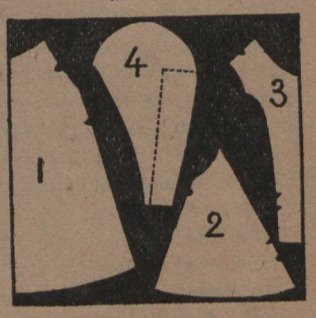
Ce que l'on dit. Ce que l'on fait.

Nous sommes dans la période des voyages, des vacances et des longs et beaux jours. Les costumes de voyage, de campagne, de bains de mer s'imposent donc à l'attention. Comme toujours, ces différentes toilettes, pour être pratiques, doivent être courtes ou rasant terre. Mais que de variétés ne trouvons-nous pas dans toutes ces robes, bien qu'en apparence destinées à peu près à rendre les mêmes services, depuis la robe de toile blanche ou teinte très claire pour jeunes filles, jeunes femmes. Le tailleur domine toujours.

On voit des jupes à plis, à lés, des jaquettes boléros, de petites vestes flottantes. La plus large latitude est laissée à votre choix; ce qui se recommande, c'est la fraîcheur, le clair et le froufroutant des dessous, tandis que les dessus rigides gardent une apparence impeccable. Les toiles treillis beige, champagne avec légers fils de couleur tissés dans la trame, feront de charmantes robes à double usage pour la campagne ou le voyage; elles ne tiennent guère de place, l'étoffe est résistante, ne se froisse pas ce qui offre de grands avantages.

Les jupons sont en batiste, en mohair ou en petite soie, suivant trois degrés de l'élégance. Ils peuvent se faire indépendants et remplacer la sous-jupe lorsque l'étoffe est solide. Tout cela est net.

Les mohairs de fantaisie cork-screw ou mélangée, restent aussi les costumes de voyage par excellence, ne se salissant pas, ne se froissant pas et laissant la poussière glisser.



PATRON No 41

Charmant vêtement fait pour enfants de 2 à 4 ans. Ce vêtement peut être fait en tissus légers. Matériaux 18¼ pouces en 48 pouces. Indiquez l'âge et le No du patron.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que l'âge. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ce patron est en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

La Vie au Foyer

Petits-pois au jus

Faites une bonne sauce rousse, légère et onctueuse. Ajoutez-y quelques cuillerées à soupe de jus de veau, ou de boeuf, ou de poulet, à votre choix, mais jamais du jus de mouton. — Passez cette sauce.

Mettez-la dans une casserole, où vous jetez alors vos petits-pois, préalablement épluchés, de grosseur régulière. Ajoutez un morceau de sucre, et placez la casserole sur un feu modéré; tenez-la couverte.

Au bout de vingt minutes, ajoutez quelques coeurs de laitues à vos petits-pois, et faites continuer la cuisson jusqu'à ce que les laitues soient tendres; environ trente-cinq minutes en tout.

Cette façon de préparer les petits-pois est expéditive et donne un apprêt des plus savoureux.

On peut remplacer les coeurs de laitues par des pointes d'asperges fines, auxquelles on a auparavant fait subir une cuisson de quelques instants dans de l'eau bouillante salée. — Les asperges exigent une cuisson totale de même durée que celle des petits-pois.

La sauce rousse. — Mettez dans une casserole de terre une cuillerée à soupe de beurre; faites-y roussir autant de farine. Travaillez et mouillez la sauce avec du bon bouillon de boeuf ou de volaille. Ensuite, ajoutez-y du jus et continuez comme il est dit plus haut.

Il faut un quart d'heure pour faire la sauce ; trente à quarante minutes, pour cuire les petits-pois, s'ils sont tendres. — La sauce ne doit jamais bouillir, mais simplement mijoter.

Rognon de veau sauté au vin blanc

Faites blondir dans du beurre, à la poêle, une cuillerée d'oignon haché. Ajouter le rognon de veau émincé; saler, poivrer. Mener la cuisson à feu vif dès le moment où les rognons sont ajoutés, pour les bien saisir. Quelques minutes suffisent. Retirez-les de la poêle avec une écumoire; tenir au chaud. Verser dans la poêle deux cuillerées de vin blanc, un peu plus de bouillon. Ajoutez une gousse d'ail et une petite cuillerée à café d'Extrait de Liebig ; délayer bien. Laisser mijoter cinq minutes. Lier avec un peu de beurre pétri avec un rien de farine. Remettre les rognons dans la poêle pour les réchauffer, sans bouillir. Verser en plat chauffé et saupoudrer de persil haché.

Gigot catalan

Prenez une bonne poignée d'ail épluchée avec soin faites-la blanchir et bouillir. A moitié de la cuisson, jetez l'eau et remettez-en de la nouvelle. Laissez bouillir le jus jusqu'à ce que l'ail soit bien amolli. Faites rôtir ou bouillir un gigot, à votre choix. A moitié de sa cuisson vous y ajouterez l'ail et son jus en l'arrosant souvent. Au moment de servir disposez l'ail réduit au fond d'un plat, arrosez-le de citron. Placez le gigot sur l'ail, entouré de rondelles de citron. Mets relevé qui fait manger les gens affligés d'un appétit capricieux.

Confiture de rhubarbe

Pelez très légèrement des tiges de rhubarbe que vous coupez ensuite en morceaux d'une ou deux lignes d'épaisseur et pesez-les. Mettez cuire avec un peu d'eau, et après une demi-heure d'ébullition ajoutez le sucre, environ les deux-tiers du poids de rhubarbe. La cuisson doit se continuer pendant environ une heure, à bon feu. Pour savoir si la confiture est cuite, on en met une cuillerée dans une assiette, et on incline cette dernière. La confiture ne doit pas couler.

UN PORTE-CARTES

Vous le ferez en employant du drap ou du velours de tons verts brodés. Les branchages se feront avec de la petite chenille; le coeur des fleurs sera formé par une perle ou par une paillette.

Comme bordure, nous emploierons des rubans de teintes claires adoucies.

Brodé avec goût, ce porte-cartes fera un élégant bibelot accessoire de toilette; il a sa place marquée parmi ces riens élégants qui sont aussi agréables à offrir qu'à recevoir.

Deux pochettes intérieures peuvent lui donner un peu plus d'utilité, ce qui ne sera pas sans lui mériter quelque attention de la part de femmes pratiques et ordonnées.

Pommade pour les mains

Pour entretenir la blancheur des mains — Il suffira de se recouvrir les mains, le soir, de vieux gants, après se les être frottées avec un peu de la pommade suivante, qu'il est très facile de confectionner soi-même.

Farine de lin.	30	grammes
Miel.	75	—
Savon en poudre. . . .	75	—
Talc.	25	—
Glycérine.	40	—
Poudre d'iris.	15	—

Mélangez bien tous ces produits au bain-marie et mettez dans un pot de procelaine.

❖

Apprêt des dentelles — Lorsqu'elles ont été lavées, les dentelles ordinaires sont ramollies. Pour leur rendre l'apprêt qu'elles ont perdu on les passera dans le liquide ci-après, puis on les tendra pour les faire sécher :

Faites dissoudre, dans un litre d'eau bouillante, 40 grammes de borax et 200 grammes de gomme laque. Ajoutez une petite quantité d'amidon délayé dans un peu d'eau. L'eau doit rester à la température de l'ébullition pendant qu'on opère le mélange; on la laisse ensuite refroidir.

Comment laver les flanelles

Il faut tout d'abord établir en principe que les flanelles et tous les lainages en général ne doivent pas être frottés fortement et qu'il est mauvais de mettre du savon à même, il faut préparer une bonne eau de savon dans laquelle on met les pièces à nettoyer.

Voici donc comment il faudra blanchir les flanelles pour qu'elles conservent jusqu'à complète usure leur souplesse et leur largeur.

Dans de l'eau chaude on fait dissoudre du savon noir en pâte en quantité suffisante pour obtenir une bonne eau savonneuse dans laquelle on a aussi fait fondre un peu de carbonate de soude. Si l'eau est chaude, on l'allonge avec de l'eau froide ou on la laisse refroidir pour ne s'en servir que tiède.

C'est dans ce bain que l'on met les objets à nettoyer et, après les y avoir laissés tremper quelques instants, on les frotte doucement dans la mousse de savon en récidivant l'opération aux endroits fortement salis.

Puis on prépare une seconde eau de savon en prenant cette fois du savon de Marseille blanc que l'on coupe en petits copeaux, de manière à ce que l'eau bouillante que l'on verse dessus le dissolve aisément; comme précédemment, on emploie le mélange tiède, mais on n'ajoute point de carbonate cette fois.

Lavez de nouveau dans cette eau en frottant légèrement; tordez ou plutôt pressez les flanelles dans les mains et mettez-les dans un baquet où vous verserez de l'eau bouillante.

On laisse en cet état jusqu'à ce que l'eau soit assez refroidie pour que l'on puisse y mettre les mains. A ce moment on sort les flanelles, on les presse et on les met à sécher.

On les repasse avant qu'elles soient complètement sèches et avec des fers modérément chauds.

Certaines personnes seront peut-être surprises que nous leur disions de verser de l'eau bouillante, mais elles peuvent agir ainsi sans crainte. Cette recette ayant été maintes et maintes fois expérimentée a toujours donné d'excellents résultats, et en toute confiance on pourra la mettre en pratique.

❖

Procédé pour le nettoyage des glaces et des vitres — Rendre une glace parfaitement limpide, voilà qui n'est pas toujours commode avec ces moyens ordinaires, eau et linges ou peaux de chamois. Voici ce qu'il faut faire: mélangez de la magnésie calcinée avec de la benzine pure, de façon à avoir une pâte à moitié liquide, puis frottez les glaces avec des chiffons de coton recouverts d'un peu de ce mélange. Le verre ne tardera pas à être d'une clarté parfaite.

❖

Taches d'huile sur de la soie — Si la tache est ancienne, on la rafraîchira en y ajoutant une nouvelle goutte d'huile et on laissera l'étoffe s'imbiber pendant quelques heures puis on lavera avec une flanelle et de l'essence de térébenthine. Si la tache est récente, cela n'en ira que mieux.

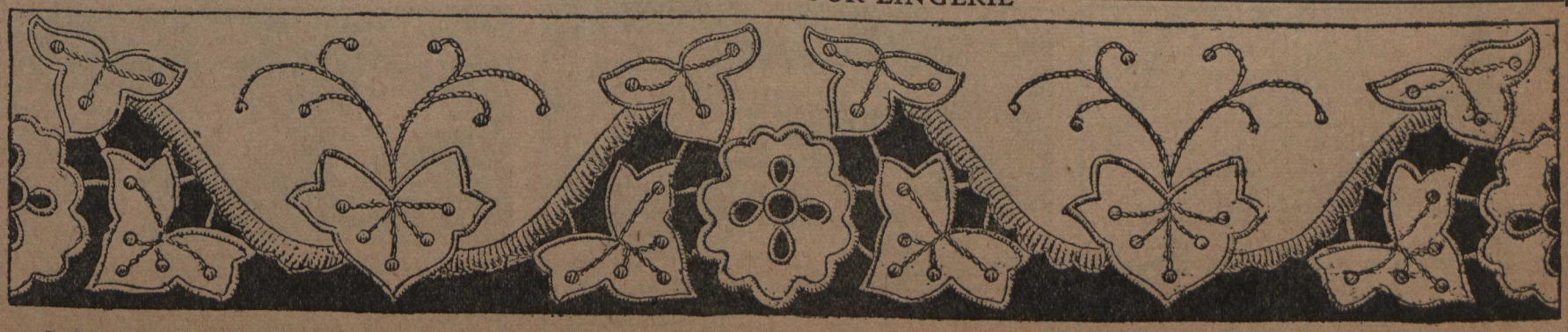
Un mélange de 125 grammes d'essence de térébenthine et de 15 grammes d'éther sulfurique est préférable encore à l'essence de térébenthine pure.

❖

Une eau de toilette — Hygiénique et de parfum agréable, l'eau de toilette, composée d'après les données ci-après, passe pour blanchir la peau.

On mélangera 20 grammes de borax, le jus de deux citrons, quelques gouttes d'essence de violette et d'héliotrope, et la quantité d'alcool suffisante pour compléter une demi-pinte. La recette est on le voit simple et facile à employer et n'est pas bien coûteuse.

GRAND FESTON POUR LINGERIE



Ce joli feston servira à garnir des objets de lingerie fine, tels que volants de coussin, têtière, taies, etc. La broderie se compose de plumetis et de broderies anglaise avec branches au point de cordonnet et pois en relief.

POUR NOS JEUNES AMIS

Monsieur et Madame Souris

M. et Mme Souris vivaient dans la salle à manger, auprès du buffet. C'étaient de très gentilles souris, qui ne mangeaient pas plus qu'il ne leur fallait, et ils prenaient toujours grand soin de garder quelques provisions pour le cas où un ami viendrait les voir.

Or, un jour, à leur grand ennui, ils trouvèrent qu'ils avaient tout mangé dans la salle à manger. Ils ne pouvaient rester longtemps dans cette situation; aussi, M. Souris sortit de la salle à manger, courut à la cuisine et de là à l'office. Il aperçut un beau fromage sur une assiette. M. Souris en mangea tant qu'il put, et quand il fut bien repu, il en emporta un gros morceau dans sa bouche, pour Mme Souris. Quand Marie, la cuisinière, entra dans l'office et qu'elle vit le dégât causé au fromage:

—Oh! ces souris! s'écria-t-elle, je vais m'en débarrasser.

Et, apportant une souricière, elle retint la trappe avec un morceau de fromage.

Or, M. Souris retourna le jour suivant à l'office, et en revint en galopant, disant à sa femme que, dans sa seconde visite, il avait vu une bien drôle de petite maison, de laquelle s'échappait l'odeur délicieuse de ce qu'ils avaient mangé la veille, et en regardant bien, il avait vu qu'on y avait placé le bon fromage dont Mme Souris et lui s'étaient tant régalé. Sa femme lui conseilla fort bien de ne pas toucher à ce morceau de gruyère.

—On doit être très prudent, dans ce monde-ci, dit-elle, et les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent.

M. Souris pensa que sûrement cela ne lui ferait pas de mal de regarder le morceau de fromage, et il y alla. Cette fois, le fromage lui sembla de meilleure mine encore que l'autre fois; il se dit qu'il n'y avait pas grand mal à y toucher, et il y toucha. "Pan!..." cria la trappe, et M. Souris fut attrapé!... En entendant le bruit, Marie accourut à l'office et, voyant M. Souris pris, elle cria:

—Minet! Minet!...

Et un superbe chat blanc accourut auprès d'elle.

Mme Souris attendit longtemps M. Souris, elle devint fort anxieuse et sortit pour voir ce qui était arrivé. Elle sortit de la salle à manger, de là à la cuisine, puis à l'office, tout comme M. Souris l'avait fait avant elle.

Dès le seuil de l'office, elle sentit une odeur délicieuse.

—Oh! que ça sent bon!... dit-elle.

Et, constatant que l'odeur venait de quelque chose qui était attaché dans une jolie petite maison dont la porte était ouverte, invitant à y entrer, elle passa sa tête dedans.

—Ça doit être la maison dont a parlé M. Souris, dit-elle; il a dû faire attention à ce que je lui ai dit; il a eu bien raison de ne pas se fier à cette boîte, car les gentlemen souris sont si aventureux!

Et elle s'avança un peu plus dans la maison.

—Cela ne me fera pas grand mal si je ne fais qu'y toucher, dit-elle.

Et elle y toucha: "Pan!" cria la trappe; mais Mme Souris était souple, elle bondit, comme la trappe se fermait, et elle ne tomba que sur sa queue, dont une partie resta dehors. Mme Souris poussa l'entrée de l'autre côté et revint chez elle. Là, elle trouva M. Souris, qui avait réussi à s'échapper des pattes du chat blanc. Ils s'embrassèrent et se jurèrent de ne plus toucher aux boîtes, quelque odeur qu'elles pussent sentir.

VERS A DIRE

L'amour maternel.—La perdrix

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la [pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, en vain des yeux la suit.

LA FONTAINE.

Petit Jean a offert à sa grand'mère de porter un panier aussi gros que lui. Mais, moins fort que bien intentionné, il se repose le long du chemin.

La petite fille et le petit chat

Il était une fois une petite fille qui était assise dans le jardin.

Il y avait à la porte un petit chat qui était très gentil.

La petite fille appela le petit chat: "Minet, Minet, viens, Minet!"

Minet vint près de la petite fille, il joua avec elle, et il la caressa en faisant: "ron, ron, ron".

Et la petite fille était contente de jouer avec Minet, et elle le caressait aussi.

A ce moment, ils s'aimaient, ils étaient amis.

Mais la petite fille devint méchante. Elle tira la queue au petit chat.

Alors Minet se fâcha, il ne fit plus "ron, ron", mais donna un coup de griffe à la petite fille en faisant "pff! pff!"

Alors ils ne s'aimaient plus, ils n'étaient plus amis.

Le petit chat ne voulut plus jouer avec la petite fille, et il s'en alla.

Et la petite fille resta toute seule.

Les méchants n'ont point d'amis.

Le petit oiseau recueilli

Il y avait une fois une petite fille qui était chez sa marraine.

Dans la chambre de la marraine, il y avait une cheminée où l'on ne faisait pas de feu, parce qu'il faisait chaud. C'était au printemps.

Voilà que tout à coup on entend dans la cheminée un bruit qui faisait: "frrroû, frrroû, frrroû".

La petite fille voulut se cacher, mais sa marraine la prit par la main et lui dit: "Viens plutôt avec moi, viens voir dans la cheminée ce qui fait "frrroû, frrroû".

La petite fille vint docilement. Elle regarda en l'air dans le tuyau noir de la cheminée, et elle aperçut un pauvre petit oiseau qui tomba à ses pieds en battant des ailes.

C'était le battement de ses ailes qui faisait "frrroû, frrroû".

La petite fille saisit le petit oiseau, et elle était toute joyeuse de le tenir, lorsque sa marraine lui dit:

—Le petit oiseau n'est pas heureux, lui, car il est séparé de ses parents. Et ses parents doivent être aussi bien malheureux d'avoir perdu leur enfant.

Alors la petite fille, qui avait un bon coeur, dit à sa marraine:

—Si on pouvait le renvoyer à ses parents?... mais il ne peut voler, il n'a pas encore assez de force...

Alors on mit l'oiseau dans une cage; on plaça la cage ouverte sur la croisée, et bientôt on vit le père et la mère voltiger autour de la cage, puis y entrer, et donner avec tendresse la becquée à leur enfant retrouvé.

Puis, lorsque le petit oiseau fut devenu assez fort pour s'envoler, il s'envola. Mais quand vint le soir, et que le petit oiseau eut envie de dormir, il ne retourna point dans son nid, il n'alla point s'abriter dans les branches des arbres, il revint frapper à la fenêtre de la bonne marraine, et se percha dans la petite cage où il avait été accueilli.

Et chaque matin, après lui avoir chanté sa petite chanson, il partait; mais chaque soir il revenait.

Car il se souvint toute sa vie du bien qu'on lui avait fait.

* * *

Mlle Lili — cinq ans — joue "à la dame" avec son frère, à qui est dévolu le rôle de domestique:

—Jean, lui dit-elle, j'ai à sortir... Allez faire atteler mon automobile!

* * *

DEVINETTES

No 1—Question historique

Quel est le roi qui avait pour devise: "Qui je défends est maître."?

No 2—Question drolatique

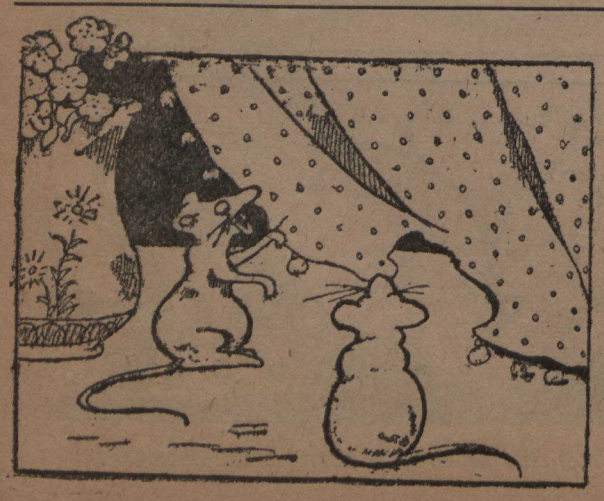
Qu'est-ce qui diminue en allongeant?

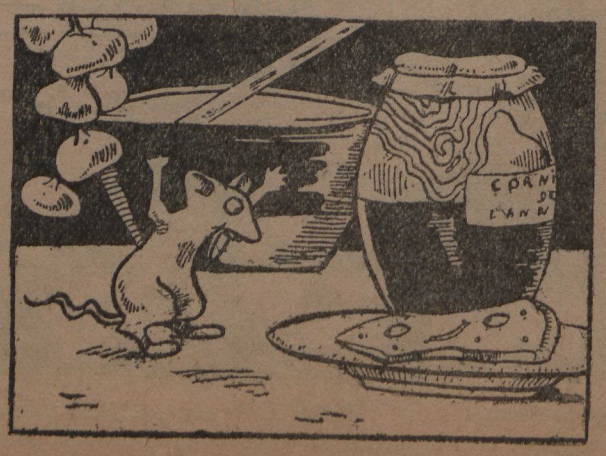
No 3—Mots carrés

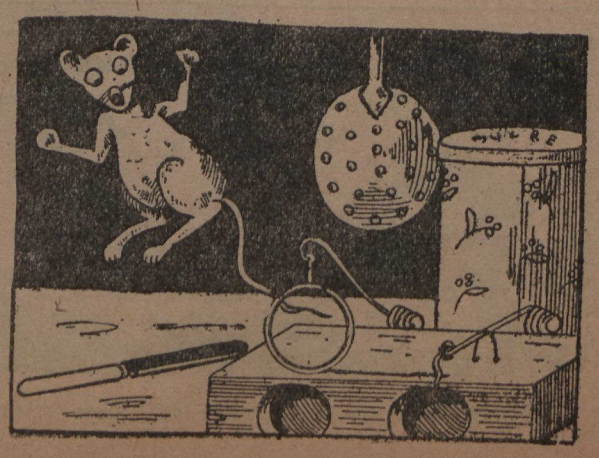
Mon premier est un grand fleuve,
Mon deux est entouré d'eau.
Mon trois enfin est la preuve
Que c'est le pluriel qu'il faut.

No 4—Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans)

Faire trente mots français avec les lettres du mot "Marcel".







Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

—Arrive, arrive, me dit le magister.

—Je n'ai pas trouvé le passage.

—Cela ne fait rien; la descente avance, ils entendent nos cris, nous entendons les leurs; nous allons nous parler bientôt.

Rapidement j'escaladai la remontée et j'écoutai.

En effet, les coups de pics étaient beaucoup plus forts; et les cris de ceux qui travaillaient à notre délivrance nous arrivaient, faibles encore, mais cependant déjà bien distincts.

Après le premier mouvement de joie, je m'aperçus que j'étais glacé, mais, comme il n'y avait pas de vêtements chauds à me donner pour me sécher, on m'enterra jusqu'au cou dans le charbon menu, qui conserve toujours une certaine chaleur, et l'oncle Gaspard avec le magister se serrèrent contre moi. Alors, je leur racontai mon exploration et comment j'avais perdu les rails.

—Tu as osé plonger?

—Pourquoi pas? malheureusement, je n'ai rien trouvé.

Mais, ainsi que l'avait dit le magister, cela importait peu maintenant; car, si nous n'étions pas sauvés par la galerie, nous allions l'être pas la descente. Les cris devinrent assez distincts pour espérer qu'on allait entendre les paroles.

En effet, nous entendîmes bientôt trois mots prononcés lentement:

—Combien êtes-vous?

De nous tous, c'était l'oncle Gaspard qui avait la parole la plus forte et la plus claire. On le chargea de répondre.

—Six !

Il y eut un moment de silence. Sans doute, au dehors, ils avaient espéré un plus grand nombre.

—Dépêchez-vous, cria l'oncle Gaspard, nous sommes à bout !

—Vos noms ?

Il dit nos noms :

—Bergounhoux, Pagès, le magister, Carrory, Remi, Gaspard.

Dans notre sauvetage, ce fut là, pour ceux qui étaient au dehors, le moment le plus poignant. Quand ils avaient su qu'on allait bientôt communiquer avec nous, tous les parents, tous les amis des mineurs engloutis étaient accourus, et les soldats avaient grand'peine à les contenir au bout de la galerie.

Quand l'ingénieur annonça que nous n'étions que six, il y eut un douloureux désappointement, mais avec une espérance encore pour chacun, car parmi ces six pouvait, devait se trouver celui qu'on attendait.

Il répéta nos noms.

Hélas! sur cent vingt mères ou femmes, il y en eut quatre seulement qui virent leurs espérances réalisées. Que de douleurs, que de larmes!

Nous, de notre côté, nous pensions aussi à ceux qui avaient dû être sauvés.

—Combien ont été sauvés? demanda l'oncle Gaspard.

On ne répondit pas.

—Demande où est Marius, dit Pagès.

La demande fut faite; comme la première, elle resta sans réponse.

—Ils n'ont pas entendu.

—Dis plutôt qu'ils ne veulent pas répondre.

Il y avait une question qui me tourmentait.

—Demandez donc depuis combien de temps nous sommes là.

—Depuis quatorze jours.

Quatorze jours! Celui de nous qui dans ses évaluations avait été le plus haut, avait parlé de cinq ou six jours.

—Vous ne resterez pas longtemps maintenant. Prenez courage. Ne parlons plus, cela retarde le travail. Encore quelques heures.

Ce furent, je crois, les plus longues de notre captivité, en tout cas de beaucoup les plus douloureuses. Chaque coup de pic nous semblait devoir être le dernier; puis, après ce coup, il en venait un autre, et après cet autre, un autre encore.

De temps en temps les questions reprenaient.

—Avez-vous faim?

—Oui, très faim.

—Pouvez-vous attendre? si vous êtes trop faibles, on va faire un trou de sonde et vous envoyer du bouillon, mais cela retardera votre délivrance; si vous pouvez attendre, vous serez plus promptement en liberté.

—Nous attendrons, dépêchez-vous.

Le fonctionnement des "bennes" ne s'était pas arrêté une minute, et l'eau baissait, toujours régulièrement.

—Annonce que l'eau baisse, dit le magister.

—Nous le savons; soit par la descente, soit par la galerie, on va venir à vous... bientôt.

Les coups de pic devinrent moins forts. Evidemment, on s'attendait d'un moment à l'autre à faire une percée, et comme nous avions expliqué notre position, on craignait de causer un éboulement qui, nous tombant sur la tête, pourrait nous blesser, nous tuer, ou nous précipiter dans l'eau, pêle-mêle avec les déblais.

Le magister nous explique qu'il y a aussi à craindre l'expansion de l'air, qui, aussitôt qu'un trou sera percé, va se précipiter comme un boulet de canon et tout renverser. Il faut donc nous tenir sur nos gardes et veiller sur nous comme les piqueurs veillent sur eux.

L'ébranlement causé au massif par les coups de pic détachait dans le haut de la remontée des petits morceaux de charbon, qui roulaient sur la pente et allaient tomber dans l'eau.

Chose bizarre, plus le moment de notre délivrance approchait, plus nous étions faibles: pour moi, je ne pouvais plus me soutenir, et, couché dans mon charbon menu, il m'était impossible de me soulever sur le bras; je tremblais et, cependant, je n'avais plus froid.

Enfin, quelques morceaux plus gros se détachèrent et roulèrent entre nous: l'ouverture était faite au haut de la remontée; nous fûmes aveuglés par la clarté des lampes.

Mais instantanément, nous retombâmes dans l'obscurité; le courant d'air, un courant d'air terrible, une trombe, entraînant avec elle des morceaux de charbon et des débris de toutes sortes, les avait soufflées.

—C'est le courant d'air, n'ayez pas peur, on va les rallumer au dehors. Attendez un peu.

Attendre! Encore attendre !

Mais au même instant un grand bruit se fit dans l'eau de la galerie, et m'étant retourné, j'aperçus une forte clarté qui marchait sur l'eau clapoteuse.

—Courage! courage! criait-on.

Et pendant que, par la descente, on arrivait à donner la main aux hommes du palier supérieur, on venait à nous par la galerie.

L'ingénieur était en tête; ce fut lui qui, le premier, escalada la remontée, et je fus dans ses bras avant d'avoir pu dire un mot.

Il était temps, le coeur me manqua.

Cependant, j'eus conscience qu'on m'emportait; puis, quand nous fûmes sortis de la galerie plate, qu'on m'enveloppait dans des couvertures.

Je fermai les yeux, mais bientôt j'éprouvai comme un éblouissement qui me força à les rouvrir.

C'était le jour. Nous étions en plein air.

En même temps, un corps blanc se jeta sur moi : c'était Capi, qui, d'un bond, s'était élancé dans les bras de l'ingénieur et me léchait la figure. En même temps, je sentis qu'on me prenait la main droite et qu'on m'embrassait. — Remi! dit une voix faible (c'était celle de Mattia). Je regardai autour de moi, et alors j'aperçus une foule immense qui s'était tassée sur deux rangs, laissant un passage au milieu de la masse. Toute cette foule était silencieuse, car on avait recommandé de ne pas nous émouvoir par des cris; mais son attitude, ses regards parlaient pour ses lèvres.

Au premier rang, il me sembla apercevoir des surplis blancs et des ornements dorés qui brillaient au soleil. C'était le clergé de Varses, qui était venu à l'entrée de la mine prier pour notre délivrance.

Quand nous parûmes, il se mit à genoux sur la poussière.

Vingt bras se tendirent pour me prendre, mais l'ingénieur ne voulut pas me céder, et, fier de son triomphe, heureux et superbe, il me porta jusqu'aux bureaux, où des lits avaient été préparés pour nous recevoir.

Deux jours après je me promenais dans les rues de Varses, suivi de Mattia, d'Alexis, de Capi, et tout le monde sur mon passage s'arrêtait pour me regarder.

Il y en avait qui venaient à moi et me serraient la main avec des larmes dans les yeux.

Et il y en avait d'autres qui détournaient la tête. Ceux-là étaient en deuil et se demandaient amèrement pourquoi c'était l'enfant orphelin qui avait été sauvé, tandis que le père de famille, le fils, étaient encore dans la mine, misérables cadavres charriés, ballottés par les eaux.

Mais parmi ceux qui m'arrêtaient ainsi, il y en avait qui étaient tout à fait gênants, ils m'invitaient à dîner ou bien à entrer au café.

—Tu nous raconteras ce que tu as éprouvé, disaient-ils.

Et je remerciais sans accepter, car il ne me convenait point d'aller ainsi raconter mon histoire à des indifférents, qui croyaient me payer avec un dîner ou un verre de bière.

D'ailleurs, j'aimais mieux écouter que raconter, et j'écoutais Alexis, j'écoutais Mattia, qui me disaient ce qui s'était passé sur terre pendant que nous étions sous terre.

—Quand je pensais que c'était pour moi que tu étais mort, disait Alexis, ça me cassait bras et jambes, car je te croyais bien mort.

—Moi, je n'ai jamais cru que tu étais mort, disait Mattia, je ne savais pas si tu sortirais vivant de la mine et si l'on arriverait à temps pour te sauver, mais je croyais que tu ne t'étais pas laissé noyer, de sorte que si les travaux de sauvetage marchaient assez vite, on te trouverait quelque part. Alors, tandis qu'Alexis se désolait et te pleurait, moi je me donnais la fièvre en me disant : "Il n'est pas mort, mais il va peut-être mourir." Et j'interrogeais tout le monde: "Combien peut-on vivre de temps sans manger? Quand aura-t-on épuisé l'eau? Quand la galerie sera-t-elle percée?" Mais personne ne me répondait comme je voulais. Quand on vous a demandé vos noms et que l'ingénieur, après Carrory, a crié Remi, je me suis laissé aller sur la terre en pleurant, et alors on m'a un peu marché sur le corps, mais je ne l'ai pas senti, tant j'étais heureux.

Je fus très fier de voir que Mattia avait une telle confiance en moi qu'il ne voulait pas croire que je pouvais mourir.

VII

UNE LEÇON DE MUSIQUE

Je m'étais fait des amis dans la mine: de pareilles angoisses supportées en commun unissent les coeurs; on souffre, on espère ensemble, on ne fait qu'un.

L'oncle Gaspard, ainsi que le magister particulièrement, m'avaient pris en grande affection; et bien que l'ingénieur n'eût point partagé notre emprisonnement, il s'était attaché à moi comme à un enfant qu'on a arraché à la mort; il m'avait invité chez lui et, pour sa fille, j'avais dû faire le récit de tout ce qui nous était arrivé pendant notre long ensevelissement dans la remontée.

Tout le monde voulait me garder à Varses.

—Je te trouverai un piqueur, me disait l'oncle Gaspard, et nous ne nous quitterons plus.

—Si tu veux un emploi dans les bureaux, me disait l'ingénieur, je t'en donnerai un.

L'oncle Gaspard trouvait tout naturel que je retournasse dans la mine, où il allait bientôt redescendre lui-même, avec l'insouciance de ceux qui sont habitués à braver chaque jour le danger, mais moi, qui n'avais pas son insouciance ou son courage, je n'étais nullement disposé à reprendre le métier de rouleur. C'était très beau, une mine, très curieux, j'étais heureux d'en avoir vu une, mais je l'avais assez vue, et je ne me sentais pas la moindre envie de retourner dans la remontée.

A cette pensée seule, j'étouffais. Je n'étais décidément pas fait pour le travail sous terre; la vie en plein air, avec le ciel sur la tête, même un ciel neigeux, me convenait mieux. Ce fut ce que j'expliquai à l'oncle Gaspard et au magister, qui furent, celui-ci surpris, celui-là peiné de mes mauvaises dispositions à l'égard du travail des mines: Carrory, que je rencontrai, me dit que j'étais un capon.

Avec l'ingénieur, je ne pouvais pas répondre que je ne voulais plus travailler sous terre, puisqu'il m'offrait de m'employer dans ses bureaux et de m'instruire, si je voulais être attentif à ses leçons; j'aimai mieux lui raconter la vérité entière, ce que je fis.

—Et puis, tu aimes la vie en plein air, dit-il, l'aventure et la liberté; je n'ai pas le droit de te contrarier, mon garçon, suis ton chemin.

Cela était vrai que j'aimais la vie en plein air, je ne l'avais jamais mieux senti que pendant mon emprisonnement dans la remontée: ce n'est pas impunément qu'on s'habitue à aller où l'on veut, à faire ce que l'on veut.

Pendant qu'on essayait de me retenir à Varses, Mattia avait paru sombre et préoccupé; je l'avais questionné; il m'avait toujours répondu qu'il était comme à son ordinaire; et ce ne fut que quand je lui dis que nous partirions dans trois jours qu'il m'avoua la cause de cette tristesse en me sautant au cou.

—Alors, tu ne m'abandonneras pas? s'écria-t-il.

Sur ce mot, je lui allongeai une bonne bourrade, pour lui apprendre à douter de moi, et aussi un peu pour cacher l'émotion qui m'avait étreint le coeur en entendant ce cri d'amitié.

Car c'était l'amitié seule qui avait provoqué ce cri, et non l'intérêt. Mattia n'avait pas besoin de moi pour gagner sa vie, il était parfaitement capable de la gagner tout seul.

A vrai dire, même, il avait pour cela des qualités natives que je ne possédais pas au même degré que lui, il s'en fallait de beaucoup. D'abord, il était bien plus apte que moi à jouer de tous les instruments, à chanter, à danser, à remplir tous les rôles. Et puis il savait encore bien mieux que moi engager "l'honorable société", comme disait Vitalis, à mettre la main à la poche. Rien que par son sourire, ses yeux doux, ses dents blanches, son air ouvert, il touchait les coeurs les moins sensibles à la générosité, et sans rien demander il inspirait aux gens l'envie de donner; on avait plaisir à lui faire plaisir. Cela était si vrai que, pendant sa courte expédition avec Capi, tandis que je me faisais rouleur, il avait trouvé le moyen d'amasser dix-huit francs, ce qui était une somme considérable.

Cent vingt-huit francs que nous avions en caisse et dix-huit francs gagnés par Mattia, cela faisait un total de cent quarante-six francs; il ne manquait donc plus que quatre francs pour acheter la vache du prince.

Bien que je ne voulusse pas travailler aux mines, ce ne fut pas sans chagrin que je quittai Varses, car il fallut me séparer d'Alexis, de l'oncle Gaspard et du magister; mais c'était ma destinée de me séparer de ceux que j'aimais et qui me témoignaient de l'affection.

En avant!

La harpe sur l'épaule et le sac au dos, nous voilà de nouveau sur les grands chemins, avec Capi, joyeux, qui se roule dans la poussière.

J'avoue que ce ne fut pas sans un sentiment de satisfaction, lorsque nous fûmes sortis de Varses, que je frappai du pied la route sonore, qui retentissait autrement que le sol bourbeux de la mine : le bon soleil, les beaux arbres!

Il fallait nous diriger vers Clermont.

En venant de Paris à Varses, j'avais commencé l'instruction de Mattia, lui apprenant à lire et lui enseignant aussi les premiers éléments de la musique; de Varses à Clermont, je continuai mes leçons.

Soit que je ne fusse pas un très bon professeur, — ce qui est bien possible, — soit que Mattia ne fût pas un bon élève, — ce qui est bien possible aussi, — toujours est-il qu'en lecture les progrès furent lents et difficiles, ainsi que je l'ai déjà dit.

Mattia avait beau s'appliquer et coller ses yeux sur le livre, il lisait toutes sortes de choses fantaisistes qui faisaient plus d'honneur à son imagination qu'à son attention.

Alors, quelquefois l'impatience me prenait et, frappant sur le livre, je m'écriais avec colère que, décidément, il avait la tête trop dure.

Sans se fâcher, il me regardait avec ses grands yeux doux, et souriant:

—C'est vrai, disait-il, je ne l'ai tendre que quand on cogne dessus. Garofoli, qui n'était pas bête, avait tout de suite trouvé cela.

Comment rester en colère devant une pareille réponse? Je riais et nous reprenions la leçon.

Mais en musique, les mêmes difficultés ne s'étaient pas présentées, et dès le début, Mattia avait fait des progrès surprenants, et si remarquables, que bien vite il en était arrivé à m'étonner par ses questions: puis, après m'avoir étonné, il m'avait embarrassé, et enfin, il m'avait plus d'une fois interloqué au point que j'étais resté court.

Et il ne les épargnait pas, les questions, mon élève :

—Pourquoi n'écrit-on pas la musique sur la même clef?

—Pourquoi emploie-t-on les dièzes en montant et les bémols en descendant?

—Pourquoi la première et la dernière mesure d'un morceau ne contiennent-elles pas toujours le nombre de temps régulier?

—Pourquoi accorde-t-on un violon sur certaines notes plutôt que sur d'autres?

A cette dernière question j'avais dignement répondu que le violon n'étant pas mon instrument, je ne m'étais jamais occupé de savoir comment on devait ou l'on ne devait pas l'accorder, et Mattia n'avait eu rien à répliquer.

Mais cette manière de me tirer d'affaire n'avait pas été de mise avec des questions commes celles qui se rapportaient aux clefs et aux bémols : cela s'appliquait tout simplement à la musique, à la théorie de la musique; j'étais professeur de musique, professeur de solfège, je devais répondre ou je perdais, je le sentais bien, mon autorité et mon prestige; or, j'y tenais beaucoup, à mon autorité et à mon prestige.

Lorsque je ne savais pas ce qu'il y avait à répondre, je me tirais d'embarras, comme l'oncle Gaspard, quand, lui demandant ce que c'était que le charbon de terre, il me disait avec assurance: "C'est du charbon qu'on trouve dans la terre."

Avec non moins d'assurance, je répondais à Mattia, si je n'avais rien à lui répondre:

—Cela est ainsi, parce que cela doit être ainsi ; c'est une loi.

Mattia n'était pas d'un caractère à s'insurger contre une loi, seulement il avait une façon de me regarder en ouvrant la bouche et en écarquillant les yeux, qui ne me rendait pas du tout fier de moi.

Il y avait trois jours que nous avions quitté Varses, lorsqu'il me posa précisément une question de ce genre: au lieu de répondre à son pourquoi: "Je ne sais pas", je répondis noblement: "Parce que cela est".

Alors il parut préoccupé, et de toute la journée je ne pus pas lui tirer une parole, ce qui, avec lui, était bien extraordinaire, car il était toujours disposé à bavarder et à rire.

Je le pressai si bien qu'il finit par parler.

—Certainement, dit-il, tu es un bon professeur, et je crois bien que personne ne m'aurait enseigné comme toi ce que j'ai appris; cependant...

Il s'arrêta.

—Quoi, cependant?

—Cependant, il y a peut-être des choses que tu ne sais pas; cela arrive aux savants, n'est-ce pas? Ainsi, quand tu me réponds: "Cela est, parce que cela est", il y aurait peut-être d'autres raisons à donner, que tu ne donnes pas parce qu'on ne te les a pas données à toi-même. Raisonnant de cette façon, je me suis dit que si tu voulais, nous pourrions peut-être acheter, oh! pas cher, un livre où se trouveraient les principes de la musique.

—Cela est juste.

—N'est-ce pas? Je pensais bien que cela te paraîtrait juste, car enfin, tu ne peux pas savoir tout ce qu'il y a dans les livres, puisque tu n'as pas appris dans les livres.

—Un bon maître vaut mieux que le meilleur livre.

—Ce que tu dis là m'amène à te parler de quelque chose encore: si tu voulais, j'irais demander une leçon à un vrai maître, une seule, et alors il faudrait bien qu'il me dise tout ce que je ne sais pas.

—Pourquoi n'as-tu pas pris cette leçon auprès d'un vrai maître pendant que tu étais seul?

—Parce que les vrais maîtres se font payer, et je n'aurais pas voulu prendre le prix de cette leçon sur ton argent.

J'étais blessé que Mattia me parlât ainsi d'un vrai maître, mais ma sotte vanité ne tint pas contre ces derniers mots.

—Tu es un trop bon garçon, lui dis-je, mon argent est ton argent, puisque tu le gagnes comme moi, mieux que moi, bien souvent; tu prendras autant de leçons que tu voudras, et je les prendrai avec toi.

Puis j'ajoutai bravement cet aveu de mon ignorance :

—Comme cela, je pourrai, moi aussi, apprendre ce que je ne sais pas.

Le maître, le vrai maître qu'il nous fallait, ce n'était pas un ménétrier de village, mais un artiste, un grand artiste, comme on en trouve seulement dans les villes importantes. La carte me disait qu'avant d'arriver à Clermont, la ville la plus importante qui se trouvait sur notre route était Mende. Etait-ce vraiment une ville importante. Je l'ignorais, mais comme le caractère dans lequel son nom était écrit sur la carte lui donnait cette importance, je ne pouvais que croire ma carte.

Il fut donc décidé que ce serait à Mende que nous ferions la grosse dépense d'une leçon de musique ; car, bien que nos recettes fussent plus que médiocres, dans ces tristes montagnes de la Lozère, où les villages sont rares et pauvres, je ne voulais pas retarder davantage la joie de Mattia.

Après avoir traversé dans toute son étendue le "causse" Méjean, qui est bien le pays le plus désolé et le plus misérable du monde, sans bois, sans eaux, sans cultures, sans villages, sans habitants, sans rien de ce qui est la vie, mais avec d'immenses et mornes solitudes qui ne peuvent avoir de charmes que pour ceux qui les parcourent rapidement en voiture, nous arrivâmes à Mende.

Comme il était nuit depuis quelques heures déjà, nous ne pouvions aller ce soir-là même prendre notre leçon; d'ailleurs, nous étions morts de fatigue.

Cependant, Mattia était si pressé de savoir si Mende, qui ne lui avait nullement paru la ville importante dont je lui avais parlé, possédait un maître de musique, que tout en soupant je demandai à la maîtresse de l'auberge où nous étions descendus, s'il y avait dans la ville un bon musicien qui donnât des leçons de musique.

Elle nous répondit qu'elle était bien surprise de notre question; nous ne connaissions donc pas M. Espinassous?

—Nous venons de loin, dis-je.

—De bien loin, alors?

—De l'Italie, répondit Mattia.

Alors son étonnement se dissipa, et elle parut admettre que, venant de si loin, nous pussions ne pas connaître M. Espinassous; mais bien certainement, si nous étions venus seulement de Lyon ou de Marseille, elle n'aurait pas continué à répondre à des gens assez mal éduqués pour n'avoir pas entendu parler de M. Espinassous.

—J'espère que nous sommes bien tombés, dis-je à Mattia en italien.

Et les yeux de mon associé s'allumèrent. Assurément, M. Espinassous allait répondre le pied levé à toutes ses questions; ce ne serait pas lui qui resterait embarrassé pour expliquer les raisons qui voulaient qu'on employât les bémols en descendant et les dièzes en montant.

Une crainte me vint: un artiste aussi célèbre consentirait-il à donner une leçon à de pauvres misérables tels que nous?

—Et il est très occupé, M. Espinassous? dis-je.

—Oh! oui! je le crois bien qu'il est occupé; comment ne le serait-il pas?

—Croyez-vous qu'il voudra nous recevoir demain matin?

—Bien sûr; il reçoit tout le monde, quand on a de l'argent dans la poche, s'entend.

Comme c'était ainsi que nous l'entendions nous aussi, nous fûmes rassurés, et avant de nous endormir, nous discutâmes longuement, malgré la fatigue, toutes les questions que nous poserions le lendemain à cet illustre professeur.

Après avoir fait une toilette soignée, c'est-à-dire une toilette de propreté, la seule que nous pussions nous permettre, puisque nous n'avions pas d'autres vêtements que ceux que nous portions sur notre dos, nous prîmes nos instruments, Mattia son violon, moi ma harpe, et nous nous mîmes en route pour nous rendre chez M. Espinassous.

Capi avait, comme de coutume, voulu venir avec nous, mais nous l'avions attaché dans l'écurie de l'aubergiste, ne croyant pas qu'il fût convenable de se présenter avec un chien chez le célèbre musicien de Mende.

Quand nous fûmes arrivés devant la maison qui nous avait été indiquée comme étant celle du professeur, nous crûmes que nous nous étions trompés, car à la devanture de cette maison se balançaient deux petits plats à barbe en cuivre, ce qui n'a jamais été l'enseigne d'un maître de musique.

Comme nous restions à regarder cette devanture, qui avait tout l'air d'être celle d'un barbier, une personne vint à passer, et nous l'arrêtâmes pour lui demander où demeurait M. Espinassous.

—Là, dit-elle, en nous indiquant la boutique du barbier.

Après tout, pourquoi un professeur de musique n'aurait-il pas demeuré chez un barbier?

Nous entrâmes: la boutique était divisée en deux parties égales; dans celle de droite, sur des planches, se trouvaient des brosses, des peignes, des pots de pommade, des savons; dans celle de gauche, sur un établi et contre le mur étaient posés accrochés des instruments de musique, des violons, des cornets à pistons, des trompettes à coulisse.

—Monsieur Espinassous? demanda Mattia.

Un petit homme vif et frétillant comme un oiseau, qui était en train de raser un paysan assis dans un fauteuil, répondit d'une voix de bassetaille :

—C'est moi.

Je lançai un coup d'oeil à Mattia pour lui dire que le barbier-musicien n'était pas l'homme qu'il nous fallait pour nous donner notre leçon, et que ce serait jeter notre argent par la fenêtre que de s'adresser à lui; mais au lieu de me comprendre et de m'obéir, Mattia alla s'asseoir sur une chaise, et d'un air délibéré :

—Est-ce que vous voudrez bien me couper les cheveux quand vous aurez rasé monsieur? dit-il.

—Certainement, jeune homme, et je vous raserai aussi, si vous voulez.

—Je vous remercie, dit Mattia, pas aujourd'hui, quand je repasserai.

J'étais ébahi de l'assurance de Mattia; il me lança un coup d'oeil à la dérobée pour me dire d'attendre un moment avant de me fâcher.

Bientôt Espinassous eut fini de raser son paysan, et, la serviette à la main, il vint pour couper les cheveux de Mattia.

—Monsieur, dit Mattia, pendant qu'on lui nouait la serviette autour du cou, nous avons une discussion, mon camarade et moi, et comme nous savons que vous êtes un célèbre musicien, nous pensons que vous voudrez bien nous donner votre avis sur ce qui nous embarrasse.

—Dites un peu ce qui vous embarrasse, jeunes gens.

Je compris où Mattia tendait à arriver: d'abord il voulait voir si ce perruquier-musicien était capable de répondre à ses questions, puis, au cas où ses réponses seraient satisfaisantes, il voulait se faire donner sa leçon de musique pour le prix d'une coupe de cheveux; décidément, il était malin, Mattia.

—Pourquoi, demanda Mattia, accorde-t-on un violon sur certaines notes et pas sur d'autres?

Je crus que ce perruquier, qui précisément à ce moment même était en train de passer le peigne dans la longue chevelure de Mattia, allait faire une réponse dans le genre des miennes, et je riais déjà tout bas, quand il prit la parole:

—La seconde corde à gauche de l'instrument devant donner le "la" au diapason normal, les autres cordes doivent être accordées de façon à ce qu'elles donnent les notes de quinte en quinte, c'est-à-dire "sol", quatrième corde; "ré", troisième corde; "la", deuxième corde; "mi", première corde ou chanterelle.

Ce ne fut pas moi qui ris, ce fut Mattia; se moquait-il de ma mine ébahie? était-il simplement joyeux de savoir ce qu'il avait voulu apprendre? toujours est-il qu'il riait aux éclats.

Pour moi, je restais bouche ouverte à regarder ce perruquier qui, tout en tournant autour de Mattia et faisant claquer ses ciseaux, débitait ce petit discours, qui me paraissait prodigieux.

—Eh bien, dit-il, en s'arrêtant tout à coup devant moi, je crois bien que ce n'était pas mon petit client qui avait tort.

Tant que dura la coupe de ses cheveux, Mattia ne tarit pas en questions, et à tout ce qu'on lui demanda, le barbier répondit avec la même facilité et la même sûreté que pour le violon.

Mais après avoir ainsi répondu, il en vint à interroger lui-même, et bientôt il sut à quelle intention nous étions venus chez lui.

Alors il se mit à rire aux éclats:

—Voilà de bons petits gamins, disait-il; sont-ils drôles!

Puis il voulut que Mattia, qui évidemment était bien plus drôle que moi, lui jouât un morceau; et Mattia, prenant bravement son violon, se mit à exécuter une valse.

—Et tu ne sais pas une note de musique! s'écriait le perruquier, en claquant des mains et en tutoyant Mattia comme s'il le connaissait depuis longtemps.

J'ai dit qu'il y avait des instruments posés sur un établi et d'autres qui étaient accrochés contre le mur. Mattia, ayant terminé son morceau de violon, prit une clarinette.

—Je joue aussi de la clarinette, dit-il, et du cornet à pistons.

—Allons, joue, s'écria Espinassous.

Et Mattia joua ainsi un morceau sur chacun de ces instruments.

—Ce gamin est un prodige, criait Espinassous; si tu veux rester avec moi, je ferai de toi un grand musicien; tu entends, un grand musicien! le matin, tu raseras la pratique avec moi, et tout le reste de la journée je te ferai travailler; ne crois pas que je ne sois pas un maître capable de t'instruire parce que je suis perruquier; il faut vivre, manger, boire, dormir, et voilà à quoi le rasoir est bon; pour faire la barbe aux gens, Jasmin n'en est pas moins le plus grand poète de France; Agen a Jasmin, Mende a Espinassous.

En entendant la fin de ce discours, je regardai Mattia. Qu'allait-il répondre? Est-ce que j'allais perdre mon ami, mon camarade, mon frère, comme tous ceux que j'avais aimés? Mon coeur se serra. Cependant, je ne m'abandonnai pas à ce sentiment. La situation ressemblait jusqu'à un certain point à celle où je m'étais trouvé avec Vitalis quand madame Milligan avait demandé à me garder près d'elle: je ne voulus pas avoir à m'adresser les mêmes reproches que Vitalis.

—Ne pense qu'à toi, Mattia, dis-je d'une voix émue.

Mais il vint vivement à moi et, me prenant la main:

—Quitter mon ami! je ne pourrais jamais. Je vous remercie, monsieur.

Espinassous insista en disant que quand Mattia aurait fait sa première éducation, on trouverait le moyen de l'envoyer à Toulouse, puis à Paris, au Conservatoire; mais Mattia répondit toujours:

—Quitter Remi, jamais!

—Eh bien, gamin, je veux faire quelque chose pour toi, dit Espinassous, je veux te donner un livre où tu apprendras ce que tu ignores.

Et il se mit à chercher dans des tiroirs: après un temps assez long, il trouva ce livre, qui avait pour titre: "Théorie de la musique"; il était bien vieux, bien usé, bien fripé, mais qu'importait.

Alors, prenant une plume, il écrivit sur la première page: "Offert à l'enfant qui, devenu un artiste, se souviendra du perruquier de Mende."

Je ne sais s'il y avait alors à Mende d'autres professeurs de musique que le barbier Espinassous, mais voilà celui que j'ai connu et que nous n'avons jamais oublié, ni Mattia ni moi.

VIII

LA VACHE DU PRINCE

J'aimais bien Mattia quand nous arrivâmes à Mende; mais quand nous sortîmes de cette ville, je l'aimais encore plus. Est-il rien de meilleur, rien de plus doux pour l'amitié que de sentir avec certitude que l'on est aimé de ceux qu'on aime?

Et quelle plus grande preuve Mattia pouvait-il me donner de son affection que de refuser, comme il l'avait fait, la proposition d'Espinassous, c'est-à-dire la tranquillité, la sécurité, le bien-être, l'instruction dans le présent et la fortune dans l'avenir, pour partager mon existence aventureuse et précaire, sans avenir et peut-être même sans lendemain.

Je n'avais pas pu lui dire devant Espinassous l'émotion que son cri: "Quitter mon ami!" avait provoquée en moi; mais quand nous fûmes sortis, je lui pris la main et, la lui serrant:

—Tu sais, lui dis-je, que c'est entre nous à la vie et à la mort?

Il se mit à sourire en me regardant avec ses grands yeux.

—Je savais ça avant aujourd'hui, dit-il.

Mattia, qui jusqu'alors avait très peu mordu à la lecture, fit des progrès surprenants le jour où il lut dans la "Théorie de la musique" de Kuhn. Malheureusement, je ne pus pas le faire travailler autant que j'aurais voulu et qu'il le désirait lui-même, car nous étions obligés de marcher du matin au soir, faisant de longues étapes pour traverser au plus vite ces pays de la Lozère et de l'Auvergne, qui sont peu hospitaliers pour des chanteurs et des musiciens. Sur ces pauvres terres, le paysan, qui gagne peu, n'est pas disposé à mettre la main à la poche; il écoute avec un air placide tant qu'on veut bien jouer; mais quand il prévoit que la quête va commencer, il s'en va ou ferme sa porte.

Enfin, par Saint-Flour et Issoire, nous arrivâmes aux villages d'eaux, qui étaient le but de notre expédition, et il se trouva par bonheur que les renseignements du montreur d'ours étaient vrais: à la Bourboule, au Mont-Dore surtout, nous fîmes de belles recettes.

Le résultat de notre campagne fut merveilleux; toutes mes dépenses payées, nous eûmes assez vite gagné soixante-huit francs.

Soixante-huit francs et cent quarante-six que nous avions en caisse, cela faisait deux cent quatorze francs; l'heure était venue de nous diriger sans plus tarder vers Chavanon, en passant par Ussel, où, nous avait-on dit, devait se tenir une foire importante pour les bestiaux.

Une foire, c'était notre affaire; nous allions pouvoir acheter enfin cette fameuse vache, dont nous parlions si souvent et pour laquelle nous avions fait de si rudes économies.

Jusqu'à ce moment, nous n'avions eu que le plaisir de caresser notre rêve et de le faire aussi beau que notre imagination nous le permettait: notre vache serait blanche, c'était le souhait de Mattia; elle serait rousse, c'était le mien, en souvenir de notre pauvre Roussette; elle serait douce, elle donnerait plusieurs seaux de lait; tout cela était superbe et charmant.

Mais maintenant, de la rêverie il fallait passer à l'exécution, et c'était là que l'embarras commençait.

Comment choisir notre vache avec la certitude qu'elle aurait réellement toutes les qualités dont nous nous plaisions à la parer? Cela était grave. Je ne savais pas à quels signes on reconnaît une bonne vache, et Mattia était aussi ignorant que moi.

Si nous prenions un vétérinaire pour nous aider, sans doute cela nous serait une dépense, mais combien elle nous rassurerait.

Au milieu de notre embarras, nous nous arrêtâmes à ce parti, qui, sous tous les rapports, paraissait le plus sage, et nous continuâmes alors gaiement notre route.

La distance n'est pas longue du Mont-Dore à Ussel; nous mîmes deux jours à faire la route, encore arrivâmes-nous de bonne heure à Ussel.

J'étais là dans mon pays, pour ainsi dire: c'était à Ussel que j'avais paru pour la première fois en public, dans le "Domestique de M. Joli-Coeur-", ou "Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense", et c'était à Ussel aussi que Vitalis m'avait acheté ma première paire de souliers, ces souliers à clous qui m'avaient rendu si heureux.

Pauvre Joli-Coeur! il n'était plus là avec son bel habit rouge de général anglais, et Zerbino, avec la gentille Dolce, manquaient aussi.

Pauvre Vitalis, je l'avais perdu et je ne le reverrais plus, marchant la tête haute, la poitrine cambrée, marquant le pas des deux bras et des deux pieds en jouant une valse sur son fifre perçant.

Sur six que nous étions alors, deux seulement restaient debout: Capi et moi; cela rendit mon entrée à Ussel toute mélancolique; malgré moi je m'imaginais que j'allais apercevoir le feutre de Vitalis au coin de chaque rue et que j'allais entendre l'appel qui tant de fois avait retenti à mes oreilles: "En avant!"

La boutique du fripier où Vitalis m'avait conduit pour m'habiller en artiste vint heureusement chasser ces tristes pensées: je la retrouvai telle que je l'avais vue lorsque j'avais descendu ses trois marches glissantes. A la porte se balançait le même habit galonné sur les coutures, qui m'avait ravi d'admiration, et dans la montre je retrouvai les mêmes vieilles lampes.

Je voulus aussi montrer la place où j'avais débuté, en jouant le rôle du domestique M. Joli-Coeur, c'est-à-dire le plus bête des deux: Capi la reconnut et frétilla de la queue.

Après avoir déposé nos sacs et nos instruments à l'auberge où j'avais logé avec Vitalis, nous nous mîmes à la recherche d'un vétérinaire.

Quand celui-ci eut entendu notre demande, il commença par nous rire au nez.

—Mais il n'y a pas de vaches savantes dans le pays, dit-il.

—Ce n'est pas une vache qui sache faire des tours qu'il nous faut, c'en est une qui donne du bon lait.

—Et qui ait une vraie queue, ajouta Mattia, que l'idée d'une queue collée tourmentait beaucoup.

—Enfin, monsieur le vétérinaire, nous venons vous demander de nous aider de votre science pour nous empêcher d'être volés par les marchands de vaches.

Je dis cela en tâchant d'imiter les airs nobles que Vitalis prenait si bien lorsqu'il voulait faire la conquête des gens.

—Et pourquoi diable voulez-vous une vache? demanda le vétérinaire.

En quelques mots, j'expliquai ce que je voulais faire de cette vache.

—Vous êtes de bons garçons, dit-il, je vous accompagnerai demain matin sur le champ de foire, et je vous promets que la vache que je choisirai n'aura pas une queue postiche.

—Ni des cornes fausses? dit Mattia.

—Ni des cornes fausses.

—Ni la mamelle soufflée?

—Ce sera une belle et bonne vache; mais pour acheter il faut être en état de payer?

Sans répondre, je dénouai un mouchoir dans lequel était enfermé notre trésor.

—C'est parfait, venez me prendre demain matin, à sept heures.

—Et combien vous devrons-nous, monsieur le vétérinaire?

—Rien du tout; est-ce que je veux prendre de l'argent à de bons enfants comme vous!

Je ne savais comment remercier ce brave homme, mais Mattia eut une idée.

—Monsieur, est-ce que vous aimez la musique? demanda-t-il.

—Beaucoup, mon garçon.

—Et vous vous couchez de bonne heure?

Cela était assez incohérent, cependant, le vétérinaire voulut bien répondre:

—Quand neuf heures sonnent.

—Merci, monsieur, à demain matin, sept heures.

J'avais compris l'idée de Mattia.

—Tu veux donner un concert au vétérinaire? dis-je.

—Justement: une sérénade quand il va se coucher; ça se fait pour ceux qu'on aime.

—Tu as eu là une bonne idée, rentrons à l'auberge et travaillons les morceaux de notre concert; on peut ne pas se gêner avec le public qui paye, mais quand on paye soi-même, il faut faire de son mieux.

A neuf heures moins deux ou trois minutes nous étions devant la maison du vétérinaire, Mattia avec son violon, moi avec ma harpe: la rue était sombre,

car la lune, devant se lever vers neuf heures, on avait jugé bon de ne pas allumer les réverbères; les boutiques étaient déjà fermées, et les passants étaient rares.

Au premier coup de neuf heures nous partîmes en mesure : et dans cette rue étroite, silencieuse nos instruments résonnèrent comme dans la salle la plus sonore: les fenêtres s'ouvrirent et nous vîmes apparaître des têtes encapuchonnées de bonnets, de mouchoirs et de foulards; d'une fenêtre à l'autre on s'interpellait avec surprise.

Notre ami le vétérinaire demeurait dans une maison qui, à l'un de ses angles, avait une gracieuse tourelle: une des fenêtres de cette tourelle s'ouvrit, et il se pencha pour voir qui jouait ainsi.

Sans doute il nous reconnut et il comprit notre intention, car de sa main il nous fit signe de nous taire :

—Je vais vous ouvrir la porte, dit-il, vous jouerez dans le jardin.

Et presque aussitôt cette porte nous fut ouverte.

—Vous êtes de braves garçons, dit-il en nous donnant à chacun une bonne poignée de main, mais vous êtes aussi des étourdis; vous n'avez donc point pensé que le sergent de ville pouvait vous arrêter pour tapage nocturne sur la voie publique!

Notre concert recommença dans le jardin, qui n'était pas bien grand, mais très coquet, avec un berceau couvert de plantes grimpantes.

Comme le vétérinaire était marié et qu'il avait plusieurs enfants, nous eûmes bientôt un public autour de nous: on alluma des chandelles sous le berceau et nous jouâmes jusqu'à dix heures; quand un morceau était fini, on nous applaudissait, et on nous en demandait un autre.

Si le vétérinaire ne nous avait pas mis à la porte, je crois bien, que sur la demande des enfants, nous aurions joué une bonne partie de la nuit.

—Laissez-les aller au lit, dit-il, il faut qu'ils soient ici demain à sept heures.

Mais il ne nous laissa pas aller sans nous offrir une collation qui nous fut très agréable; alors, pour remerciements, Capi joua quelques-uns de ses tours les plus drôles, ce qui fit la joie des enfants; il était près de minuit quand nous partîmes.

La ville d'Ussel, si tranquille le soir, était le lendemain matin pleine de tapage et de mouvement : avant le lever du jour, nous avions entendu dans notre chambre un bruit incessant de charrettes roulant sur le pavé et se mêlant aux hennissements des chevaux, aux meuglements des vaches, aux bêlements des moutons, aux cris des paysans qui arrivaient pour la foire.

Quand nous descendîmes, la cour de notre auberge était déjà encombrée de charrettes enchevêtrées les unes dans les autres, et des voitures qui arrivaient descendaient des paysans endimanchés qui prenaient leurs femmes dans leurs bras pour les mettre à terre; alors tout le monde se secouait, les femmes défripaient leurs jupes.

Dans la rue un flot mouvant se dirigeait vers le champ de foire; comme il n'était encore que six heures, nous eûmes envie d'aller passer en revue les vaches qui étaient déjà arrivées et de faire notre choix à l'avance.

Ah! les belles vaches! Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les tailles, les unes grasses, les autres maigres, celles-ci avec leurs veaux, celles-là traînant à terre leurs mamelles pleines de lait; sur le champ de foire se trouvaient aussi des chevaux qui hennissaient, des juments qui léchaient leurs poulains, des porcs gras qui se creusaient des trous dans la terre, des cochons de lait qui hurlaient comme si on les écorchait vifs, des moutons, des poules, des oies; mais que nous importait! nous n'avions d'yeux que pour les vaches qui subissaient notre examen en clignant les paupières et en remuant lentement la mâchoire, ruminant placidement leur repas de la nuit, sans se douter qu'elles ne mangeraient plus l'herbe des pâturages où elles avaient été élevées.

Après une demi-heure de promenade, nous en avions trouvé dix-sept qui nous convenaient tout à fait, celle-ci pour telle qualité, celle-là pour telle autre, trois parce qu'elles étaient rousses, deux parce qu'elles étaient blanches; ce qui bien entendu souleva une discussion entre Mattia et moi.

A sept heures nous trouvâmes le vétérinaire qui nous attendait et nous revînmes avec lui au champ de foire en lui expliquant de nouveau quelles qualités nous exigions dans la vache que nous allions acheter.

Elles se résumaient en deux mots: donner beaucoup de lait et manger peu.

—En voici une qui doit être bonne, dit Mattia en désignant une vache blanchâtre.

—Je crois que celle-là est meilleure, dit-je en montrant une rousse.

Le vétérinaire nous mit d'accord en ne s'arrêtant ni à l'une ni à l'autre, mais en allant à une troisième: c'était une petite aux jambes grêles, rouge de poil, avec les oreilles et les joues brunes, les yeux bordés de noir et un cercle blanchâtre autour du muffle,

—Voilà une vache du Rouergue qui est justement ce qu'il vous faut, dit-il.

Un paysan à l'air chétif la tenait par la longe; ce fut à lui que le vétérinaire s'adressa pour savoir combien il voulait vendre sa vache.

—Trois cents francs.

Déjà cette petite vache alerte et fine, maligne de physionomie, avait fait notre conquête; les bras nous tombèrent du corps.

Trois cents francs: ce n'était pas du tout notre affaire, je fis un signe au vétérinaire pour lui dire que nous devions passer à une autre; il m'en fit un pour me dire au contraire que nous devions persévérer.

Alors une discussion s'engagea entre lui et le paysan : il offrit 150 francs; le paysan diminua 10 francs. Le vétérinaire monta à 170; le paysan descendit à 280.

Mais arrivées à ce point, les choses ne continuèrent pas ainsi: au lieu d'offrir, le vétérinaire commença à examiner la vache en détail: elle avait les jambes faibles, le cou trop court, les cornes trop longues; elle manquait de poumons, la mamelle n'était pas bien conformée.

La paysan répondit que, puisque nous nous y connaissions si bien, il nous donnerait sa vache pour deux cent cinquante francs afin qu'elle fût en bonnes mains.

Là-dessus la peur nous prit, nous imaginant tous deux que c'était une mauvaise vache.

—Allons en voir d'autres, dis-je.

Sur ce mot le paysan, faisant un effort, diminua de nouveau dix francs.

Enfin, de diminution en diminution, il arriva à deux cent dix francs, mais il y resta.

D'un coup de coude le vétérinaire nous avait fait comprendre que tout ce qu'il disait n'était pas sérieux et que la vache, loin d'être mauvaise était excellente; mais deux cent dix francs, c'était une grosse somme pour nous.

Pendant ce temps, Mattia tournant par derrière la vache lui avait arraché un long poil à la queue et la vache lui avait détaché un coup de pied.

Cela me décida.

—Va pour deux cent dix francs, dis-je, croyant tout fini.

Et j'étendis la main pour prendre la longe, mais le paysan ne me la céda pas.

—Et les épingles de la bourgeoise! dit-il.

Une nouvelle discussion s'engagea, et finalement nous tombâmes d'accord sur vingt sous d'épingles. Il nous restait donc trois francs.

De nouveau j'avançai la main, le paysan me la prit et me la serra fortement en ami.

Justement parce que j'étais un ami, je n'oublierais pas le vin de la fille.

Le vin de la fille nous coûta dix sous.

Pour la troisième fois je voulus prendre la longe, mais mon ami le paysan m'arrêta :

—Vous avez apporté un licou? me dit-il, je vends la vache, je ne vends pas son licou.

Cependant comme j'étais son ami il voulait bien me céder ce licou pour trente sous, ce n'était pas cher.

Il nous fallait un licou pour conduire notre vache, j'abandonnai les trente sous, calculant qu'il nous en resterait encore vingt.

Je comptai donc les deux cent treize francs, et pour la quatrième fois j'étendis la main.

—Où donc est votre longe? demanda le paysan, je vous ai vendu le licou, je ne vous ai pas vendu la longe.

La longe nous coûta vingt sous, nos vingt derniers sous.

Et lorsqu'ils furent payés, la vache nous fut enfin livrée avec son licou et sa longe.

Nous avions une vache, mais nous n'avions plus un sou, pas un seul pour la nourrir et nous nourrir nous-mêmes.

—Nous allons travailler, dit Mattia, les cafés sont pleins de monde, en nous divisant nous pouvons jouer dans tous, nous aurons une bonne recette ce soir.

Et après avoir conduit notre vache dans l'écurie de notre auberge où nous l'attachâmes avec plusieurs noeuds, nous nous mîmes à travailler chacun de notre côté, et le soir quand nous fîmes le compte de notre recette, je trouvai que celle de Mattia était de quatre francs cinquante centimes et la mienne de trois francs.

Avec sept francs cinquante centimes nous étions riches.

Mais la joie d'avoir gagné ces sept francs cinquante était bien petite, comparée à la joie que nous éprouvions d'en avoir dépensé deux cent quatorze.

Nous décidâmes la fille de cuisine à traire notre vache, et nous soupâmes avec son lait: jamais nous n'en avions bu d'aussi bon, Mattia déclara qu'il était sucré et qu'il sentait la fleur d'oranger, comme celui qu'il avait bu à l'hôpital, mais bien meilleur.

Et dans notre enthousiasme, nous allâmes embrasser notre vache sur son mufle noir; sans doute elle fut sensible à cette caresse, car elle nous lécha la figure de sa langue rude.

—Tu sais qu'elle embrasse, s'écria Mattia ravi.

Pour comprendre le bonheur que nous éprouvions à embrasser notre vache et à être embrassés par elle, il faut se rappeler que ni Mattia ni moi, nous n'étions gâtés par les embrassades: notre sort n'était pas celui des enfants choyés, qui ont à se défendre contre les caresses de leurs mères; et tous deux cependant nous aurions bien aimé à nous faire caresser.

Le lendemain matin, nous étions levés avec le soleil et tout de suite nous nous mettions en route pour Chavanon.

Combien j'étais reconnaissant à Mattia du concours qu'il m'avait prêté, car sans lui je n'aurais jamais amassé cette grosse somme de deux cent quatorze francs; j'avais voulu lui donner le plaisir de conduire notre vache, et il n'avait pas été médiocrement heureux de la tirer par la longe, tandis que je marchais derrière elle. Ce fut seulement quand nous fûmes sortis de la ville que je vins prendre place à côté de lui, pour causer comme à l'ordinaire et surtout pour regarder ma vache: jamais je n'en avais vu une aussi belle.

En effet, elle avait fort bon air, marchant lentement en se balançant, en se prélassant comme une bête qui a conscience de sa valeur.

Maintenant je n'avais plus besoin de regarder ma carte à chaque instant comme je le faisais depuis notre départ de Paris: je savais où j'allais, et bien que plusieurs années se fussent écoulées depuis que j'avais passé là avec Vitalis, je retrouvais tous les accidents de la route.

Mon intention, pour ne pas fatiguer notre vache, et aussi pour ne pas arriver trop tard à Chavanon, était d'aller coucher dans le village où j'avais passé ma première nuit de voyage avec Vitalis, dans ce lit de fougère, où le bon Capi voyant mon chagrin était venu s'allonger près de moi et avait mis sa patte dans ma main pour me dire qu'il serait mon ami. De là nous partirions le lendemain matin pour arriver de bonne heure chez mère Barberin.

Mais le sort qui, jusque-là nous avait été si favorable, se mit contre nous et changea nos dispositions.

Nous avions décidé de partager notre journée de marche en deux parts, et de la couper par notre déjeuner, surtout par le déjeuner de notre vache qui consisterait en herbe des fossés de la route qu'elle paîtrait.

Vers dix heures, ayant trouvé un endroit où l'herbe était verte et épaisse, nous mîmes les sacs à bas, et nous fîmes descendre notre vache dans le fossé.

Tout d'abord je voulus la tenir par la longe, mais elle se montra si tranquille et surtout si appliquée à paître, que bientôt je lui entortillai la longe autour des cornes, et m'assis près d'elle pour manger mon pain.

Naturellement nous eûmes fini de manger bien avant elle; alors après l'avoir admirée pendant assez longtemps, ne sachant plus que faire, nous nous mîmes à jouer aux billes Mattia et moi, car il ne faut pas croire que nous étions deux petits bonshommes graves et sérieux, ne pensant qu'à gagner de l'argent: si nous menions une vie qui n'est point ordinairement celle des enfants de notre âge, nous n'en avions pas moins les goûts et les idées de notre jeunesse, c'est-à-dire que nous aimions à jouer au jeux des enfants, et que nous ne laissions point passer une journée sans faire une partie de billes, de balle ou de saut de mouton. Tout à coup, sans raison bien souvent, Mattia me disait: "Jouons-nous?" Alors, en un tour de main, nous nous débarrassions de nos sacs, de nos instruments, et sur la route nous nous mettions à jouer; et plus d'une fois, si je n'avais pas eu ma montre pour me rappeler l'heure, nous aurions joué jusqu'à la nuit; mais elle me disait que j'étais chef de troupe, qu'il fallait travailler, gagner de l'argent pour vivre; et alors je repassais sur mon épaule endolorie la bretelle de ma harpe: en avant!

Nous eûmes fini de jouer avant que la vache eût fini de paître, et quand elle nous vit venir à elle, elle se mit à tondre l'herbe à grands coups de langue, comme pour nous dire qu'elle avait encore faim.

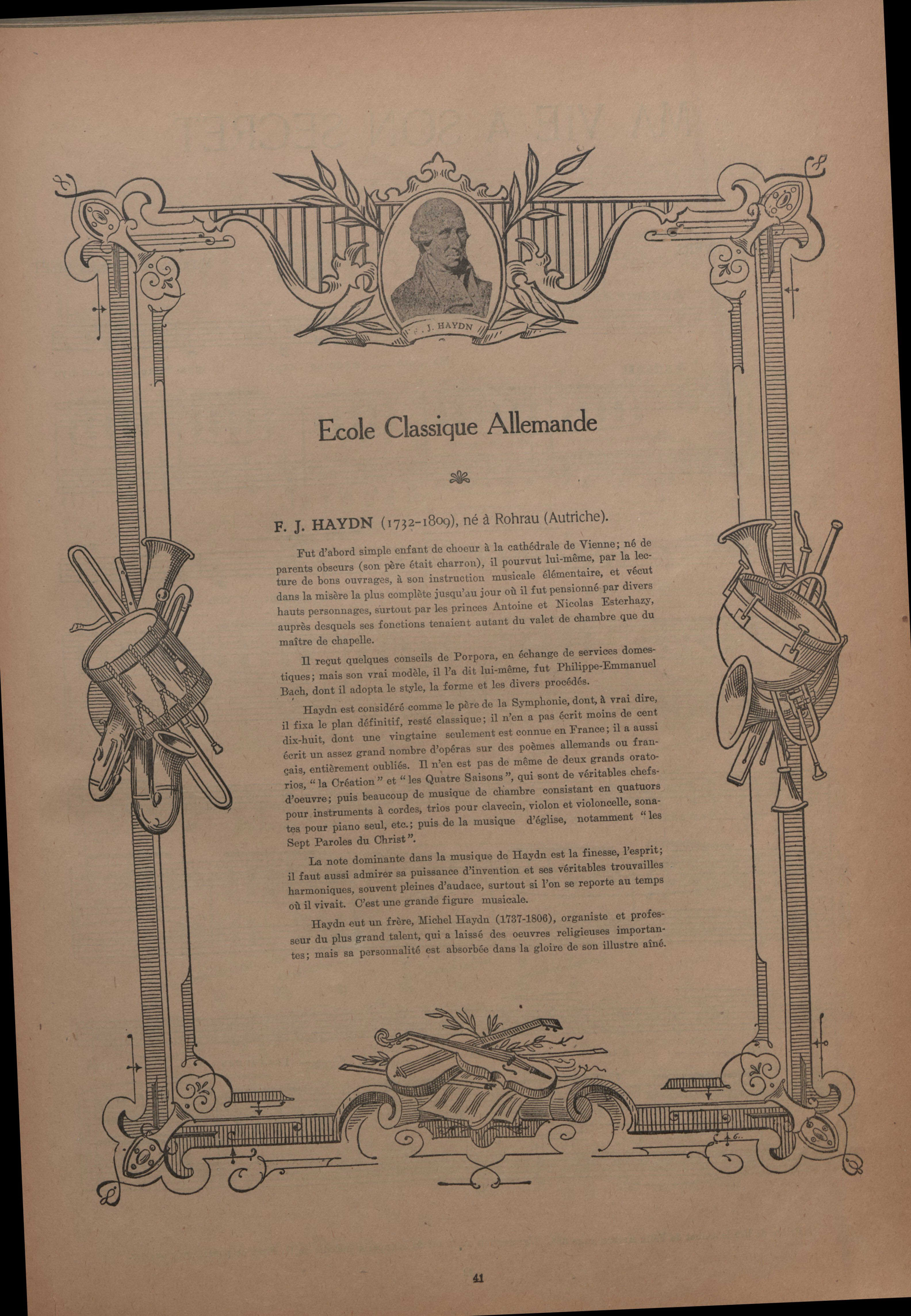
—Attendons un peu, dit Mattia.

—Tu ne sais donc pas qu'une vache mange toute la journée ?

—Un tout petit peu.

Tout en attendant, nous reprîmes nos sacs et nos instruments.

(A suivre)



Ecole Classique Allemande

F. J. HAYDN (1732-1809), né à Rohrau (Autriche).

Fut d'abord simple enfant de choeur à la cathédrale de Vienne; né de parents obscurs (son père était charron), il pourvut lui-même, par la lecture de bons ouvrages, à son instruction musicale élémentaire, et vécut dans la misère la plus complète jusqu'au jour où il fut pensionné par divers hauts personnages, surtout par les princes Antoine et Nicolas Esterhazy, auprès desquels ses fonctions tenaient autant du valet de chambre que du maître de chapelle.

Il reçut quelques conseils de Porpora, en échange de services domestiques; mais son vrai modèle, il l'a dit lui-même, fut Philippe-Emmanuel Bach, dont il adopta le style, la forme et les divers procédés.

Haydn est considéré comme le père de la Symphonie, dont, à vrai dire, il fixa le plan définitif, resté classique; il n'en a pas écrit moins de cent dix-huit, dont une vingtaine seulement est connue en France; il a aussi écrit un assez grand nombre d'opéras sur des poèmes allemands ou français, entièrement oubliés. Il n'en est pas de même de deux grands oratorios, "la Création" et "les Quatre Saisons", qui sont de véritables chefs-d'oeuvre; puis beaucoup de musique de chambre consistant en quatuors pour instruments à cordes, trios pour clavecin, violon et violoncelle, sonates pour piano seul, etc.; puis de la musique d'église, notamment "les Sept Paroles du Christ".

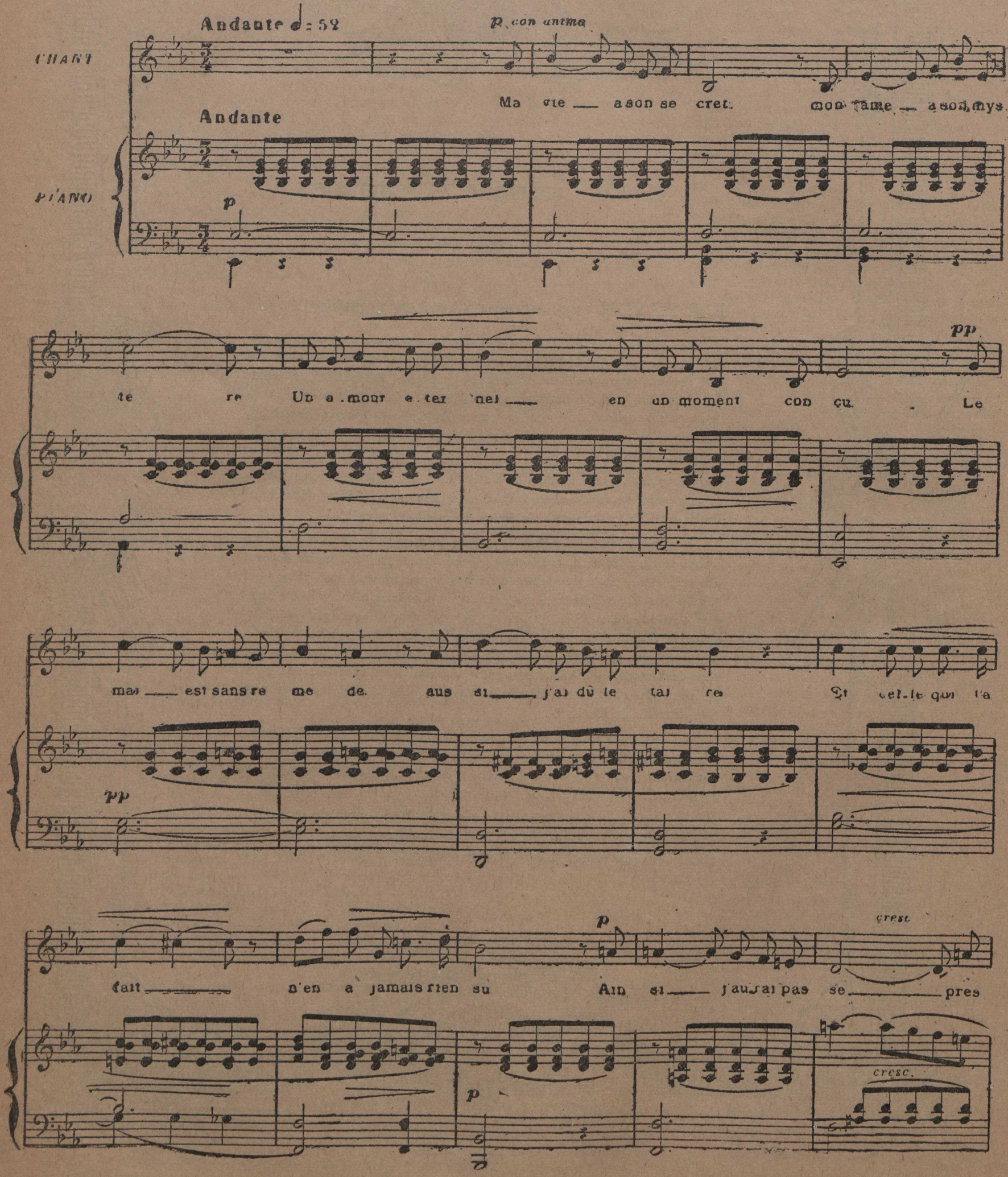
La note dominante dans la musique de Haydn est la finesse, l'esprit; il faut aussi admirer sa puissance d'invention et ses véritables trouvailles harmoniques, souvent pleines d'audace, surtout si l'on se reporte au temps où il vivait. C'est une grande figure musicale.

Haydn eut un frère, Michel Haydn (1737-1806), organiste et professeur du plus grand talent, qui a laissé des oeuvres religieuses importantes; mais sa personnalité est absorbée dans la gloire de son illustre aîné.

MA VIE A SON SECRET

Sonnet de Félix ARVERS

Musique de Georges BIZET



Prière de lire le sonnet de Félix Arvers, page 385. L'expression du chant de la superbe mélodie de G. Bizet ne pourra qu'y gagner.

poco a poco ed a . . ni . .

d'elle_ i_na_per_çu. Tou_jours_ à ses cô_tés et toujours so_li tai_re.

poco a poco a ni

ma to mol to f allarg.

Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la ter_re. N'osant rien de_man_

ma to mol to f allarg.

Ped. * Ped. *

molto e dim. a Tempo

_der et n'ayant rien re_çu!

a Tempo

molto e dim. p espress.

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

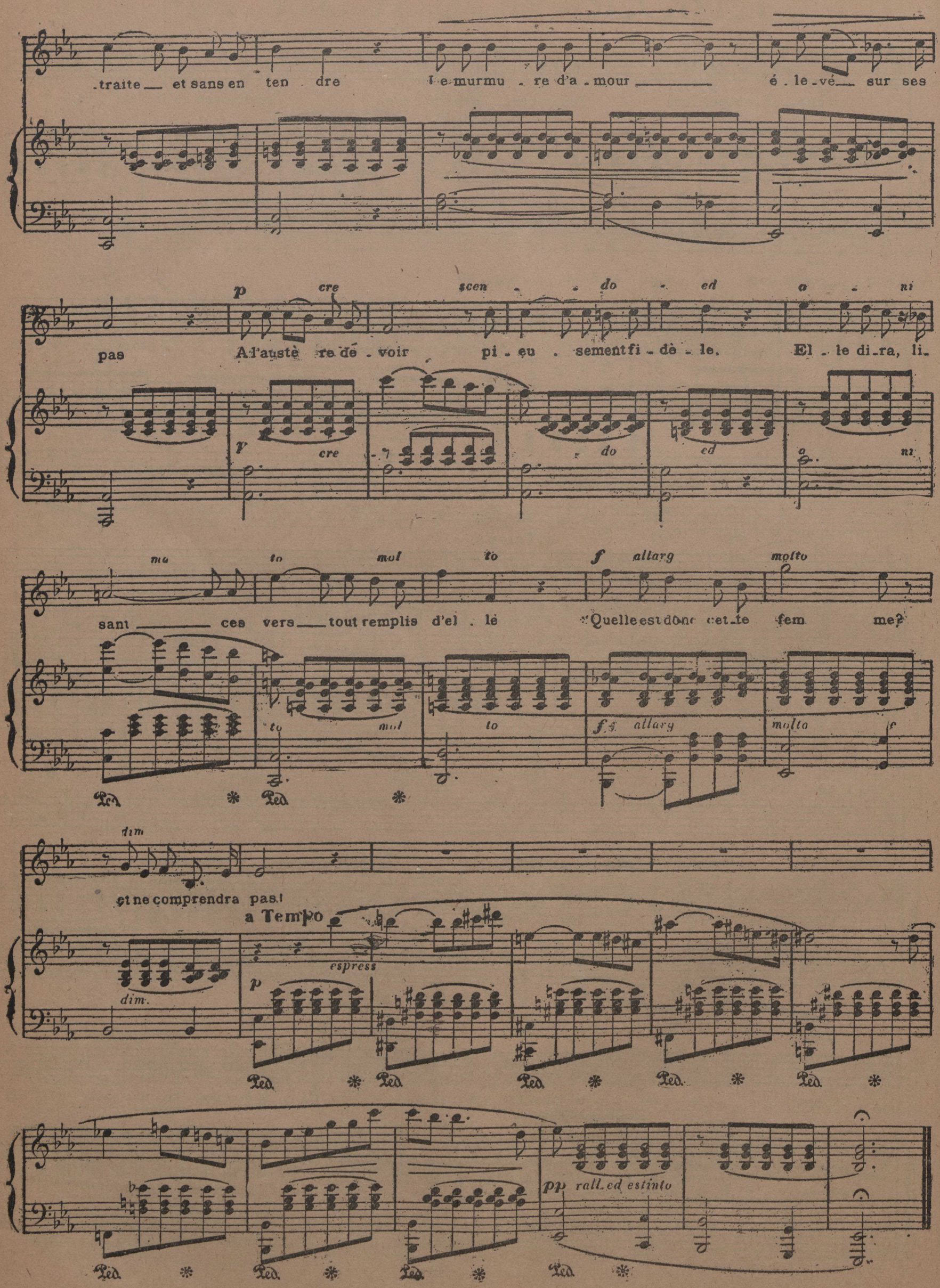
p

Pour el_le, que le

pp

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

ciel a fai_te douce et ten_dre. El_le suit son che_min, — dis_


traite et sans en ten dre Le murmu re d'a mour é le vé sur ses
p cre scen do ed a ni
pas A l'austè re dé voir pi eu sement fi dè le. El le di ra, li
f cre do ed a ni
mo to mol to f allarg molto
sant ces vers tout remplis d'el le Quelle est donc cet te fem me?
to mol to f allarg molto f
dim
et ne comprendra pas!
a Tempo
espress
p
dim.
pp rall. ed estinto

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

—Nous allons lever l'ancre sur le coup de midi: je veux qu'on me croie parti emmenant aux Antilles Mme de Reillière, et j'irai m'abriter dans quelque autre port caché jusqu'à ce que cette affaire soit terminée; autrement, tous les corsaires français de ces parages, ameutés par M. de Campfort, viendront, avant douze heures d'ici, nous assaillir comme des guêpes. Car, vous le connaissez, il a une influence inouïe dans l'île; et, Dieu sait s'il sera furieux quand il apprendra l'enlèvement de ses "amours!"

—C'est vrai, dit le capitaine, et ce qui l'animera le plus, ce sera la découverte de la cassette.

—Oh! il ne saura peut-être pas cela de suite, répliqua le commodore; en tout cas, cette circonstance changera peu de chose à ses résolutions... Mme de Reillière est "tout" pour lui. Ecoutez, messieurs; je ne sais quelle inspiration me pousse à devancer le départ; remontez sur le pont et faites tout préparer pour appareiller: dans un quart-d'heure je vous rejoindrai en haut, et nous lèverons l'ancre.

Les deux officiers le saluèrent et sortirent; Ford referma la porte sur eux, puis prenant la cassette qui était par terre auprès de sa table :

—Voyons cela, dit-il en faisant jouer la serrure; je vais donc mettre la main sur ce secret introuvable... Ah! Sonthonax! Pisistrate!... vous avez bien rabattu le gibier; mais moi, moi seul! ai réussi à le prendre au gîte.

Et il abattit le couvercle avec une impatiente curiosité. Un rouleau de parchemin jaillit hors du coffret.

—Les plans!... s'écria Ford avec un empressement joyeux, en dépliant les précieuses feuilles...

Mais, au moment où il jetait le premier coup d'oeil, une main d'acier s'abattit sur sa tête en la relevant de force; une autre le saisit à la gorge de manière à l'empêcher de crier, et une voix railleuse lui dit :

—Doucement! commodore; entre la coupe et les lèvres il y a loin... Vous allez expérimenter le supplice de tantale dont, probablement, vous n'avez connaissance que par ouï-dire.

Ses yeux effarés, aussi bien que ses oreilles, furent forcés de constater la présence inattendue et inopportune de Campfort. Ce dernier continua :

—Nous sommes tous fort pressés, mylord; je vais vous donner mes ordres en deux mots... Oui! mes ordres! insista Georges, lisant une protestation hautaine dans les yeux de son adversaire. Ecoutez-moi bien: Je vais revêtir un uniforme quelconque d'officier que vous me fournirez; je vais mettre à ma ceinture une paire de pistolets que vous me fournirez aussi; je vais suspendre à mon côté une bonne épée que vous fournirez encore; je vais mettre enfin dans ma manche ce joli poignard que je vois là suspendu à votre chevet, et qui me semble bel et bien empoisonné au "curare": puis, je m'attacherai à votre personne comme une ombre, une ombre vengeresse! vous entendez?... et, sur mon honneur, je vous jure que je vous tuerai comme un chien, si vous clignez seulement d'un oeil, sans ma permission. Je me charge de vous guider dans l'exécution de mon programme; pour vous laisser le plaisir de la surprise, je ne vous en dis rien d'avance; seulement, regardez-moi toujours aux yeux... et tremblez! de ne pas me comprendre à demi-mot... Je vous en préviens, si vous me faites répéter deux fois une parole... vous êtes foudroyé!... Tenez, mylord, vous ne sauriez croire avec quelle peine je retiens mes mains qui d'elles-mêmes se crispent autour de votre cou... ne les tentez pas! Pour Dieu! ne les tentez pas! mylord!...

Les yeux du commodore s'épuisaient en mouvements affirmatifs et soumis; Campfort commençait à desserrer l'étau vivant dans lequel il retenait son adversaire lorsque la porte de la cabine s'ébranla devant un choc extérieur.

—Voici quelqu'un, dit Georges rapidement, je prends seulement le poignard au "curare", et je me cache un instant derrière vos rideaux... prenez garde! j'ai le bras levé !

A peine avait-il lâché le commodore, que celui-ci s'élança vers la porte, mais il n'eut pas la peine de l'ouvrir: une puissante poussée extérieure la fit sortir de ses gonds, et une forme humaine s'élançant sur le malheureux Ford, lui couvrit la tête d'un voile épais. Ce premier assaillant était suivi de deux compagnons qui garrottèrent en un clin d'oeil le commodore, et l'ayant bâillonné de manière à lui ôter la faculté de crier, lui rendirent la liberté de voir.

Ford reconnut avec terreur Probado, le Parisien et Jocko: le Parisien prit la parole :

—Cap'taine, lui dit-il, vous êtes enfoncé... dans un quart-d'heure vous aurez fait remettre la chaloupe à la mer; Mmes de Reillières dans la chaloupe; nous trois et Naïa auprès de ces dames.. ceci est primo. Vous allez, pendant que Probado ramassera cette cassette, et vos papiers... vous allez signer une "passe" superbe qui sera bonne pour traverser toutes les flottes britanniques, d'ici jusqu'à Pékin, si nous voulons... ceci est deuxièmo. Vous allez enfin nous remettre une belle lettre pour toutes les autorités de l'île, avec lesquelles vous avez des manigances; dans ces lettres vous direz (avec notre signalement) comme quoi nous sommes vos hommes de confiance, et envoyés secrets, bons pour tout faire, et pour être obéis comme vous... ceci est troisièmo. Maintenant comme vous aurez promis d'être sage, voici une surprise: enlève le panneau, ami Jock.

Le panneau enlevé laissa voir la soute aux poudres, une chandelle brûlait sur un baril défoncé, plein de poudre. Le commodore à cette vue fit un soubresaut et son visage devint de toutes couleurs.

—Ah! ça vous agace, cap'taine, dit froidement le Parisien... mais tant pis! c'est comme ça! N'ayez pas peur. il y a encore de la chandelle assez pour vous donner le temps d'écrire; d'ailleurs, je vais m'installer là-bas; je garderai la mine, jusqu'à ce que tout soit en règle, et que les camarades soient dehors; vous me prendrez ensuite si vous pouvez.

Au moment de s'en aller, le Parisen jeta autour de lui un regard circulaire pour chercher une arme; tout à coup il poussa un cri.

—Il est là!! Probad'! regarde.. il est là! Jour de de Dieu! Voilà un patron!!

Et le Parisien se jeta, fou de joie, aux pieds de Campfort, qui, sorti à petit bruit de sa cachette, lui tendait une paire de pistolets.

—Tout se fera comme l'a dit mon brave Parisien, répliqua Campfort; ce qui n'empêchera pas l'accomplissement de mon programme, ajouta-t-il en regardant le commodore; d'autant mieux, vous le savez mylord, que nous sommes en majorité maintenant. Va! mon ami, garde ta mine... Probado et Jocko, retournez auprès de Mme de Reillière, mais ne lui dites rien, je lui réserve une heureuse surprise.— A nous deux maintenant, mylord; je le suppose vous n'avez guère l'envie de vous jouer d'un Français... mieux vaudrait toucher au feu.

Sur ce, il débarrassa paternellement le commodore de ses entraves et avec son aide, revêtit un splendide costume de contre-amiral, sans oublier les armes.

—Maintenant, présentez-moi à votre état-major, dit Georges.

—Sous quel nom vous présenterai-je...? pourrez-vous jouer votre rôle d'officier anglais?... Je tremble sur les suites d'une telle audace... murmura le malheureux Ford.

—Par mon aïeule je suis héritier direct du duc d'Argyle... un noble sang, je pense... et qui n'a aucun mélange d'anglo-normand; annoncez lord Nithengale d'Argyle...: "Do'nt fear for my part of an english officier I am ready... (ne craignez rien pour mon rôle d'officier anglais, je suis prêt) ajouta Campfort en employant la langue anglaise avec une pureté qui trompa les oreilles éminemment britanniques de Ford... Enfin, ne tremblez pas... vous connaissez le proverbe: "Audaces fortuna juvat". Allons! tout le monde sur le pont.

Et il prit Ford sous le bras, non sans lui laisser sentir au travers de la manche, la poignée du terrible "kricq" empoisonné au "curare": tous deux arrivèrent ainsi sur le pont; Campfort soutenant l'infortuné commodore, toujours près de s'évanouir.

A l'aspect inattendu d'un officier supérieur, l'équipage se rangea respectueusement, le chapeau à la main. Le capitaine et les deux lieutenants étonnés demeurèrent immobiles et dans l'attente.

—Commodore, mon cher lord, veuillez me présenter à ces messieurs, dit gracieusement Campfort en lui pressant le bras avec la poignée du "krick".

Le cher commodore s'exécuta comme un cheval fatigué qui sent l'éperon.

Une fois présenté, Georges débita un "speech" tout à fait gentil et convenable, dont les officiers furent ravis. Ensuite, à la grande terreur du commodore, il aborda carrément la question relative à Mme de Reillière.

—Messieurs, dit-il aux officiers groupés autour de lui, nous allons, si vous voulez bien, à la chambre du conseil; j'ai à vous transmettre des instructions concernant Mme de Reillière.

On se rendit à la salle désignée sur l'avant du navire; là, Campfort s'exprima de la manière suivante :

—J'ai en main de pleins et absolus pouvoirs, Messieurs, ainsi que l'a vérifié mon noble et cher ami, votre honorable commodore.

Ici Ford s'inclina avec une grâce affirmative, sous la pression du "manche" redouté que Campfort serrait amoureusement contre la main du cher et noble ami.

En vertu de ces pouvoirs illimités, j'ai dû me livrer à l'examen des moindres opérations auxquelles, jusqu'à ce jour, s'est livrée l'escadre... Je me hâte de le dire, elles reçoivent ma haute approbation, et je vous félicite personnellement, Messieurs, de votre conduite qui est au-dessus de tout éloge. Cependant, je crois devoir revenir sur une mesure récente à la suite de laquelle on pourrait nous accuser d'avoir violé le droit des gens, en faisant enlever et conduire à bord une femme, une veuve, un enfant et quelques serviteurs fidèles. Nous allons les rendre à la liberté, avec de tels ménagements, que tout blâme sera forcé de tourner à l'éloge, et que Mme de Reillière elle-même, nous remerciera de ce que nous aurons fait pour elle. N'est-ce pas là ce dont nous sommes convenus, mon commodore ?

—Certainement! certainement!! se hâta de dire Ford, avec une voix d'écho.

—Qu'en pensez-vous, Messieurs? ajouta Campfort.

—Un mécontentement manifeste se dessinait clairement sur le visage des officiers: le capitaine se leva :

—Milord, dit-il, je n'ai point à discuter les ordres de Votre Grâce; mais s'il n'est permis de donner un avis, je me prononcerai contradictoirement à votre opinion.

—Et pourquoi? monsieur, dit calmement Campfort; parlez librement, nous sommes ici pour délibérer.

—Nous sommes en guerre, poursuivit le capitaine; nous avons ouvert des hostilité contre la France; en nous emparant de Mme de Reillière, nous avons mis la main sur une ennemie dont les manoeuvres avaient, jusqu'à ce jour, caché à toutes les recherches un trésor dont l'armée a le besoin le plus urgent, et sur lequel nous avons le plus légitime des droits, celui de la conquête. Que nous importent les cris d'une femme ou de ses valets!... La guerre a ses rigueurs... d'autres ont à se plaindre plus que Mme de Reillière; sa captivité est douce, elle sera courte; nous ne la dépouillerons pas personnellement, nous saisissons les fonds mliitaires de la France, c'est-à-dire, les richesses d'un parti rétrograde qui lutte contre le progrès et veut étouffer la liberté chez les blancs comme chez les noirs. Mon avis est que cette prise est de bonne guerre, et qu'elle doit être maintenue.

Les officiers adhérèrent chaudement aux conclusions du capitaine: le commodore resta impassible, la poignée du krick pesait toujours sur son bras.

Campfort reprit :

—Je ne puis admettre les raisonnements du capitaine; au-dessus des lois de la guerre, il y a celles de l'honneur et de l'humanité: croyez-vous, Messieurs, que l'Angleterre sera plus riche et plus honorée, lorsqu'elle aura recueilli traîtreusement quelques millions surpris aux mains d'une femme?... et, que répondra l'honneur anglais, lorsqu'on lui demandera compte de l'hospitalité exercée envers cette femme capturée dans un bal... dans un piège tendu par l'état-major anglais ?...

Les officiers firent un brusque mouvement pour repousser la responsabilité que Campfort leur jetait à la face en termes si sévères: un murmure irrité se fit entendre parmi eux.

Campfort, d'un oeil calme et serein, examinait ces symptômes menaçants, et continuait de tenir le commodore en sa puissance :

—La vérité paraît dure quelquefois, ajouta-t-il; mais je voulais, je devais vous la dire: et, comme ma conviction est inébranlable sur ce point, j'agirai ainsi que je viens de vous l'annoncer: Mme de Reillière sera mise immédiatement en liberté.

Puis, se tournant vers le commodore, il lui dit:

—Veuillez ordonner que la grande chaloupe soit mise à la mer.

—Vous entendez, capitaine, répéta Ford machinalement; qu'on mette la chaloupe à la mer!

Depuis quelques moments, le premier lieutenant observait Georges avec une insistance méfiante: il se pencha à l'oreille du capitaine au moment où celui-ci se préparait, bien malgré lui, à transmettre l'ordre du commodore. Aux premiers mots que lui dit son lieutenant, il se retourna vers Campfort comme si un serpent l'eût piqué, et, faisant deux pas vers lui :

—Vous êtes un imposteur et un espion, monsieur de Campfort, s'écria-t-il en tirant son épée.

Georges s'attendait à ce dénouement depuis une minute. D'un bond de jaguar, il se rejeta en arrière, tenant toujours le commodore :

—Parisien! cria-t-il d'une voix tonnante, attention aux poudres! prépare-toi à sauter!

—J'y suis! hurla le Parisien du fond de la cale.

Les officiers connaissaient trop bien le danger imprévu qui les menaçait... ils pâlirent et demeurèrent immobiles.

Georges, se faisant un rempart du commodore, tenait levé sur lui le poignard mortel :

—Allons, messieurs, dit-il d'une voix vibrante, l'espace vous attend!... faites un signe, la poudre répondra!!...

Au même instant apparut sur le pont Mme de Reillière pâle et échevelée; elle avait reconnu le cri de guerre de Campfort, ce cri terrible, précurseur de la mort ou de la liberté.

Elle courut avec Blanche se jeter à genoux auprès de Georges et lui dit :

—Nous prions, Georges, pendant que vous combattez, nous prions Dieu qu'il nous fasse vaincre ou mourir ensemble; courage, ami!!

Campfort lui adressa un sourire paternel:

—Vaincre... oui! répondit-il; mourir... peut-être !

—M'avez-vous parlé? commandant, cria la voix souterraine du Parisien.

—Oui! reprit Campfort; compte tout haut jusqu'à cent, et mets le feu !

—Un... deux... trois... quatre... répéta lentement le Parisien...

Les officiers restèrent impassibles; mais l'équipage s'émut, quelques groupes de matelots se consultèrent, en regardant les écoutilles; elles étaient fermées, à l'exception d'une seule ouverture que gardaient Probado et Jocko armés jusqu'aux dents.

—...Trente-cinq... trente-six... trente-sept... trente-huit... trente-neuf... continuait le Parisien avec une régularité implacable.

Quand il fut arrivé à compter cinquante, la voix de Campfort s'éleva comme un glas funèbre :

—Officiers et soldats anglais, vous allez mourir. Recommandez votre âme à Dieu!...

Le Parisien comptait toujours :

—Quatre-vingt-trois.... quatre-vingt-quatre.... quatre-vingt-cinq....

Pas un officier ne bougea: quelques jeunes matelots irlandais ou écossais firent un signe de croix: Mme de Reillière, tenant Blanche embrassée, répétait cette prière des agonisants qu'elle avait commencée au désert.

—Quatre-vingt-quinze.... quatre-vingt-seize.... dit le Parisien.

—A revoir! là-haut! dit Campfort à Mme de Reillière.

—Halte! on vous rend la chaloupe! vociféra le maître timonier en se suspendant aux cordages.

—Faut-il m'arrêter? demanda le Parisien... j'avais cent dans le gosier !

—Attends! répondit Campfort.

—Oui! oui! attends! "french dog"! répétait le timonier en activant les matelots qui le secondaient; attends! ce ne sera pas long! la voilà, ta chaloupe! Puisse la foudre t'y écraser, et cent mille requins te couper en morceaux! ajouta-t-il par forme de péroraison.

La chaloupe fut à l'eau en un clin-d'oeil; les officiers, mornes et désespérés, s'étaient assis sur le banc de quart: Campfort tenant toujours le commodore en ôtage, pressa Mme de Reillière de faire ses préparatifs, en même temps que d'une voix ferme, il commandait diverses manoeuvres aux matelots.

Bientôt la petite troupe française fut réunie sur l'embarcation; le Parisien seul était resté dans la soute aux poudres, et Campfort sur le pont.

Tout à coup la vigie signala un navire que la préoccupation des scènes précédentes avait empêché de remarquer. C'était un noble vaisseau portant le pavillon anglais: il avançait rapidement, sous toutes voiles, poussé par une fraîche brise du matin.

Lorsqu'il fut à une centaine de brasses, il mit en panne, fit une embardée qui le plaça de flanc vis-à-vis du vaisseau anglais, et arbora le drapeau blanc de la France.

C'était un grand navire, armé en corsaire, revenant de quelque expédition si lointaine que le bruit de la Révolution ne lui était point encore parvenu.

Campfort poussa un cri de joie :

—Le "Faucon"! Versac!... à moi! Versac!! à moi! les Faucons!!! fit-il d'une voix de stentor... Parisien! attention aux poudres...

A son appel, un grand mouvement se fit sur le vaisseau français: trois embarcations furent aussitôt mises à l'eau et accoururent à force de rames.

Un officier, debout sur l'une d'elles, agitait son mouchoir, c'était M. de Versac dont nous avons vu précédemment usurper le nom. A peine son canot eut-il accosté le navire anglais, que, dédaignant l'échelle, il saisit une "tireveille", grimpa avec l'agilité d'un écureuil et se précipita vers Campfort pour l'embrasser.

Puis, remarquant la singulière attitude de l'équipage et des officiers :

—Où suis-je? où sommes-nous? cher Georges, demanda-t-il; es-tu captif... ou fais-tu des prisonniers ?...

—Ni l'un ni l'autre, ami, répliqua Campfort ; j'ouvre les portes d'une prison, rien de plus. Mais je te raconterai cela plus tard: en ce moment, tu vas m'aider à prendre congé de ces messieurs... Tes hommes sont-ils armés ?

—Oui! dit Versac; faut-il ?...

—Rien! interrompit Campfort... Parisien! arrive, mon brave! Commodore, je vous rends la liberté: je regretterais de vous en avoir aussi brusquement privé, si vous n'étiez le seul coupable en tout ceci... Messieurs les officiers! le comte de Versac et Georges de Campfort sont prêts à vous donner une revanche quand vous voudrez... Matelots! les "Faucons" vous attendent, si le coeur vous en dit! Vive la France!

Ce dernier cri de Campfort fut répété par cent voix de bronze et alla réveiller de furieux échos sur le vieux navire voyageur.

Versac ahuri allait de Georges à Mme de Reillière, se demandant s'il faisait un rêve.

—Un mauvais rêve! oui, commandant, repartit le Parisien, le nôtre est fini; mais pour les "goddam", c'est le cauchemar qui commence.

CHAPITRE XII

ADIEUX

Quelques jours après les événements qui viennent d'être retracés, le "Faucon" se balançait gracieusement dans la petite baie de la Crète, attendant quelques passagers, et, gonflant à demi ses voiles, comme un oiseau prêt à prendre son essor entr'ouvre ses grandes ailes.

Sur la plage unie que venaient baigner les petites vagues clapotantes, stationnait un groupe d'environ dix personnes, autour desquelles reposaient des bagages annonçant un départ pour de lointains pays. Une chaloupe à dix rameurs attendait près du rivage. C'étaient tous nos amis, acteurs des drames déroulés sous nos yeux: Mme de Reillière, Blanche, Naïa, le Père Ambroise, Campfort, Probado, le Parisien, Mac'Héron, Bono-Jocko, Taralcaral, enfin le capitaine du "Faucon", M. de Versac.

Mme de Reillière partait pour la France; quelques-uns l'accompagnaient, d'autres restaient sur l'île inhospitalière, tous avaient voulu se réunir pour se dire adieu...

Campfort était très pâle, et, autour de ses grands yeux bleus, une teinte bistrée annonçant de vives angoisses morales, révélait une longue insomnie.

Pendant que chacun devisait à son gré, Georges s'éloigna de quelques pas avec Mme de Reillière et Blanche. Après être resté silencieux, il serra les mains des deux femmes dans ses fortes mains, tremblantes et moîtes d'une froide sueur.

—...Et vous partez... mes enfants! leur dit-il d'une voix pleine de larmes... Anne! que ferez-vous sans moi? Que deviendrai-je sans vous? Qui vous aidera dans vos peines?... Qui vous secourra dans le danger?... Quel ami aurez-vous!..'

Mme de Reillière ne répondit que par un profond soupir... Campfort passa sa main dans ses cheveux, et l'étendant sur la mer :

—Pourtant! j'avais rêvé derrière ce rideau blanc de l'Océan... j'avais rêvé des jours tranquilles, dans une retraite heureuse, libre, sauvage, aérée par la douce et puissante haleine du désert... Moi ! pauvre orphelin qui n'ai de famille qu'en souvenir, de patrie qu'en rêve!... moi!... pauvre et dénué de tout ce qui rafraîchit le coeur!... j'avais cru qu'un temps viendrait où j'entendrais ce mot, ce doux mot que je n'ai jamais dit à personne, — le nom de Père — prononcé par d'innocentes et chères voix!... mais non... j'ai vécu, je vivrai, je mourrai seul, inutile à ceux que j'aime... oublié!...

—Georges! vous êtes cruel, interrompit Mme de Reillière.

Campfort la regarda, et voyant ses yeux ruisselants de grosses larmes :

—Vous pleurez, Anne! vous pleurez sur moi, à cause de moi! Amitié! voilà tes bienfaits!... angoisses du présent, regrets du passé, terreurs de l'avenir!... voilà ce que généreusement tu nous donnes!

Ici Campfort fit une pause; les sanglots l'étouffaient. Tout à coup il prit Blanche à deux mains, et l'élevant jusqu'à lui, l'embrassa avec une tristesse exaltée :

—Je t'aurais appelée ma fille... mon enfant chérie... pauvre fleur recueillie au milieu des tempêtes. Oh! je t'aime de toute l'affection que j'avais pour mon Charles... de toute la tendresse que j'ai pour ta mère... de toutes les entrailles d'un père... Aime-moi un peu, enfant, souviens-toi de l'ami exilé de Georges qui t'a bercée sur ses genoux, qui t'a fait de beaux bouquets sauvages, qui t'a tirée du feu et des boues de Riquille... parle de moi à ta mère... et toutes deux priez pour moi!

Georges se détourna, gonflé de pleurs; il déposa doucement la jeune fille sur le sol, et voulut s'éloigner.

Mais Blanche, retenant une de ses mains, la plaça dans celle de sa mère :

—Georges! dit celle-ci; voilà tout ce que vous avez à nous dire ?

Campfort tressaillit, mais garda le silence.

—Eh bien! écoutez-moi, notre ami, notre ami bien cher et bien aimé... j'ai entendu vos tristes paroles... elles m'ont navré, Georges; aujourd'hui vous m'avez fait verser des larmes aussi amères que celles qui coulaient sur une pauvre tombe, il y a huit jours.

—Anne! murmura Campfort.

—Entendez-moi, Georges, poursuivit Mme de Reillière d'une voix entrecoupée... s'il le faut encore, je vous redirai ce que vous savez mieux que moi... Croyez-vous que sous mes habits de deuil, je pusse accueillir des pensées d'oubli? Croyez-vous que le coeur d'une épouse puisse se donner deux fois?... Croyez-vous que moi Anne de Reillière, je remettrai à un autre cette foi jurée, dont rien ne m'a déliée, pas même la mort?... ou bien, que j'abandonnerai au linceul jusqu'au nom que m'avait donné mon Charles, mon noble et fidèle, et toujours cher époux?

La voix de Mme de Reillière s'éteignit dans un sanglot; bientôt elle reprit :

—Non! Georges; ne le croyez pas! vous ne le voudriez pas!! vous seriez le premier à m'en dissuader, si vous ne vous laissiez pas égarer par votre coeur. Hélas! moi aussi je souffre en me séparant de vous, excellent ami; moi aussi je passerai de tristes jours, seule, isolée, sans appui... avec les regrets du passé, avec les terreurs de l'avenir... Vous vivrez seul, dites-vous, vous mourrez seul... je mourrai, moi, laissant une orpheline... de nos deux destinées quelle est la meilleure ?...

Campfort resta muet; Mme de Reillière poursuivit en s'animaut :

—Oh! mais! je crois, j'espère en la douce Providence qui ménage pour chacun de nous heur et malheur..., qui écoute chaque âme priant ou pleurant, et qui, pour chaque bon serviteur, réserve une récompense. Georges, notre ami, notre bon frère! retenez donc ces paroles que je vous dis du fond de mon âme ,qui resteront toujours dans mon coeur: Je vous aime... non de ce vain et futile amour qui a usurpé un si beau nom... je vous aime de cette sainte affection d'une soeur pour son frère, d'une veuve pour l'ami de son époux, d'une mère pour son enfant, d'une exilée pour son pays... Je vous dois la vie de ma fille... je vous dois ma propre existence... que voulez-vous en échange? Mon coeur, Georges, il est à vous... ne me demandez rien de plus; laissez aux morts ce qui est aux morts !

A ces mots, inondée de larmes, rougissante d'une pudique mais vive émotion, Mme de Reillière se jeta à genoux, et, collant sur les mains de Georges ses lèvres brûlantes :

—Voici mon baiser d'adieu! murmura-t-elle, rendez-le-moi sur le front.

Campfort brisé, confondu par mille angoisses, demeurait immobile :

—Obéissez, mon fils! dit derrière lui la voix émue du père Ambroise... ainsi s'embrassaient jadis les saints martyrs, sous l'oeil de Dieu, et Dieu les bénissait.

Une flamme sembla passer devant les yeux désolés de Campfort.

—Le sacrifice est consommé! dit-il d'une voix éteinte, en effleurant de ses lèvres le front pâle de Mme de Reillière; adieu! Anne, adieu!...

Quelques instants plus tard, les voiles du "Faucon" s'amoindrissaient dans l'espace... Un voile blanc s'agitait sur l'arrière du navire... c'était le voile de fiancée recueilli sur le champ de bataille, qui envoyait à Georges ce dernier salut...

Jusqu'au moment où vint la nuit, trois hommes restèrent immobiles sur la plage, plongeant leurs

regards dans l'espace, mais ne voyant rien, car leurs yeux étaient troublés de larmes.

Quand l'ombre fut venue, le Parisien et Jock' (tous les autres étaient partis) prirent chacun une main de Campfort, la posèrent affectueusement sur leur épaule; puis avec une douce violence, l'emmenèrent comme un enfant.

—Courage, cap'taine! lui dit le Parisien; c'est moi qui vous le dis: courage! les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas... derrière nous est le regret, devant nous est l'espérance.

EPILOGUE

Par une belle matinée de printemps, au milieu de la joie verdoyante de la nature, éclatait en gais murmures, en guirlandes, en carillons sonores, la joie du petit hameau des Fenestrelles, niché dans un frais vallon des Alpes savoisiennes.

"Mademoiselle Blanche va se marier!... aurait répondu chaque villageoise affairée aux questions du voyageur.

—Avec qui ?

Ah! avec celui de son choix... un beau militaire... le bon monsieur Georges !

—Et qui est-ce donc que mademoiselle Blanche et Monsieur Georges ?

—"Ah! si saguès pas, n'êtes pas dou payss;... jo ne diss ren"!... (ah! si vous ne le savez pas, vous n'êtes pas du pays... je ne dis rien!...)

Et l'alerte fille des Hautes-Terres aurait fui au travers du bois pour arriver la première à la porte de l'église où était le rendez-vous général des bouquets.

Mais nous qui sommes des amis, allons prendre place aux bancs de la famille... Nous n'attendrons pas longtemps, les voici.

Voici Blanche, la belle, blonde et rosée Blanche de Reillière, vrai lis de la vallée; elle s'avance en baissant ses doux yeux bleus.

Voici Georges, toujours jeune, toujours noble, toujours fidèle; venu des bords lointains de l'Océan, à l'appel d'une voix amie: d'une main, il conduit sa fiancée à l'autel, de l'autre il soutient Mme de Reillière.

Les années ont pesé sur elle: les boucles soyeuses de ses cheveux ont blanchi avant l'âge, son front s'est incliné vers la terre, comme le fruit mûr penche sur sa tige.

Un jour, Campfort avait reçu un message qui venait le chercher jusqu'au fond de l'Inde: "Venez," "lui disait-il, venez vite si vous voulez revoir Anne "sur cette terre et accomplir votre mission".

D'un pas, George avait traversé le monde: en le voyant Mme de Reillière avait dit :

—Donnez-moi votre main; voici celle de Blanche: je serai votre mère. Mais hâtons-nous... je voudrais avoir ce moment de bonheur avant de mourir.

Peu de jours après, l'humble église du hameau se parait comme aux grandes fêtes, et le père Ambroise bénissait les deux époux.

On pourrait trouver encore à Fenestrelle quelque bon vieillard se souvenant de la cérémonie joyeuse.

—J'y étais, dirait-il; les jeunes gens étaient heureux... mais la Dame, la bonne dame! son visage était épanoui, quoique si pâle!... Eh bien! la joie l'a ressuscitée; elle se croyait un pied dans la tombe, et point du tout ! elle a vu grandir ses petits enfants.

—Le père Ambroise ?

—Le bon Dieu nous l'a conservé longtemps ; il était si bien au milieu de nous !

—Et nos amis, Probado, le Parisien, Jocko, Mac-Héron ?...

—Ne soyez pas en peine de ce dernier: Naïa, sa gentille petite femme, l'a tant soignée, qu'il est devenu aussi gras que long, ce qui n'est pas peu dire. J'ai beaucoup connu Probado; il était l'intendant général du château; il m'a dit souvent que son couvert était mis à la table des maîtres... mais ça le gênait; il n'osait s'y placer que lorsque M. de Campfort l'y portait de force en riant.

Le Parisien aussi et Bono-Jocko étaient mes amis intimes. Jocko était le plus fin chasseur de la contrée: il a découvert plus de cent passages inconnus dans la montagne: quand il fallait un chamois au château, Probado faisait un signe :

—"Moi voir au travers des bois", disait Jocko, moi, grand chasseur, "Souffle--dur", fameux fusil! et il revenait avec un chamois.

—Quant au Parisien, ajouterait le jovial chroniqueur, on dit que "la tête d'un fou ne blanchit pas"; eh bien! le proverbe a tort, car ses cheveux ont fait blanchir la neige... Jugez-en; c'est moi... moi, le dernier souvenir vivant de la Guerre Noire.

FIN

PSYCHOLOGIE ESPAGNOLE

ILS étaient réunis, tous, dans une sorte de loge en planches, garnie fort sommairement de quelques chaises de paille où les capes de soie étaient jetées, qui mettaient une note d'élégance en ce réduit mesquin. Sur une des cloisons les toreros avaient cloué une étagère de bois blanc où, les bras ouverts, une Madone resplendissait de ses enluminures criardes. Devant l'image vénérée ils venaient tous, quittant pour un instant leur éternelle cigarette, murmurer une fervente prière avant d'affronter le danger.

Leur chef, le glorieux Vicente, "l'espada" héros des "corridas" de cette année, pâle d'une pâleur de mort, serrait entre ses doigts crispés le papier bleu que le piéton du télégraphe venait de lui remettre.

Le jeune homme semblait ne rien entendre. Pourtant, là-haut, au-dessus de leurs têtes des trépignements furieux secouaient les planches mêlés à des cris, des sifflets, toutes les impatiences d'une foule qui trouve l'attente trop longue. On était à ce moment au plus fort de la lutte soutenue par le Midi contre la défense de tuer le taureau. La course était finie, mais la foule ne se déclarait pas satisfaite, voulant voir une mise à mort, et, à la sortie du dernier animal, personne n'avait bougé.

L'obstination des spectateurs, gaie d'abord, était hostile maintenant. Les cris: "Amuerte el toro! A mort le taureau! devenaient menaçants. L'entrepreneur des courses, l'impresario, avait prié Vicente de ne pas emmener la "cuadrilla". Inquiet de cette effervescence du public, il voulait — au cas où il devrait céder — avoir ses hommes sous la main.

S'en aller, Vicente n'y songeait guère! il n'avait plus sa tête à lui. Depuis deux jours, il savait malade sa jeune femme, et, comme il rentrait dans la loge, tout à l'heure, vibrant encore du triomphe, il avait aperçu le télégraphiste. Le torero avait pâli, mordu au coeur par un affreux pressentiment; et il était resté tremblant, n'osant ouvrir l'odieuse dépêche, sûr — oh! oui, sûr — qu'il allait y lire la mort de tout son bonheur. Il devinait, au serrement de son coeur, que tout était fini, que ce papier maudit ne lui apportait rien qu'il ne sût déjà.

Aussi, comme ils lui avaient brûlé les yeux de mille larmes contenues, les mots fatals qu'il s'était décidé enfin à lire : "Thérèse morte. Désespéré. Reviens".

A cet instant, la sombre tristesse s'expliquait donc, qui, tout à l'heure, l'avait étreint si violemment avant la course. Thérèse, sa Thérèse bien-aimée, sa femme, sa vie... se mourait, tandis que son coeur, à lui, contracté douloureusement, annonçait un malheur à ce nerveux plein de superstitions.

Lui avait pu, cependant, se donner en spectacle à cette foule brutale! Dans la griserie de la lutte, il avait pu retrouver ses sensations habituelles. Il avait pu sourire!... Bien plus, il avait, entraîné par le prestige de son art, oublié que sa femme souffrait. Elle mourait, cependant!...

—Mais je n'ai donc pas de coeur! Et cette pensée obsédante le tenaillait douloureusement.

Il ne voyait plus rien, il avait perdu la notion du réel, il ne savait plus où il était. Il avait seulement pâli un peu plus, un éblouissement l'avait fait chanceler, et il était tombé, il s'était effondré sur une chaise, inconscient à ce qui l'entourait... Tout inquiets des mouvements hostiles de la foule, ses hommes ne s'étaient aperçus de rien.

Vicente sentait une douleur atroce étreindre son cerveau d'un cercle de fer. Son coeur aussi lui faisait mal, du terrible afflux de sang qu'il avait reçu tout à l'heure. Et le jeune homme roulait dans un abîme de tortures morales dont il croyait ne pouvoir trouver le fond. Ses facultés se concentraient, se réduisaient en une seule pensée: "Ma Thérèse adorée, est-ce bien vrai que tu es morte?"

Morte! Quel mot affreux! Comme un tout petit enfant, Vicente semblait ne pas comprendre ce que ces cinq lettres représentent au juste de navrante tristesse, de sombre désespérance. Morte! Etait-il bien possible qu'elle fût morte, cette enfant rieuse, si doucement gaie, si pleine de jeunesse et d'amour? Pouvait-il croire qu'il ne reverrait plus que froide et pâlie celle que toujours il avait vue, animée de son bonheur et fraîche de la fraîcheur de ses dix-huit ans? Qu'elle resterait insensible sous ses baisers, celle qui avait tant de fois délicieusement palpité d'amour entre ses bras? Non, ce n'est pas possible, non, cela ne peut être vrai... Ce malheur peut arriver à d'autres, mais point à nous, si jeunes, si pleins d'amour... ou bien alors Dieu et la Madone ne seraient pas justes!

Mais l'horrible réalité, pourtant, dessillait ses yeux. Avec une douloureuse acuité de vision, le malheureux revoyait les mois passés en plein bonheur: sa vie, qui lui avait semblé comme illuminée par l'apparition de la jeune fille, en une journée de printemps ensoleillée; ses rêves, d'abord timides, puis s'enhardissant aux premiers émois de l'enfant; l'anxiété qui l'avait étreint à la demande de sa main et l'ivresse qui lui avait inondé le coeur quand, agréé, il avait vu sa fiancée rayonner de bonheur, et entendu ses aveux.

Leur union n'avait été qu'un long enchantement, long de six mois seulement, trop bref pour leur soif de tendresse. Le torero revivait les heures inoubliables d'amour qu'ils avaient traversées. Il évoquait le souvenir de ce visage adorable, de ce corps exquis qui lui avait appartenu... et en songeant à toutes les perfections de la douce jeune femme, il sentait comme une longue aiguille qu'on y eut plantée — une douleur lancinante traverser son coeur. Cette perception atroce s'incrusta dans son cerveau que jamais — plus jamais — il n'enlacerait l'amie entre ses bras, que plus jamais sa douce voix ne lui murmurerait des paroles d'amour. Dans un éclair il entrevit ce qu'allait être désormais l'existence pour lui, une morne suite de journées grises et froides, plus jamais éclairées par les beaux yeux à jamais fermés. Et, devant cette lente agonie, il se sentit lâche, incapable de lutter... Et il voulut mourir.

Oh! Oui, mourir lui aussi! Fuir le long martyre qu'allait être sa vie, se réfugier dans la mort, comme entre les bras compatissants d'une mère! Qui sait, d'ailleurs, si le Ciel n'aura pas pitié d'eux, et, clément devant tant d'amour, ne réunirait pas pour l'éternité ceux qu'il avait séparés dans la vie?...

La voix de l'impresario fit brutalement sortir Vicente de sa douloureuse extase.

—Oh! senor Vicente, disait-il, quels enragés que ces gens-là! Ils veulent à tout prix que l'on tue un taureau. Ils refusent de s'en aller. Voici qu'ils commencent à jeter des bouteilles dans l'arène, et des bancs.

—Eh bien! contentez-les, dit Vicente, soudain ranimé. Ils veulent une mise à mort: Je vais mettre à mort.

—Des bêtes si chères! gémissait l'industriel.

Le matador regarda, plein de mépris, le bonhomme pris dans la cruelle alternative de laisser démolir ses arènes ou tuer un de ses taureaux, et, se tournant vers ses hommes: "Manuelo, mes épées", demanda-t-il.

Dans la cuadrilla, une gaieté se répandait. Enfin, on allait donc travailler pour de bon, du vrai travail académique, et plus de cette parodie française de la tauromachie espagnole. On allait revivre la vie passée, "caramba!" Ah! elles pouvaient se préparer, les "senoritas", à jeter, d'enthousiasme, leurs éventails dans l'arène...

Manuelo remettait à Vicente deux épées d'inégale longueur, toutes deux dans des fourreaux de cuir noir, à bouts d'argent. La poignée très courte et recouverte de cuir rouge — à cause du sang — avait aussi un pommeau et des ornements d'argent. C'était le cadeau fait jadis à l'espada par des fanatiques de son art.

Le torero les avait regardées, et, sans hésiter, désignant la plus courte: "Tu me donneras celle-ci, au moment de tuer".

Manuelo se permit une timide objection:

—Vicente, pourquoi prends-tu cette épée? Tu sais bien qu'elle est dangereuse, parce qu'elle n'est pas assez longue et qu'elle atteint difficilement le coeur. Rappelle-toi ce jour où, à Figueras, tu faillis te faire tuer pour l'avoir enployée.

L'espada jeta un regard profond à son second, et, sans lui répondre, demanda simplement :

—Ma cape.

. . . . . .

Lorsque, aux accents entraînants de la "Marche de Riego", Vicente rentra dans l'arène, un étrange sourire errait sur son visage. Il savait bien, lui pourquoi il avait accepté avec joie l'idée de tuer le taureau, pourquoi il avait choisi une épée trop courte. Lui, voyait, dans cette obstination de la foule à ne pas s'en aller, comme une pitié du Ciel qui lui offrait — au moment où la vie n'offrait plus pour lui qu'amertume et tristesse — une mort bien douce dans une apothéose de soleil et de gloire, au milieu de ce qui avait été, avec Thérèse, la suprême passion de son existence. Laisserait-il passer cette occasion unique? Oh! non... Et il remerciait intérieurement la Madone qui lui accordait la grâce dernière de mourir dans son décor préféré.

Il avait demandé à l'impresario de lui envoyer "Cachuta", la bête la plus dangereuse de toutes, parce qu'elle connaissait mieux et savait le mieux déjouer les ruses des toreros. Au moment du coup d'épée, il frapperait — avec la sûreté de main qu'il possédait — un peu à côté du point précis; la lame, trop courte, n'irait pas jusqu'au coeur, et il n'aurait plus qu'à se laisser tomber sur les cornes pointues qui, elles, ne manqueraient pas leur but...

Quand, de l'obscurité relative de la loge, il passa à l'éclatante lumière de l'arène où tous les spectateurs, debout, levant leurs chapeaux, l'acclamaient, qu'il entendit son nom: "Vicente, vive Vicente!" crié par mille voix, il eut comme un éblouissement.

Brusquement, les joies brutales de sa vie de torero repassèrent devant ses yeux. Il revit les luttes qu'il avait soutenues tout petit, avec les siens, pour embrasser la carrière préférée; sa joie intense lorsqu'il avait, pour la première fois, endossé le pimpant costume du "banderillero", ses triomphes passés, en un tournoiement gigantesque, défilèrent dans sa mémoire. Il évoqua les "corridas" fameuses où même des personnes augustes avaient palpité en le regardant et l'avaient applaudi, grisées. Il retrouvait les enivrements exquis de la popularité.

Elle était belle, pourtant, cette vie qu'il s'était faite par sa persévérance et par sa passion, cette vie qu'il allait quitter en plein triomphe! Que de joies infinies elle lui eut réservées si la mort cruelle, l'Implacable, n'était venue couper les ailes de son beau rêve!

C'était fini! Plus jamais, après ce jour, il n'entendrait ces applaudissements, il ne verrait cet emballement de tout un public! Plus jamais ne palpiteraient des milliers de spectateurs, au souffle suspendu à chacun de ses mouvements! Plus jamais, hélas! il ne connaîtrait cette griserie des acclamations, de la gloire, qui lui mettaient au coeur une vaillance de héros...

A ces pensées se mêlèrent soudain les scrupules de sa conscience: "Ne vais-je pas me damner, en me donnant la mort moi-même?..." Mais la souffrance était trop forte, le coeur blessé parlait plus haut que la conscience; et il pensa: "Il en sera ce que la Madone voudra. Je veux mourir".

Oui, il mourrait. Mais du moins, il laisserait à cette foule qui le regardait, à tous ces "aficionados" dont il était l'idole, le souvenir d'une journée inoubliable. En cette "corrida" suprême, il allait déployer toutes les grâces, toutes les séductions qui avaient fait son immense succès. Il allait forcer l'admiration, la porter à son plus haut degré. Et son "estocade", il la donnerait de telle sorte que le taureau mourût — pouvait-il, lui, Vicente, sembler être vaincu — mais après avoir eu la force de tuer celui qui le mettait à mort: il avait assez de ressources dans son art pour réaliser cette double condition.

Puis il pensa soudain que, peut-être, le public croirait à une maladresse de sa part, l'accuserait d'avoir faibli... "Oh?..." et cette idée était insupportable à l'homme que la foule était habituée à juger infaillible.

Il eut une coquetterie suprême: le public saurait que son artiste aimé mourait de son plein gré. Il appela Manuelo :

—S'il m'arrive malheur, dit-il en scandant les mots, tu liras la dépêche qui est là, dans ma ceinture.

Son regard impérieux arrêtait toute question; le second s'inclina...

L'orchestre faisait rage, et Vicente était venu devant la loge municipale demander la permission de tuer le taureau. Le maire, emballé comme les autres, avait dit oui, et, sur un silence des musiciens, le torero, ôtant sa coiffure, prononça à haute voix son brindis: "Pour les beaux yeux qui me regardent!" dit-il, et une triple salve d'applaudissements le remercia de sa galanterie...

Il avait renvoyé tous ses hommes dans le couloir au delà de la barrière, voulant être seul pour la suprême épreuve. Et, pâle, mais calme et froid, il attendait...

Cochuta bondit hors du toril. De suite, il vit l'étoffe rouge de la cape et se lança dessus cornes baissées. L'attaque avait été si imprévue que Vicente dut faire un saut de côté. Et tout aussitôt, il n'eut que le temps de se retourner: la bête, en habituée qu'elle était, s'était arrêtée brusquement et avait donné de côté un traître et formidable coup de corne qui avait déchiré la manche du torero.

Les attaques de l'animal se pressaient, fougueuses, énervées, suivies de parades non moins agiles de l'homme. Le front de Vicente ruisselait de sueur, mais son visage rayonnait: "Ah! le rude adversaire que cette terrible bête! pensait-il; il est vraiment digne de moi". Et il constatait avec bonheur cette rage impuissante, ce triomphe complet, absolu, de l'intelligence de l'homme sur la force aveugle de l'animal.

Il s'exposait avec une témérité de fou, repris plus que jamais par la passion de son art. Son horrible douleur de tout à l'heure était comme endormie, voilée par la joie farouche qu'il éprouvait à ce combat. Il avait presque oublié que sa Thérèse, sa femme adorée dormait là-bas de l'éternel sommeil. Pouvait-il bien croire que l'on fût mort, glacé et immobile, lui qui sentait une vie si intense brûler ses nerfs. Pourtant, en un moment d'accalmie où la bête, comme domptée, sembla reprendre haleine, Vicente ressentit de nouveau au coeur l'atroce sensation, et, de nouveau, le désir de mourir l'étreignit. Mais, en même temps, les applaudissements et les hourras éclataient avec frénésie, et la douleur de nouveau s'engourdit, et le torero songea: "Oui, mourir; mais d'une mort digne de moi, de ma gloire".

Le taureau, lui, semblait exténué. Pour le rendre furieux, il se fit apporter des banderillas. L'animal, qui connaissait la douleur de ses crochets aigus, les fuyait, lançant de terribles coups de corne que l'homme avait grand'peine à éviter.

Tous les spectateurs étaient debout, haletants, devant ce combat merveilleux. Vicente était transfiguré. Maintenant, il n'avait plus qu'un désir, triompher de l'adversaire le plus difficile qu'il eût jamais rencontré...

Par une feinte hardie, d'une hardiesse inouïe, le torero planta enfin les banderilles et ce fut un délire dans la foule... Jamais Vicente n'avait eu un triomphe pareil. Et une voix secrète, celle de notre égoïsme humain toujours en éveil, lui soufflait de ces choses qui mettaient le trouble dans son coeur désemparé: "Vois les enivrements de cette vie que tu veux quitter pour le néant! Auras-tu bien, maintenant, le courage de mourir en pleine gloire? Ta vie te semble brisée parce qu'une créature en est supprimée violemment. Mais, au-dessus des créatures, il y a l'Art! Et dans cet art qui te grise, tu trouveras des compensations qui te feront supporter ton immense douleur".

Maintenant, Vicente avait reçu de Manuelo les accessoires de la scène finale, la "muleta". Le taureau était revenu sur le jeune "diestro". Celui-ci avait affermi l'épée dans sa main, et, de la "muleta", tâchait de placer l'animal. Mais la lutte fut aussi rude que l'avait été la précédente, et lorsque, enfin, l'homme et l'animal, immobiles tous deux, tous deux ramassés pour la lutte suprême, furent en face l'un de l'autre, il y eut dans tout le cirque un silence de mort.

L'espada avait atteint le comble de l'exaltation de son art. Il ne vivait plus que dans cette émotion unique qu'il avait voulu oublier de l'éternel sommeil. Et, dans le silence solennel, parlait en lui la voix de lâches compromissions. Elle disait: "Quelle émotion au monde est comparable à celle que tu éprouves en ce moment? Tu serais un fou de jeter dans le gouffre de l'Inconnu une vie qui te réserve de telles sensations!... Souffre, mais ne meurs pas!"

Ses résolutions faiblissaient à cette évocation des joies de sa vie. Il s'étonnait presque de vouloir mourir. A cet instant il le voulait encore, mais si peu! Il était à la limite des irrésolutions, au moment où la décision brutale s'imposait par la force brutale des choses. La minute suivante allait tout décider.

Il leva son épée, la pointe dirigée vers le garot de l'animal, jusqu'à la hauteur de son oeil; puis, fascinant le taureau du regard, il agita sa "muleta".

Cachuta poussa un beuglement sourd, recula suivi de l'homme, gratta le sol, puis bondit. Mais il n'alla pas loin; l'épée foudroyante avait pénétré jusqu'au coeur.

Il chancela, tomba sur les genoux, puis roula lourdement sur le sol, aux pieds de Vicente, il était mort.

Les spectateurs affolés, criaient, applaudissaient, trépignaient, lançant chapeaux, cannes, ombrelles, éventails, cigares... et Vicente, définitivement rendu à cette vie, aux délices de laquelle il ne pouvait s'arracher, debout, un pied sur le taureau, en une pose gracieuse, saluait la foule en souriant aux acclamations.

FERNAND DACRE.

Femmes antiques et femmes modernes

Les anciens étaient de fort habiles gens et savaient admirablement se faire valoir. Ils ont pris soin de nous laisser d'innombrables récits où ils rendent témoignage de leurs mérites et de leurs vertus. Notre enfance a été nourrie, au collège, des exemples d'héroïsme que relatent complaisamment les Plutarque et les Tite-Live.

Les femmes antiques ne le cédaient en rien aux hommes. Vous vous rappelez l'énergie des mères spartiates envoyant elles-mêmes leurs fils au combat. Vous connaissez les paroles de Cornélie, mère des Gracques, et vous avez lu l'histoire de cette Arria, qui, voyant son mari hésiter devant la mort, saisit elle-même le poignard, s'en frappe et le lui tendit en disant: "Tu vois, cela ne fait pas de mal."

Mais la femme moderne vaut bien la femme antique. Je crois même qu'on peut affirmer, sans crainte d'être accusé de partialité, qu'elle lui est infiniment supérieure. Il y a, dans la vertu de la femme antique, quelque chose de théâtral qui choque un peu. Alceste meurt pour son mari, mais elle lui fait sentir combien elle est héroïque et lui déclare qu'il pourra se vanter "d'avoir eu la meilleure des femmes". Iphigénie accepte avec courage son sacrifice, parce qu'il lui vaudra une gloire immortelle.

La femme moderne se dévoue sans forfanterie. Le sacrifice lui paraît une chose toute naturelle. Et cette modestie, cette simplicité doublent la valeur de l'acte.

Lors du complot des décembristes, le prince Wolkousky est déporté en Sibérie, par ordre du tsar Nicolas Ier. Sa femme, jeune et frêle, mariée depuis quelque mois, n'hésite pas à le suivre. Elle partage sa misère et ses souffrances. Vivant de pain noir et de poisson salé, en butte aux outrages des gardes-chiourme, elle ne voit son mari qu'une fois par semaine. A la fin, elle obtient d'être enfermée dans la même cellule que lui, une cellule sans fenêtre, étroite et froide. Pendant trente ans, elle mène cette vie, et elle rentre en Russie, vieillie, malade, sans avoir proféré une plainte !

Voulez-vous un autre exemple? La comtesse de Villironet, une petite femme alerte et gaie, est emprisonnée en 1793. Elle ne pleure pas, ne s'abandonne pas. Elle écrit lettres sur lettres aux conventionnels, s'agite, se démène, arrache sa liberté et celle de ses soixante-dix compagnes de captivité. Quatre ans plus tard, son mari, qui avait émigré, rentre en France. On l'arrête, il est traduit devant une commission militaire. Elle demande à le défendre elle-même, prononce un plaidoyer vibrant et emporte l'acquittement, aux applaudissements enthousiastes des assistants.

Et dans ces deux femmes, également admirables, vous trouverez la différence des deux races. La Russe se sacrifie avec douceur et résignation. Dans sa soumission à la destinée, on sent quelque chose du fatalisme asiatiaque. La Française conserve, au milieu des épreuves et des dangers, la bonne grâce, l'enjouement, la gaîté, la volonté ardente et passionnée, toutes ces qualités qui lui donnent à la fois tant de valeur et de charme, et qui font d'elle un être vraiment exceptionnel.

ROBERT ALETH.

LE PORTRAIT

N'avez-vous pas au fond de quelque ancienne chambre,
Où vous n'osiez entrer quand vous étiez enfants,
Un de ces vieux portraits des âges triomphants
Dont l'éclat terne a pris les tons fauves de l'ambre?

Dans son grand cadre noir et son corsage bleu
Une femme sourit; mais un chagrin l'oppresse,
Car un moite rayon d'incurable tristesse
Nage dans ses yeux doux jadis si pleins de feu.

Mais venez, regardez. La taille est souple et fine,
Et, malgré que le temps ait pâli la couleur,
La belle a conservé sa noble et fière mine,
La main est toujours blanche et les lèvres en fleur;

Car elle rit toujours sous ses roses fanées;
Son coeur bat néanmoins encore, et doucement
Elle écoute, et revoit dans un rêve charmant
Ses royales amours et ses jeunes années !

Et quand vous regardez par hasard ce portrait,
Vous vous dites: "Pardieu, cette femme était belle.
Quelle fut sa patrie? En quel temps vécut-elle?
Qui l'aima? la pleura? Et quel est son secret ?

Mais nul ne reconnaît la blonde délaissée
A l'air mélancolique, aux longues tresses d'or,
Et c'est elle pourtant, qui, blanchie et cassée,
Chaque soir près de vous, au coin du feu s'endort;

Car c'est l'aïeule, enfin! l'aïeule faible et douce,
La vieille aux grands bonnets de dentelle fleuris,
Qui sourit aux enfants mutinés et qui tousse
En croisant sur leurs fronts ses longs doigts amaigris !

G. LEYGUES.

L'amour de la propreté

Mme Lapluche est, de toutes les ménagères, la plus soigneuse et la plus méticuleuse.

Elle a mis trois tapis devant son grand escalier; et elle ne permit à son mari d'y monter que revêtu des chaussons qu'elle a soigneusement essuyés.

Samedi dernier, son époux la réveille en sursaut au milieu de la nuit :

—Ecoute, lui dit-il, j'entends du bruit...

Mme Lapluche se dresse sur son séant.

Son mari ajoute à voix basse :

—Il n'a pas dit son nom, je crois bien que c'est un voleur.

Alors, songeant à son bel escalier, Mme Lapluche s'écrie :

—Pourvu qu'il ait essuyé ses pieds!

* * *

La famille d'un homme devrait-elle l'appeler "Papa" ou "Père"? Les jours de paie ma famille m'appelle "Cher papa", le reste de la semaine on m'appelle "Le vieil ourson" .

Qui ne le serait pas ?

On dit que le Tsar est content de l'état actuel de sa marine !

Entre menteurs

Rascassoul avait, dimanche, sur la rue, une discussion avec Capemal, malgré le vent qui faisait rage et la pluie qui tombait à seaux.

Il était question d'hygiène et de longévité.

—Laissez-moi donc tranquille avec votre pays ! disait le second. Qu'est-ce auprès du mien ?

—Hein? Comment? rugissait l'autre, apprenez qu'il y a ici tel cimetière construit depuis quatre-vingt-sept ans, et que nul n'a encore étrenné! hein!

—Bah! ça n'est rien, ça! Chez nous, une mienne tante, curieuse de savoir si réellement les perroquets vivent un siècle, a élevé un de ces volatilles tout exprès..., et elle a été convaincue; maintenant, elle en élève un second... pas moins.

* * *

C'est le fils qui a raison ?

—Le monde appartient à ceux qui se lèvent de bonne heure, dit M. Prudhomme à son fils.

—Ah !...

—Je vais t'en donner un exemple: un pauvre homme qui s'était levé de grand matin a trouvé un portefeuille plein de billets de banque.

—Eh bien, dit l'enfant, plus honnête que son père, il a eu la peine d'aller le rendre.

—Oui, mais il a reçu une récompense.

—Alors tu vois bien, papa, reprend le petit garçon, celui qui l'avait perdu s'était levé avant lui !

L'asperge de Monseigneur

ANECDOTE HISTORIQUE

On vint dire un jour à Monseigneur Courtois de Quincy, évêque de Belley, qu'une asperge d'une grosseur merveilleuse pointait dans un des carrés de son jardin potager.

A l'instant, toute la société se transporta sur les lieux pour vérifier le fait; car, dans les palais épiscopaux aussi, on est charmé d'avoir l'occasion de voir du nouveau.

La nouvelle ne se trouva ni fausse, ni exagérée. La plante avait percé la terre, et paraissait déjà au-dessus du sol; la tête en était arrondie, vernisée, diaprée et promettait une colonne plus que de pleine main.

On se récria sur ce phénomène d'horticulture: on convint qu'à Monseigneur seul appartenait le droit de le séparer de sa racine, et le coutelier voisin fut chargé de faire immédiatement un couteau approprié à cette haute fonction.

Pendant les jours suivants, l'asperge ne fit que croître en grâce et en beauté; sa marche était lente, mais continue, et bientôt on commença à apercevoir la partie blanche où finit la partie succulente de ce légume.

Le temps de la moisson ainsi indiqué, on s'y prépara par un bon dîner, et l'on ajourna l'opération au retour de la promenade.

Alors, Monseigneur s'avança, armé du couteau officiel, se baissa avec gravité, et s'occupa à séparer de sa tige le végétal orgueilleux, tandis que toute la cour épiscopale marquait quelque impatience d'en examiner les fibres et la contexture.

Mais, ô surprise! ô désappointement! ô douleur! le prélat se releva, les mains vides... L'asperge était de bois.

Cette plaisanterie, peut-être un peu forte, était du chanoine Rosset, qui, né à Sainte-Claude, tournait à merveille et peignait fort agréablement.

Il avait conditionné de tout point la fausse plante, l'avait enfoncée en cachette, et la soulevait un peu chaque jour pour imiter sa croissance naturelle.

Monseigneur ne savait pas trop de quelle manière il devait prendre cette mystification (car c'en était bien une); mais, voyant déjà l'hilarité se peindre sur la figure des assistants, il sourit, et ce sourire fut suivi de l'explosion générale d'un rire véritablement homérique.

On emporta donc le corps du délit, sans c'occuper du délinquant; et, pour cette soirée du moins, la statue-asperge fut admise aux honneurs du salon.

BRILLAT-SAVARIN.

"Armé du couteau officiel, Monseigneur se baissa avec gravité, et s'occupa à séparer de sa tige le végétal orgueilleux, tandis que toute la cour épiscopale avait hâte d'en examiner les fibres et la contexture".

L'excellente idée de Gribouille

Impossible d'être heureux pendant quarante-huit heures de suite, en ce bas monde! Notre vieil ami Gribouille en a fait la nouvelle et toujours triste expérience, il y a quelques jours. Vous savez qu'il a acheté un coin de terrain, dans les environs de Montréal. Il a ensemencé ce mouchoir de poche avec un soin... paternel, et il attend la germination avec une inquiétude... maternelle. Or, qu'a-t-il remarqué au cours de sa dernière visite à "l'enclos"? Les taupes, mes amis, les taupes dévastent ses semis, creusent des mines, bouleversent, saccagent le terrain.

Vous jugez du désespoir de ce pauvre Gribouille. Que faire contre les taupes? Il réfléchit longtemps. Et ce matin, il s'écrie triomphalement :

—Euréka ! J'ai trouvé ! Je vais faire paver mon jardin !

M. l'éditeur est occupé. Mais si c'est pour des annonces, entrez, mon bon Monsieur, mon patron dit qu'il n'attend que ça.

Mariage d'amour

Mariage d'amour, amour d'un jour, dit le proverbe. Ce fut malheureusement vrai pour Mme C... Après avoir fait une triste expérience du mariage, elle réclamait, la semaine dernière, devant le tribunal, sa séparation.

—Votre mari vous a pourtant bien aimée? lui dit le président.

—Pour ça, oui, monsieur; seulement, les temps sont changés; autrefois, quand il m'apercevait, c'était son coeur qui battait; maintenant, c'est sa canne...

* * *

Pierre. — Comme ça sent le brûlé !...

Paul. — Oui, je "brûle" de t'emprunter 50 piastres.

* * *

Totor. — Dis donc, m'sieu, c'est toi qu'es le barbier, hein ?

Le visiteur. — Mais non, mon petit ami, pourquoi?

Tutor. — Parce que papa a dit: "Allons, bon, encore un qui vient me raser!"

* * *

—Pourquoi m'apportez-vous ce grand verre d'eau, mon petit ami? J'en voulais seulement quelques gouttes, dit une visiteuse à Jacquot.

—Madame, voyez-vous, c'est que maman répète toujours que vous êtes la personne la plus sèche qui soit au monde!...

POUR RIRE

Règlement d'administration

Un jeune télégraphiste se présente avec un télégramme à la boutique de M. Maillouchat, charbonnier.

—M. Maillouchat ? demande-t-il à son commis. C'est un télégramme pour lui.

—Donnez-moi ça, mon ami, je le lui remettrai.

—Non, c'est à lui que je dois donner la dépêche.

—M. Maillouchat, M. Maillouchat! s'égosille le commis.

Et le bon charbonnier sort de son magasin, les mains remplies de charbon.

—Qu'est-ce que chest que cha, bougra !...

—C'est, dit le petit télégraphiste, une dépêche pour vous; mais, comme le règlement dit que les télégrammes doivent être remis aux destinataires en mains propres... je vous prie d'aller d'abord vous les laver.

Nos bons gateux

M. Lehurleur raconte à un ami qui n'a encore jamais quitté son village, comment il a passé le mardi gras, en ville, puis il termine son récit par ce mot véritablement admirable :

—Figurez-vous que, ce jour-là, il y a tant de monde dans les rues, on s'étouffe tellement sur les places, que personne n'ose sortir de chez soi !

—Vous qui voyagez beaucoup, si vous allez un jour à Dawson City, souhaitez donc le bonjour à mon ami qui est chef de gare là-bas.

—Bien, c'est entendu !

—...Mais n'y allez pas exprès, surtout !

Précocité

Le jeune Casimir, âgé de sept ans, est assis sur une chaise... autour de lui plusieurs personnes font cercle... La profession du jeune Casimir consiste à avaler des sabres, des cannes, des parapluies... de tout.

Un monsieur, à Casimir. —Mais dites-moi, jeune homme, donnez-moi donc quelques explications... je voudrais savoir entre autres... comment vous, si jeune, avez pu arriver à un résultat aussi magnifique, surprenant, merveilleux ?

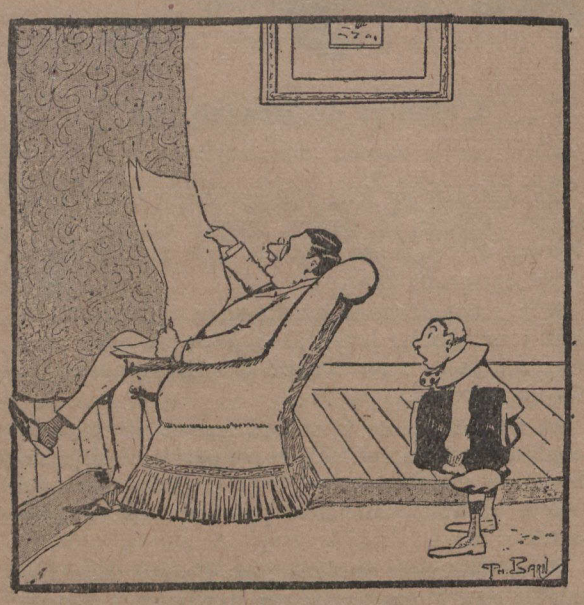
Casimir, se rengorgeant. — Si vous aviez lu le "Cid", monsieur, vous sauriez que "l'avaleur n'attend pas le nombre des années" !

❖

Ces mamans.

—Vraiment, chère madame, votre fille devient tout à fait charmante. Je suis sûre que les épouseurs ne lui manqueront pas.

—Y pensez-vous? Je suis trop jeune pour la marier !



IL Y A DEVOIR ET DEVOIR. — Papa, j'ai fini mon devoir et puis j'ai appris mes leçons.

—C'est bien, mon ami, tu n'as fait que ton devoir.

—Mais non, je n'ai pas fait que mon devoir, puisque j'ai aussi appris mes leçons.

Les enfants terribles

Ceci est un conseil d'ami: Ne laissez jamais vos enfants seuls avec vos visiteurs: ils gafferont, c'est moi qui vous le dis! La preuve? Voilà: hier, dimanche, M. Lonagre, chef de bureau, tint à rendre à son subordonné M. Tapipe la visite qu'il en reçut au jour de l'an. Sans avertir, il sonne à la porte de M. Tapipe. La servante introduisit M. Lonagre au salon et courut prévenir madame, qui ne voulut point se montrer avant d'être frisée.

Elle courut prévenir monsieur, qui refusa de se présenter avant d'être rasé. Alors on envoya Popaul, âgé de cinq ans, tenir compagnie au monsieur en attendant l'entrée de sa famille. M. Lonagre prit le petit sur ses genoux, et tout de suite Popaul s'écria devant le crâne très dénudé du personnage :

—Oh! monsieur, je peux compter tes cheveux !

—Mon jeune ami, ce ne serait pas commode, déclara ce fat de M. Lonagre, ils sont encore trop nombreux.

—Oh! mais, m'sieu, repartit gravement Popaul, je sais bien compter jusqu'à vingt, tu sais !

Brigand d'écolier

On ne le répétera jamais assez : il n'y a plus d'enfants !

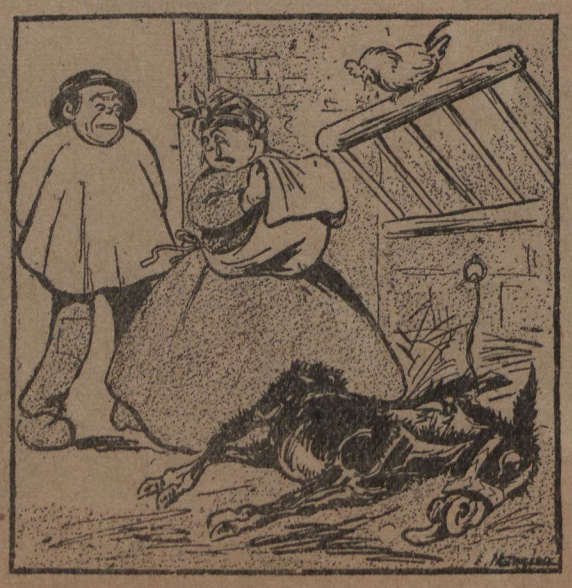
La maman de Toto reconduit son fils au collège. En route, on passe devant un débit de tabac.

—M'man, laisse-moi acheter des cigarettes, dis?

—Voulez-vous bien vous taire, vilain gamin !

Toto, l'oreille basse et la larme à l'oeil :

—Alors, achète-moi de la réglisse, que j'aie l'air d'avoir fumé !



LES MOTS. — Qu'est-ce qu'il a, votre âne ?

—Une fièvre de cheval.

Fleur de tact

Un jeune homme, appartenant à une bonne famille de l'aristocratie, était invité hier soir à dîner chez Mme de B..., une élégante des plus distinguées.

Il arrive en toilette de gala, bel habit noir, gilet en coeur et tous les brillants accessoires d'un parfait gommeux.

—Vous avez fort bon air, lui dit gaiement Mme de B..., et non moins bon tailleur.

Mais nous dînons en famille simplement.

—Oh! si je me suis habillé, répond le bon jeune homme, c'est que je vais "ensuite" dans le monde!

Excuse fallacieuse

Bébé est toujours de méchante humeur.

—Ecoute bien, lui dit sa maman, je te promets que si tu pleures encore, tu ne viendras pas ce soir te promener.

Bébé jure d'être bien sage, mais une heure plus tard, il a oublié l'engagement qu'il a pris, et se met à verser d'abondantes larmes.

—Eh bien, lui dit sa mère, c'est ainsi que tu tiens ta promesse ?

—Oh! dit alors Bébé avec un charmant sourire, en s'essuyant vivement les yeux, je pleure pour rire!

❖

—Madame ne reçoit pas aujourd'hui.

—Bien, demandez-lui quel jour elle paie.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE. — Je sais ce que c'est, monsieur Tondeur! Ça fait "trois cent soixante mois" que je suis en ménage et que j'ai une belle-mère à moi tout seul !

—Oui... "La guerre de trente ans".

Pas assez de capacités

C'était à la dernière session d'examens pour le baccalauréat ès-lettres.

Le jeune et noble de Gourdiflot, ayant tant bien que mal — plutôt mal que bien — réussi à l'écrit, passe "son oral", et le voilà interrogé sur la géographie, qui n'est pas précisément sa partie forte, celle-ci — le foot-ball — n'étant pas inscrite au programme du baccalauréat.

L'examinateur, M. A., qui n'est pas ennemi du calembour, lui demande ce que c'est qu'un "cap".

L'interpellé, après maint bredouillage, donne la définition d'un cap.

—Parfait ! Maintenant, citez-moi un cap quelconque.

Silence prolongé.

—Voyons, jeune homme, vous avez bien souvenir du nom d'un "cap" en France ou à l'étranger?

Le jeune de Gourdiflot reste coi.

—Comment! dit alors M. A., vous voulez être bachelier et vous n'avez pas de cap à citer?

Refaites votre santé faites disparaitre maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

200 doses, $1.

TABLETTES RIVAL HERB

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal

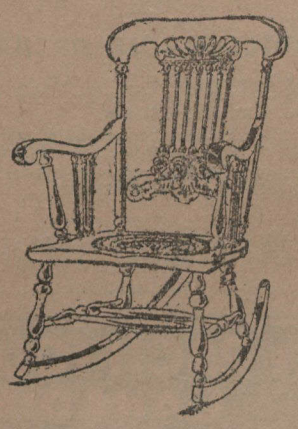
Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

Berceuses de

$6.00

pour

$3.30



Voici une autre offre d'escomptes de juillet.

Il nous faut vendre ces berceuses.

Plutôt que de les garder en magasin plus longtemps, nous avons décidé de les vendre en bas du prix coûtant.

Nous en avons en chêne scié "quartered", très bien polies et admirablement bien finies.

Nous en avons aussi en bouleau, fini acajou.

Pourvues de sièges savatier en cuir, effets bronze et bouclier.

Prix réduit, aux lecteurs de l'Album Universel, de $6.00 pour $3.30.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Renouvelez vos meubles

tels que lits en fer, meubles en bois, chaises de veranda, etc.,

Avec la Peinture **Email Island City**

Elle donne un lustre supérieur, sèche vite et ne fendille pas

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.

REGISTERED TRADE MARK ISLAND CITY

P. D. DODS & CO.

Propriétaires

162, RUE McGILL

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprès et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

Bibliographie

A qui la faute ? par L. Dupont, conférencier populaire. 1 vol. in-12. Prix : 0 fr. 80, franco : 1 fr. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Table des matières : Préface. — Vous êtes socialiste ? — Causerie sur les Grèves. — De la participation aux bénéfices.— Une cause de la dépopulation. — Des sociétés coopératives de travail. — Sommes-nous comme cela ? — Conclusion.

Dire que cet opuscule est écrit avec ce même bon sens, ce même tact, cette même connaissance du milieu qui ont fait le succès des "Conférences familières", c'est dire la valeur pratique qu'il aura pour quiconque estime que la solution de la "question ouvrière" est moins affaire de ratiocination théorique que d'expérience et de bonne volonté.

Choix de Contes fantastiques, récits et nouvelles, de F. T. A. Hoffman, préface et notes d'**Edouard Lemoine,** Licencié ès-lettres. Format grand in-18 jésus, 3 francs.

Ce volume, que vient de publier la librairie **Garnier Frères, 6 rue des Saints-Pères,** Paris, ne le cède en rien aux précédentes éditions des oeuvres si célèbres et si connues du conteur extraordinaire que fut Hoffman. Dans son choix, M. Lemoine fait montre d'un goût sûr et d'une recherche d'art qui multiplie la valeur déjà très grande des pages d'Hoffman, qu'il présente avec notes aux lecteurs. C'est dire que l'ouvrage que nous signalons jouira d'un succès mérité auprès des amateurs de bonne littérature à la portée du grand public.

Le Conflit entre la République et l'Eglise. "Lettres à un officier français sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, par le chanoine G. Frémont. — 1 vol. gr. in-16. Prix: 3 fr. 50.—Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Le conflit entre la République et l'Eglise n'est qu'une des phases du malentendu plus grave et plus ancien qui divise, en France, le Catholicisme et la Démocratie : c'est de ce point de vue élevé que M. le Chanoine Frémont envisage son sujet. Il ne le traite pas en polémiste avide de dire son mot dans une question controversée, mais en philosophe préoccupé de l'avenir politico-religieux de la nation. Que la Démocratie et l'Eglise puissent et doivent s'harmoniser, c'est sa plus intime conviction. Aussi montre-t-il que Léon XIII, en s'efforçant à la conciliation de ces deux grandes puissances du monde moderne, n'a point fait oeuvre vaine. Il expose les avantages unitaires du Concordat et les inconvénients de la Séparation, s'appuyant sur ce fait que les partisans de cette dernière visent non pas à libérer mais à écraser le Catholicisme. Au cours de cette argumentation, il indique les réponses péremptoires qu'il convient d'opposer aux sophismes courants sur le "Syllabus, la tolérance, la liberté de l'enseignement, etc... ce livre, où les questions les plus actuelles sont étudiées sous leur aspect le plus général, doit être entre les mains de quiconque veut travailler consciencieusement à la tâche qui s'impose aujourd'hui à tout patriote digne de ce nom: la christianisation de la démocratie.

La sainte Messe expliquée et commentée, par A. Pangaud, prêtre, préface de M. l'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin. 1 vol. in-16 pot, orné de trente gravures. Prix: 0 fr. 50; franco, 0 fr. 60.— Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Ecrit à l'usage des enfants d'un patronage, cet opuscule contient une explication simple et claire du Saint-Sacrifice. On le répandra avce fruit dans la classe populaire. Il ne rendra d'ailleurs pas moins de services aux personnes instruites qui trop souvent n'ont qu'une connaissance extrêmement vague de la liturgie et du symbolisme chrétien.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

Voici la liste des brevets d'invention récemment obtenus par l'entremise de MM. Fetherstonhaugh & Co., solliciteurs de brevets, Canada Life Building, Montréal :

Canada. — H. H. Pitts, générateurs pour gaz acétylène et autres gaz. — M. I. Watson, "Amusement devices". — Z. M. Léger, boutons détachables. — W. Hoggard, mécanisme pour machines à embouteiller. — H. H. Pitts, brûleurs à incandescence pour gaz acétylène et autres gaz. — C. McLeod, "Disk harrows". — H. O. Little, "Veneer bending machines". — J. F. E. Rose, récipients réfrigérateurs pour le lait. — E. T. Dumas, traverses de chemins de fer. — L. E. Côté, "Pattern grading machines".

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum ;

2o Les adresses avec pseudonyme seront refusées, ainsi que celles poste-restante;

3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

❖

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Paméla A. Robert, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Malvina A. Roy, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Brin d'Amour, village Tadoussac; vues et fantaisies, Canada et étranger. — Mlle Bella Durocher, Tadoussac, Saguenay; vues et fantaisies. — Jean-Baptiste Larivé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Albertine Trudel, 105 rue Richelieu, Québec; fantaisies seulement. — Alph. Bellavance, bijoutier, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle E. de Rochefort, (en villégiature à St Fabien, comté de Rimouski) ; avec jeunes garçons. — Mlle Léonnetta Bricot, Lachute Mills, Argenteuil; fantaisies préférées, timbre et signature côté vue. — Mlle Corinne Barron, 422 Orléans, Maisonneuve ; fantaisies seulement. — Mlle Marie-Antoinette Desjardins, 220 Richelieu, faubourg St Jean, Québec. — Joseph Rhéault, Laç au Sable, comté Portneuf. — Jules Marchand, Boîte 51, Sorel; fantaisies seulement. — Mlle Delvina Rondeau, Warwick. — Mlle Marie H. Rondeau, Warwick. — Mlle Blanche Rivard, Ste Elisabeth de Warwick. — M. Ubald Huot, 459 Drolet. — Mlle Eva Huot, 459 Drolet, Montréal ; timbre et signature côté vue. — Mlle Anna Mathurin, 76 Logan; accepte tout genre moral. — Mlle Yvonne Desjardins, St Vincent de Paul, Ile Jésus.

Mlle Jeannette Morency, Rivière Trois-Pistoles, Témiscouata. — Mlles Louise et Alma Ethier, St Alexis, comté Montcalm, P. Q. — Jos. Coulombe, St Fabien, comté Rimouski. — J. B. Côté, avec Europe, prov. de Québec ; anglais, français, allemand ; Laurier, Manitoba. — Honoré Fréchette, 119 Rose, Montréal; fantaisies préférées.— J. B. Larivée, dentiste, St Fabien, comté Rimouski. — J. Alp. Mackay, chirurgien, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle B. Labadie, 38 Donegana, Montréal. — Roméo Gounod, St Romuald, Etchemin, Lévis ; avec jeunes filles instruites.—Joseph Dussault, Ste Marguerite, comté Dorchester.— Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, comté Dorchester. — Mme L. J. A. Péloquin, 471 Mont-Royal, Montréal ; séries, cartes artistiques. — Mlle Gertrude Valois, 446 Ste Catherine-Est, et Mme E. Valois, même adresse; fantaisies. — Thos. et A. A. Dorion, St André-Est, P. Q. — G. E. Tremblay, 182 E. 2nd St., Oswego, N. Y. — J. A. C. Lacerte, notaire, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Omer Bélanger, marchand, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Bellavance, fabricant de beurre, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — Joseph Laroche, 10 rue Prévost, Québec; fantaisies. — Mlle Antoinette Caron, institutrice, St Fabien, comté de Rimouski, P. Q. — M. Léon Leduc, 99 rue Moreau, Montréal, Can.; échangerait avec monde entier; timbres et signature côté vue. — Arthur Milot, rue Demontigny-Est, 1429, Montréal, Can. — M. Adam, 19 rue Ste Catherine-Est, Montréal, Can. — Mlle Julia Caron, St Thomas, Pierreville, P. Q. ; tous genres. — Mlle Eva Ouimet et M. René Ouimet, 327 Est rue Sherbrooke, Montréal; échangerait genres divers. — M. Joseph Dussault, Ste Marguerite, Dorchester, P. Q.—Mlle Marie-Louise Bourgault, Ste Hénédine, Dorchester, P. Q. — Mlle Elidore Grenier, Grand'-Mère, comté de Champlain, P. Q. — Chs Caron, St Léon, Maskinongé, P. Q., Can. ; tous genres et tous pays. — Mlle E. Bernard, 572 rue Plessis, Montréal; c. p. i. du monde entier; réponse prompte et assurée. — Mlle Ida Godin, Chicoutimi, P. Q.; fantaisies seulement. — Mlle Joséphine Charette, St Victor d'Alfred, Ontario; fantaisies seulement. — M. Philippe Edmond Bédard, mécanicien, St Fabien, C. R., P. Q. ; échanges divers. — Mlle Blanche Caron, St Fabien, C. R., P. Q.; échanges divers. — Mlle Alice Laviolette, 1155 rue Bordeaux, DeLorimier, Montréal ; diverses. — Mlle Yvonne M. Laurier, 810 rue Sanguinet, Montréal; diverses.

A "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., propriétaire et surintendant médical de cette institution, guérit de leur vice les malheureuses victimes de l'ivrognerie.

CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

LA BRETAGNE	juillet 19
*LA PROVENCE	juillet 26
*LA LORRAINE	août 2
LA GASCOGNE	août 9
LA BRETAGNE	août 16
*LA TOURAINE	août 23

*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS

Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consomption. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — **Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.**

Cartes Postales Nulle part ailleurs trouverez-vous plus de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. **Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.**

Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix spéciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE

804, rue Ste-Catherine Est

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c	50c	la doz.
" " noir, 3c	30c	"
" vues locales, noir	8c	"
" " " couleur	15c	"
" " pays étrangers	15c	"
" " désastre de San Francisco	15c	"
" Ivoire	20c	"
" " couleur	30c	"
" " peinte à la main	65c	"
" tableaux, paysages	25c	"

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Napoléon Lagloire

Les autorités civiles de la ville de Gênes, où Masséna soutint, en 1800, un siège mémorable, viennent de faire placer une inscription sur le palais qui servit de quartier général, durant les jours d'épreuves, au chef d'armée si justement nommé par Napoléon: "L'Enfant chéri de la victoire".

André Masséna, né à Nice le 6 mai 1758, soldat au Royal-Italien, puis officier au début de la Révolution française, fut un admirable conducteur d'hommes, un brave parmi les braves, un grand tacticien.

Son nom domine quatre des plus grands faits inscrits dans les annales militaires françaises et brodés sur la soie de nos drapeaux :

Rivoli, Zurich, Gênes et Essling.

M. E. Gachot, qui nous raconte l'épisode le plus amusant qui ait été relevé dans la campagne de Portugal, s'est chargé d'écrire l'histoire de Masséna, cet homme simple se plaisant à répondre aux flatteurs venus le complimenter lors de son élévation au maréchalat :

"Il n'y a pas de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée sur les ennemis de son pays."

❖

M. le maréchal Masséna, fait depuis peu prince d'Essling, guerroyait en Portugal. C'était au printemps de l'année 1810. Alors, trois beaux corps d'armée suivaient Ney, duc d'Elchingen, Junot, duc d'Abrantès, et Reynier, qui n'était que comte dans l'immense Empire français. Devant nos troupes s'étendait un terrain âpre, lieux favorables aux guérillas habilement espacées par lord Wellington, homme astucieux, chargé d'arrêter notre invasion au milieu du royaume de dom Pedro d'Alcantara.

Au début de cette guerre, des succès sont enregistrés: Astorga pris d'assaut; Ciudad-Rodriga criblé de bombes et amené à reddition; Almeïda, grande forteresse portugaise, ruinée par l'explosion d'une poudrière...

Et, partis d'Almeïda, les dragons du général Sainte-Croix poussèrent leurs montures, à travers monts et vallées, jusque devant Busaco; là, ils heurtèrent, dans une charge vraiment épique, les habits rouges du général Beresford.

A son tour, l'infanterie prenait contact. Pendant cinq heures, les deux partis s'entr'égorgeaient entre les sommets de la sierra d'Alcoba. Durant cette bataille, Graindorge, un brave entre les braves soldats de la Révolution, était blessé mortellement. Ney trouvait dix balles mortes dans ses vêtements. Marbot, déjà célèbre par ses gasconnades, recevait quelques coups de sabre.

Vers minuit, les rochers pris et repris, les chemins perdus et reconquis, la plaine tant disputée étaient rouges du sang répandu. Arrêtés dans leur course, exténués de fatigue, ayant brûlé leurs dernières cartouches, les régiments français rentraient dans la vallée.

Mais le soir, quand les plaintes des blessés s'élevaient lamentables entre deux bois, Masséna tournait par sa droite l'illustre Wellington qui, après avoir mandé à Londres: "que l'armée française n'existait plus" et entendu un concert de pibrochs écossais, dormait comme loir sur ce que son état-major appelait un lit de lauriers. Réveillé avant l'aube, le généralissime décampait, en chemise, tellement pris de peur qu'il abandonnait tous les avantages que sait tirer d'une position inexpugnable un bon capitaine.

Lentement, ou plutôt prudemment, M. le prince d'Essling, grand homme de guerre qui avait, pour illustrer sa carrière, les faits de Rivoli, de Zurich et de Gênes, suivait les Anglais en retraite; et lorsque Beresford, honteux de tourner les talons à l'ennemi, s'arrêtait un moment, Masséna disait :

—Qu'on laisse donc les défenseurs du Portugal se rapprocher, se mettre à la portée de nos baïonnettes... Quel taon les vient piquer ? Les voilà courant encore, tout éperdus. Allons !

Et le maréchal dirigeait son cheval vers Santarem. Il dépassait Coïmbre, la ville blanche. Il traversait des montagnes couvertes d'oliviers. Il passait le Douro et le Tage. Le jour, il écoutait le fracas des armes se heurtant pendant la marche, et durant les nuits étoilées, toutes tièdes, les rumeurs s'élevant des bivouacs. Enfin, il parvenait, non loin de Lisbonne, aux champs de Sobral. A l'avant-garde, il plaçait les régiments de Junot.

Devant Sobral, les habits rouges défendaient l'approche d'un terrain très accidenté. Ces mercenaires, vaillants gars de l'Ecosse et humbles fils de l'Irlande asservie, s'occupaient à tirailler, tout le jour, sur les patrouilles françaises; et aux heures nocturnes, ils s'appelaient d'un poste à l'autre. Par exemple, quand le canon égrenait ses projectiles dans leurs rangs, ces braves plaçaient devant eux les Portugais, réservant ainsi les mauvais coups à de chers alliés.

Junot, le chef du huitième corps, avait des charges.

Sa femme, une Egérie lettrée, suivait l'armée, bavardait, projetait. Depuis peu, la noble dame se plaignait de n'avoir pas, à sa disposition, un château où loger la petite cour de ses admirateurs. Elle frappait les murs de sa tente. Elle criait :

—On m'avait promis un palais !

Delagrave, un aide-de-camp du duc d'Abrantès, la conseillait :

—Madame, ne manquez point d'exiger que Villa-Franca soit pris. Cette ville a de grandes maisons entourées de beaux jardins. Dans une somptueuse demeure, vous nous donnerez des bals et aussi des concerts...

L'Egérie affirmait :

—Commandant, je vais mettre ce faquin de Junot en demeure de me loger convenablement.

En effet, Junot reçut un ordre ; après quoi il s'avança sur le front de bandière du camp, pour appeler :

—Holà! messieurs du 19e de ligne...

Et il indiquait :

—Vous nous donnerez un peu d'air, aujourd'hui.

Et il commandait :

—Distribuez double ration de plomb aux Anglais. Rejetez-les d'une bonne poussée, au delà de cette ville...

Et du bout de sa cravache, M. le duc d'Abrantès désignait Ville-Franca.

Alors, cette ville était carrée. Bâtie au bord du Tage, elle était ombragée de palmiers. Un fossé profond et une muraille l'entouraient. Ses portes pouvaient supporter l'épreuve du canon. Sa garnison, formée d'une multitude de citoyens, se promettait de repousser les assauts. Sortis en toute hâte des couvents, trois cents moines brandissaient d'énormes crucifix, montaient sur les bornes et exhortaient tout passant à préparer la destruction des Français. Des bourgeois fanatiques les secondaient en criant: "Guerre au couteau!"

La population venait de s'armer quand les soldats de mylord Wellington traversèrent la cité, en compagnies débandées ; après avoir conseillé: "Sauve qui peut !", ils couraient, tout éperdus, vers le sud.

La multitude, devenue soudain caponne, suivit les vaincus. Promptement, la ville se vida. Une pluie de bombes tombait dedans. Le tonnerre des détonations, le bruit assourdissant des explosions, l'écroulement des monuments éventrés ou décapités, formaient un vacarme étrange. Le quartier central, visé par les canonniers des chaloupes anglaises, stationnées sur le Tage, était rouge des incendies allumés : moyen d'interdire aux Français l'entrée de Villa-Franca.

Derrière des canons chargés jusqu'à la gueule et couvrant un coteau, M. le duc d'Abrantès attendait que les artilleurs anglais eussent brûlé leur dernière gargousse. Cela fait, il appela :

—Un volontaire !

Le sergent Bouledor, des grenadiers, se présentait.

Junot lui donna, mais à voix basse, des instructions.

Le sergent partit d'un pas rapide; il disparut à l'orée d'un bois, traversa des prairies, aborda un rempart, le put franchir et pénétrer dans la ville abandonnée. Il longea les ruelles, écouta au seuil des maisons vides et marcha vers le quartier central.

Devant la cathédrale gisait le cadavre d'un vieux prêtre qui, voulant fuir, s'était mis en route, trop tard. Plus loin, un petit chien, également frappé par des éclats de bombe, agonisait A l'entrée d'un couvent, Bouledor crut voir une ombre qui se glissait entre des piliers. Le sergent demanda :

—Qui vive !

La voix se perdit au travers de longs dédales.

Seul, un vagissement répondit au guerrier.

A sa gauche, dans une courette aux murailles tapissées d'épaisses glycines, un berceau était exposé. Dedans, une misérable femme avait abandonné son enfant, qui avait six ou huit mois. C'était miracle que ni les paquets de mitraille ni les décombres tombés des toits n'eussent atteint le petit ange qui tendait les bras au sergent.

Emu à pareil spectacle, Bouledor sentit deux grosses larmes rouler sur ses joues hâlées. Son coeur grossissait. Des sanglots lui montaient à la gorge. Il n'avait plus la perception très nette du temps qui s'écoulait. Il oubliait même de remplir sa mission.

Bientôt, la marche très rapide d'une patrouille levait des échos assez sonores dans cette ville abandonnée des habitants. Un régiment, placé en quadruples files, suivait la patrouille. C'était le 19e de ligne, qui adoptait l'orphelin.

Maître Bouledor, nommé tuteur de la recrue, dut s'employer à lui trouver une nourrice. Une chèvre, prise dans le troupeau du parc, en servit et s'y plut. On la gâta: bon orge, bon foin et fraîche couche en paille elle eut, cette bête. Les grenadiers s'employèrent à la flatter. Chamarrée de rubans, frisée, ses cornes dorées, on la traîna dans une église où, amené de force, un moine dut baptiser le petit Portugais, qui reçut les noms de Napoléon Lagloire. Au repas qui suivit la cérémonie religieuse, ses parents adoptifs décidèrent qu'on ne l'appellerait désormais que "Monsieur Lagloire". Et toute infraction à cette consigne serait punie d'une amende.

Qui fait la guerre accomplit un voyage au hasard, à travers les périls. Or, l'enfant si charitablement recueilli suivait au petit bonheur les grognards moustachus dont le nombre diminuait à chaque combat. Deux bretelles de fusil fixaient Napoléon sur Dorothée, la chèvre. Chaque matin, la diane l'éveillait. Aux arrêts du bataillon, le gaillard têtait avec ardeur, les deux mains nouées autour du pis de la nounou qui, souvent, léchait son nourrisson. Et, en bon enfant de troupe, Monsieur Lagloire n'était incommodé ni par la chaleur, ni par le froid tombant des sierras.

Au bivouac, lorsque des feux trouaient l'ombre épaisse de la nuit, Napoléon dormait paisiblement; le nez en l'air, la bouche ouverte, il reposait entre des havresacs et des faisceaux d'armes.

Durant la bataille, il entendait les sifflements des projectiles, les cris de douleur des blessés, les plaintes des mourants, sans jamais éprouver d'effroi

Napoléon grandissait.

Un jour, le régiment se trouva sans vivres. Les officiers et les soldats serrèrent leurs ceintures. Des campagnes dévastées s'élevèrent les gémissements d'une armée que l'obstination, mise par les Anglais à couvrir Lisbonne, condamnait à subir le supplice de la faim.

Derrière Torrès-Vedras, les grenadiers du 19e avaient caché la chèvre. Junot, passant une inspection, ordonnait d'envoyer la nourrice au service des hôpitaux.

Des pourvoyeurs accouraient. Ils étaient cinq. Bouledor en rossait trois. Les deux autres prenaient la fuite. Un officier, voulant assurer l'exécution des ordres de M. le duc d'Abrantès, provoquait une sédition dans le régiment. Junot était contraint d'annuler un ordre de prise. Alors, la chèvre restait au milieu de ses amis.

Une nuit, dans le village de Sobral, trois régiments anglais appartenant à la division Picton chargeaient un détachement du 19e, l'expulsaient des maisons et occupaient fortement la place.

Dans une retraite précipitée, le contingent français laissait aux mains du vainqueur Napoléon Lagloire et sa nourrice, gîtés en une basse étable.

Mais, une heure avant que parût l'aube, cent hommes, cent diables, cent héros, envahissaient ruelles, cours et corridors, effrayaient et rejetaient hors des murs quatre mille Anglais, retrouvaient leur pupille et se promettaient de garder la place contre tout retour offensif.

M. le prince d'Essling y vint au grand jour

—Ran, tan, plan, battirent les tambours lorsqu'il parut.

Le maréchal se fit présenter le sergent qui, bravant les ordres de son colonel, avait entraîné à l'aventure des grenadiers. Il voulait lui donner une sévère leçon.

—Quel était ton but ?

—Réparer une défaite et retrouver mon enfant.

—Quel enfant ?

Bouledor prit Lagloire dans ses bras; il l'éleva sans peine jusqu'à la selle du maréchal, qui saisit le bambin et l'embrassa.

—Morbleu! sergent, je suis ému... J'allais ordonner ton arrestation. Pour avoir sauvé l'enfant du régiment et repris Sobral, je t'accorde contrition... Pareil acte de bravoure t'a fait mériter la croix... La voici... Messieurs de l'état-major, saluez un nouveau légionnaire !

Et l'illustre maréchal se découvrit, le premier.

Au mois de mars 1811, l'armée de Portugal avait perdu un tiers de son effectif. Son dévouement envers Napoléon Ier faiblissait. Tous les officiers étaient fatigués de vivre loin de leur patrie.

Placé derrière les canons qui armaient le rempart de Torrès-Vedras, Wellington bravait la colère des Français.

Amaigri, les yeux brûlés par la fièvre, rageant contre le sort, Masséna regardait le Tage, qui était infranchissable à portée de l'artillerie des ennemis. Il regardait

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français

DINER ET SOUPER 35c

ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES

1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., †9.45 a.m., *8.00 p.m., *10-30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., †9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Elégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal,
†8.00 a.m., *9.40 a.m., †4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa,
*11.00 a.m., *12.40, p.m., †7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa,
*8.35 a.m., *3.30 p.m., †5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal,
*11.35 a.m., 6.30 p.m., †8.00 p.m., †10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepter le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Elégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD †9.00 a.m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, ‡8.30 a.m, ‡4.30 p.m. ‡7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - ‡7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., *8.55 a.m., i2.20 p.m., †5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., i2.20 p.m., †5.20 p.m.
ST-AGATHE, *8.45 a.m., §9.15 a.m., i1.10 p.m., i1.25 p.m., †4.30 p.m., †5.35 p.m.
LABELLE, L 8.45 a.m., i 1.10 p.m., †5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches. L Samedi, mardi et jeudi. § Dimanche seul. ‡ Quotidien excepté le samedi. i Samedi seul.

A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

La truite mord bien

au LAC ECORCE

et autres lacs sur la division de Montfort du chemin de fer

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

aussi ses officiers pensifs, ses soldats changés en squelettes. Hanté de sombres pressentiments, il murmurait, tout bas, un mot : " Fatalité ! "

Puis, du haut de son cheval bai, les poings serrés, cet homme qui, devant Mantoue, quinze ans plus tôt, avait mérité le surnom " d'enfant chéri de la Victoire ", insulta le Destin comme si c'eût été un être visible; ensuite, d'une voix grave, il commanda :

—Route d'Espagne !

C'était la retraite.

Deux jours plus tard, Junot passait, devant Alenquer, la revue du huitième corps.

A l'appel des capitaines, pour les six mille hommes qui manquaient, des sergents répondaient :

—Mort !

Ou bien :

—Disparu !

Par exemple, ceux qui gardaient le rang avaient l'âme bien chevillée au corps. Etranges sous leurs haillons, traînant des souliers sans semelles, ils bravaient les dernières misères.

A la queue du 19e de ligne, Junot apercevait une chèvre.

—Qu'on la mange! ordonna-t-il.

Mais Bouledor s'avança, au port d'armes, devant M. le duc d'Abrantès.

—Sachez, Monsieur le général, que Napoléon Lagloire, notre enfant adoptif, doit garder sa nourrice. Nous plaçons l'orphelin sous la protection de l'Empereur.

Ensemble, la chèvre et son nourrisson marchèrent au milieu du régiment, qui se dirigeait vers Salamanque. En chemin, les pires épreuves accablèrent la troupe: la fièvre, la pluie, la déroute. Chaque jour, l'escorte de l'enfant diminuait. A Ciudad-Rodrigo, la compagnie de grenadiers ne comptait plus que onze hommes.

Aux pires désastres, Bouledor survécut. Longtemps, à travers l'Espagne insurgée contre les Français, le sous-officier traîna ses guêtres.

Un soir de juin, en 1813, le sergent repassait les Pyrénées; de la main gauche, il soutenait un bambin qui, enveloppé d'un mantelet rouge, demanda, en apercevant les clochers de Saint-Jean-Pied-de-Port :

—Papa, est-ce là le pays de France?

Le vieux grognard essuya ses larmes et répondit, tout bas:

—Voici ta nouvelle patrie !

EDOUARD GACHOT.

TOUTES LES CONDITIONS DE SUCCES

Un remède à la fois agréable au goût, efficace pour la guérison des affections de la poitrine, c'est le célèbre spécifique français, le **BAUME RHUMAL**, que les autorités médicales proclament supérieur à tous les remèdes actuellement à leur disposition.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 30 juin

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Max Turnamm: Une Ligue sociale d'acheteurs. — René Moulin : Au camp du prétendant marocain. — Alexandra Bostrom : L'Eveil (Récits d'une maîtresse d'école russe), traduit par M. P. Guebhart. — Charles Le Coffic : Nos Poètes. — F.-Marion Crawford : Roman: Le Coeur de Rome (X). — L. Pervinquière : Chronique scientifique: l'appendicite à l'Académie de médecine. — Les insectes buveurs de sang et colporteurs de virus. — La reproduction de l'anguille. — L'Histoire de la semaine.

La Revue des Revues françaises et étrangères. — La Vie mondaine. — La Vie sportive.

Partie illustrée. — Le couronnement du roi de Norvège: le prince-héritier Olaf. — La reine Maud. — Une ligue sociale d'acheteurs : fac-similé des cartes postales de la ligue: Déballage inutile. — Veillée homicide. — La commande tardive. — Fête militaire; M. Etienne, ministre de la guerre, à la Fête fédérale des sociétés de préparation des armes à cheval. — Une visite au camp du prétendant au Maroc: infanterie et artillerie du prétendant. — Prisonniers marocains du roghi. — Trompettes. — Un chef drissi. — M. René Moulin. — Tente d'audience du roghi. — Le roi du Cambodge à Paris: arrivée à la gare de Lyon. — La convention de Genève: séance d'inauguration. — Sortie des délégués. — L'affaire Dreyfus à la Cour de Cessation : Alfred Dreyfus. — Le conseiller Moras. — Le commandant Guignet. — Une journée mondaine à Paris: la Journée des Guides aux Champs-Elysées.

L'Instantané, partie illustrée de la Revue Hebdomadaire, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50. — Joindre la bande d'abonnement de notre journal pour avoir droit à cette réduction.

Causerie Médicale

L'appendicite et les affections qui la simulent.

On se demande souvent et avec quelque raison pourquoi, depuis quelques années, les appendicites sont devenues si fréquentes. Voilà, dit-on, une maladie dont on ne parlait pas il y a vingt ans, et, maintenant, il n'y a personne qui ne compte, sinon dans sa famille, tout au moins dans son entourage immédiat, quelque patient qui a une appendicite dont un habile chirurgien l'a débarrassé.

Tout d'abord, il faut dire qu'il y avait autrefois et qu'il y a probablement toujours eu des appendicites. On les diagnostiquait mal, on opérait tardivement quand elles donnaient lieu à la formation d'abcès ou de péritonite localisée. Donc, sachons le reconnaître, l'origine appendiculaire n'était pas toujours reconnue.

Le progrès a consisté à savoir que nombre d'abcès de la fosse iliaque droite, nombre de péritonites avaient pour point de départ une inflammation de l'appendice, que nombre de maladies prises pour des obstructions intestinales avaient cette même origine. On a vu que le meilleur moyen de guérir ces maladies et surtout d'en prévenir la récidive était d'enlever l'appendice vermiculaire du malade, organe dont l'ablation ne présente aucun inconvénient et dont on est encore à chercher quels peuvent être le rôle et l'utilité.

Certains médecins ont dit: Dès que vous trouverez les signes d'une appendicite, au début ne craignez pas d'opérer. D'autres, aujourd'hui plus nombreux, demandent qu'on attende la guérison spontanée de la maladie et qu'on enlève l'appendice une fois la crise passée, pour éviter une rechute toujours possible et d'une gravité qu'on ne saurait prévoir. Car il y a des appendicites en quelque sorte foudroyantes, qui, en moins de quarante-huit heures, amènent la mort. Elles se reconnaissent à des signes nets, et nécessitent une intervention immédiate, seule chance et très problématique de salut. C'est sur ces cas, heureusement assez rares, que se basent nombre de médecins pour dire que tout appendice qui a été malade, ne serait-ce qu'une seule fois et d'une façon bénigne, doit être enlevé lorsque, suivant la formule, l'appendicite est refroidie. Au cours de la maladie on doit être sobre de toute médication. D'après un praticien de Lausanne, si un voyageur, pris brusquement d'appendicite en plein désert, se couche en plein air, se met à l'abri le mieux possible et reste une huitaine de jours sans aucun secours, sans aliments ni médicaments, il aura plus de chance de guérir que dans une ville civilisée, soigné par les princes de l'art.

Le danger pour lui serait d'être rencontré par le bon Samaritain. Quand un sujet est pris d'appendicite, il faut le mettre pour quelques jours à la diète complète, en lui permettant seulement quelques gorgées d'eau, calmer ses douleurs et immobiliser son intestin par l'application de vessies de glace, et ne lui donner aucun médicament.

Mais encore faut-il, au cours de la crise, reconnaître qu'on a eu affaire à une appendicite. Lorsqu'il était de règle d'opérer dès le début de l'affection, on a fait de grosses erreurs de diagnostic. On a opéré pour appendicite des personnes atteintes de fièvre typhoïde, de coliques néphrétiques, d'entérocolite.

C'est cette dernière affection qui amène le plus d'erreurs de diagnostic. Après des crises douloureuses s'accompagnant de fièvre et de vomissements, de douleurs dans la fosse iliaque droite, et qui ont été diagnostiquées à tort pour une appendicite, nombre de chirurgiens conseillent une intervention.

L'appendice est enlevé, il apparaît sain; mais alors interviennent les histologistes, qui l'examinent au microscope et y trouvent diverses lésions qui semblent justifier l'opération. Or, il apparaît que ces prétendues lésions, visibles seulement au microscope, se retrouvent dans les appendices sains, que d'autres sont le fait de l'opération elle-même. Quand on doit enlever l'appendice, on commence par le lier à sa base avec un fil. Cette ligature violente amène des suffusions sanguines disséminées ou circonscrites prises à tort pour des lésions morbides.

Nombre de personnes atteintes d'entérocolite et de typhlite ont été opérées à tort. Elles continuent à souffrir après l'opération comme avant, et, dans une récente communication à l'Académie de médecine, le Dr Dieulafoy en a cité plusieurs exemples. Sans nier que l'appendicite soit devenue plus fréquente, il faut tenir compte de ce erreurs de diagnostic. Il ne suffit pas de savoir que quelqu'un s'est fait enlever l'appendice même à la suite de phénomènes douloureux plus ou moins graves pour pouvoir affirmer qu'il a eu l'appendicite.

Dr L. MENARD.

Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie,** 18, Place Jacques-Cartier

Regardez-vous dans votre Miroir

Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon " Baby's Own Soap ", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.

Les mots " Baby's Own Soap " imprimés dans le savon et sur la boite ne sont JAMAIS TRADUITS.

Sus aux mouches

"Puer, abige muscas..."

Jusqu'à présent on avait cru communément que la mouche était un petit insecte ailé, inventé par le Créateur, pour servir, dans l'antiquité, aux tyrans, d'entraînement à la cruauté, et, de nos jours, d'aimable distraction aux écoliers, dont Thucydide et Cicéron ne captivent pas l'attention.

Les savants, qui aiment à compliquer les choses et multiplier les notions, viennent de nous révéler que la vulgaire mouche, la mouche domestique, "mus domestica", n'est pas seulement le "chétif insecte, vil excrément de la terre" des poètes, l'être odieux, importun, agaçant, insupportable et répugnant de tous, mais encore un animal "morbigène et bacillifère", vecteur de microbes et dispensateur de maladies".

En effet, la mouche, qui n'a pas les goûts aristocratiques, butine sur le "crachat" du tuberculeux, les "excreta" du cholérique, du typhique, du dysentérique, et s'y charge d'une multitude de bacilles tuberculeux, typhiques, cholériques, sans parler de tous les autres avec lesquels elle a fait un traité d'alliance et dont elle nous gratifie sans autorisation préalable.

Que cette vilaine engeance ailée se barbouille de microbes, puisque tel est son goût, soit, mais qu'elle vienne s'en débarbouiller sur nous et à nos dépens, c'en est trop! Ces moeurs sont absolument blâmables, ces procédés opposés aux règles élémentaires de la civilité puérile et honnête... Ces allées et venues de nos "exerets" sur nos "ingests" sont intolérables.

L'Humanité est donc dans le droit de déclarer la guerre à cette basse animalité. Déclarer la guerre est à la portée de tout le monde, le difficile, c'est de la bien faire.

Ceux qui sont embarrassés sur l'emploi du temps ne détestent pas de cueillir au vol le parasite ailé dans le creux de leur main; c'est un sport qui en vaut un autre, éminemment récréatif, peu tapageur, joie des enfants, tranquillité des parents.

Mais le résultat est mince et les chasseurs les plus passionnés, au bout d'une heure, abandonnent la partie.

Nous avons la ressource des papiers préparés, qui dissimulent le poison sous les apparences du sucre tentateur : mais la mouche récalcitrante ne meurt pas sur le coup, et, par vengeance, vient déposer son cadavre mortifère dans nos verres et sur nos aliments. Le régal de cadavres de mouches est un maigre régal.

On peut encore signaler les fils poissés; ils ont du bon, ils ne coûtent pas cher et emprisonnent quantité de mouches; mais ils forment dans nos demeures des guirlandes qui ne sont pas tressées à souhait pour le plaisir des yeux. Autant vaut la toile d'araignée, si finement tissée et gratuite.

Donc, l'arme de guerre est à créer de toutes pièces. On peut s'étonner à bon droit que les hommes qui ont inventé des armes si merveilleusement perfectionnées pour envoyer de vie à trépas des milliers de leurs semblables en quelques secondes, soient aussi en retard dans la balistique mouchicide.

Jusqu'à nouvel ordre, c'est l'huile de schiste brute qui semble détenir le record de léthalité.

Il est simple d'acheter de l'huile de schiste, c'est à la portée de toutes les bourses. Il est plus compliqué de savoir s'en servir.

Comme cet obèse qui restait debout dans un omnibus où il y avait une place de libre :

—Mais Monsieur a de quoi s'asseoir, lui crie le conducteur.

—Je le sais bien, répartit le voyageur, seulement je ne sais pas où le placer.

Eh bien, quand vous vous serez muni d'huile de schiste, sachez où la placer, versez-en dans les fosses d'aisances, sur la cuvette des water-closets, sur l'évier, dans les anfractuosités des murs où la mouche dépose ses oeufs. Cette huile a la propriété de les détruire.

On a encore conseillé la solution suivante, dont vous ferez le même emploi:

Sulfate de cuivre, 500 grammes.
Sulfate de fer, 500 grammes.
Chlorure de zinc, 2 kilos.
Acide phénique, 30 grammes.
Pour 30 litres d'eau.

Certains esprits ingénieux ont émis l'idée de donner une constitution à ces vils insectes avec le droit de vote: ce serait, paraît-il, un excellent moyen pour qu'ils s'entre-dévorent. Le projet, croyons-nous, est encore à l'étude, et il est plus sûr, pour nous autres hommes, de détruire nous-mêmes la mouche, qui n'est tolérable que sur la joue d'une coquette.

Rappelons-nous qu'une seule mouche, en déposant ses c..... — pardon, mesdames, je voulais écrire "ses caprices" — sur nos plafonds, nos tentures, nos meubles, notre pain, nos aliments, les parois de nos verres, en moins d'une journée, sans s'être familiarisée avec le geste auguste, sème sur son chemin plusieurs millions de bacilles morbigènes.

Le "To be or not to be" devra désormais être remplacé par le "Tuons la mouche, frère, ou mourons".

Dr CH. de SAINVILLE.

Rien n'est plus nuisible à la société que le fléau de l'alcoolisme. Les personnes qui en souffrent voudront bien se souvenir que le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., peut les en débarrasser, en les traitant à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec. Cette institution se réclame d'un long passé de succès ininterrompus, officiellement confirmés.

LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à jeudi, 16 août, inclusivement, des soumissions pour fournir le charbon nécessaire aux divers édifices publics appartenant au gouvernement fédéral, dans tout le Dominion; lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour la fourniture du charbon aux édifices publics du gouvernement fédéral dans le Dominion."

On peut se procurer des imprimés comprenant le devis et les formules de soumission, en s'adressant à ce ministère.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p. c.) du montant de la soumission, à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 5 juillet 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à vendredi, 27 juillet 1906, inclusivement, des soumissions pour la construction d'un prolongement du quai, à St Jean, I.-O., comté de Montmorency, Qué., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour prolongement, quai de St Jean, I.-O."

On peut consulter les plans et devis en s'adressant aux bureaux de M. C. Desjardins, commis des travaux, hôtel des postes, Montréal; de M. A. R. Décary, ingénieur résident, 5 rue du Fort, Québec, et du maître de poste de St Jean, I.-O., comté de Montmorency, Qué.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque de quinze cents dollars, ($1,500.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 6 juillet 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

A l'Académie Ste-Marie

Nous nous faisons un plaisir de publier ci-dessous la liste des élèves qui ont reçu des prix, lors de la récente clôture de l'année scolaire à l'Académie Sainte-Marie, 269 rue Saint-André :

Mlle Labelle, l'aimable directrice de cette institution, doit vraiment être fière de résultats aussi beaux que ceux que nous signalons ici. Le public connaît de longtemps le dévouement de Mlle Labelle à la cause de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse, c'est une raison de plus pour que nous l'en félicitions chaleureusement.

ACADEMIE SAINTE-MARIE

Rue Saint-André.

DISTRIBUTION DES PRIX

Prix d'honneur.

Prix d'instruction religieuse offerts par les Messieurs de Saint-Sulpice.

Prix offert par Son Honneur le maire de Montréal, M. H. A. Ekers, pour les travaux manuels, à Mlle J. Léveillé.

Prix offert par M. H. Gervais, député de la Division Saint-Jacques au Parlement fédéral, pour la couture, à Mlle Hélène Dalpé.

Prix offert par M. P. N. Breton, pour le dessin, à Mlle J. Léveillé.

Prix offert par M. le prof. Letondal, pour piano, à Mlle Alberta Girard.

Prix offert par M. E. Archambault, pour la musique vocale religieuse, à Mlle E. Moquin.

Prix offerts par un ami de l'Education, pour la composition littéraire, à Mlles V. Chauvin, E. Moquin et F. Dupras.

Prix offert par Madame Gérin-Lajoie, pour le Droit usuel, à Mlle J. Léveillé.

Prix offert par Mlle Barry (Françoise), pour la littérature, à Mlle B. Chauvin.

Prix de diction, offert par Mlle Saint-Jean, au nom de l'Alliance française, à Mlle B. Fugère.

Prix offert par la maison Cadieux et Derome, pour la sténographie et la clavigraphie, à Mlle B. Mayrand.

Médaille de bronze offerte par M. L. Gravel, pour les mathématiques, à Mlle H. Dalpé.

Médailles offertes par l'Alliance française, pour la diction, à Mlles B. Mayrand, E. Léger.

Médailles d'argent.

Excellence. — Mlles B. Cousineau, E. Forest, Alice Baril, B. Perrault.
Instruction religieuse. — Mlle I. Giguère.
Assiduité. — Mlles G. Prud'homme, A. Gauthier.
Application. — Mlle L. Fournier.
Mathématiques. — Mlle R. Comeau.
Musique. — Mlle H. Poulin.
Langue anglaise. — Mlle M. Champagne.

Médailles d'or.

Excellence. — Mlle B. Chauvin.
Assiduité. — Mlle B. St Martin.
Médaille de Son Excellence le lieutenant-gouverneur L. A. Jetté, à Mlle J. Léveillé.

Brevets de capacité

Accordés à Mlles J. Léveillé, B. Chauvin, M. Champagne, M. A. Lépine, E. Favreau, H. Dalpé, M. L. Boisvert, G. Prud'homme.

Diplômes de sténographie.

Mlles J. Léveillé, B. Mayrand, B. Saint-Martin, E. Favreau, M. Champagne, M. A. Lépine, H. Dalpé.

Diplômes de musique.

Mlles I. Sénécal, C. Brunette, C. Boisvert, A. Girard, B. Saint-Martin, H. Poulin, L. Archambault, Armande Brûlé, E. Saint-Pierre.

Diplômes obtenus au Bureau des Examinateurs catholiques.

Mlles K. Murphy, M. A. Latouche, M. A. Frappier, A. Larue, J. Brazeau, E. Marin, C. Guilbault, B. Tétrault, E. Bonneville.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, $1.00 par an.

Adresse : "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

PERE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

Un très mauvais cas. 6

MONTRÉAL, rue St-Paul.

Un jeune homme de 32 ans, affligé de l'épilepsie depuis plus de vingt ans, et un très mauvais cas, ayant au moins dix ou douze attaques par jour. Après avoir fait usage de toutes espèces de remèdes sans succès, fit l'essai des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs et obtint l'effet désiré. N. QUINTAL.

Mlle Roselle Ryan écrit de Mulgrave, N.E. — Sur la recommandation du Rév. Père Mullins d'ici, je ne fis usage que d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et j'en ai obtenu tout le bien désiré.

M. E. Chartier, de 185 rue St-Urbain, Montréal, écrit qu'il a terriblement souffert du mal de tête pendant longtemps, mais qui est disparu dès la première dose de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Il était aussi sujet à des évanouissements qui cessèrent trois mois après avoir pris ce remède.

GRATIS Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Medecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

Madame, VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

votre poêle et vos ustensiles de cuisine

AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

LA MINE GRASSE
OZO
Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement ; est la seule qui ne sèche pas.

LE POLI POUR METAUX
OZO
Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO M'f'g Co., Ltd, Montreal

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906

La Bague Galvanique "VERITAS"

a guéri des milliers de personnes atteintes de *Rhumatisme, Névralgie, Epuisement des Nerfs, Pauvreté du Sang ;* elle exerce un bienfaisant effet sur tout le corps. Nous faisons une offre spéciale aux lecteurs de L'ALBUM UNIVERSEL. Pour les témoignages, et pour connaître notre offre, veuillez envoyer timbre et adresser : THE "VERITAS" IMPORT CO., DEPT. 22, 219 RUE BLEURY, MONTREAL.

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue-L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Mozart, Wolfgang, — 1756-1791, — né à Salzbourg.

Le plus parfait et le plus complet de tous les grands génies de l'art musical, car seul il a touché à tous les genres, en excellant dans chacun d'eux. Rien ne lui est resté étranger: composition dramatique, religieuse, symphonique, oratorios, musique de chambre, lieder, cantates, psaumes, tout lui a été familier, et partout il a semé des merveilles.

Il procède de Haydn, avec plus de coeur et de grâce, peut-être moins de finesse et d'esprit mordant, en ce qui concerne la musique de chambre et la symphonie. Comme mélodiste, il se rattache indubitablement à l'école italienne, et à Gluck dans ses grands ouvrages, par la sincérité et la puissance de l'accent.

Après avoir été le plus inconcevable des enfants prodiges, puisque à quatre ans il composait de petits menuets que son père notait pendant qu'il les jouait, il parcourut, de six ans à dix ans, sous la conduite de son père, bon violoniste et maître de chapelle, d'abord l'Autriche, l'Allemagne, puis la Belgique, la France, l'Angleterre et la Hollande, recueillant partout, dans les cours et chez les grands seigneurs, les témoignages les plus flatteurs d'admiration, qui se traduisaient, malheureusement, bien plus en baisers, en caresses et petits cadeaux, qu'en argent monnayé ; un peu plus tard, il visita les grandes villes d'Italie, et revint à Paris, en 1778, se faisant entendre sur le clavecin, sur le violon, composant des sonates, des oratorios et des opéras entiers sur la demande des grands personnages auxquels il les dédiait, excitant toujours l'enthousiasme, mais sans arriver jamais à se créer une situation. On voit que ses débuts, pour être brillants, n'en furent pas moins difficiles.

Aussi, à l'âge de vingt-trois ans, dut-il accepter la modeste place d'organiste à la cathédrale de Salzbourg, son pays natal. C'est seulement alors que les circonstances lui permirent de prendre son essor définitif. En 1870, il écrivit "Idoménée", qui fut exécuté à Munich avec un succès colossal; puis vinrent "l'Enlèvement au sérail", "les Noces de Figaro", "Don Juan", "Cosi fan tutte", "la Flûte enchantée", et enfin "la Clémence de Titus", qui fut son dernier opéra. Une douzaine de Symphonies, dont quatre particulièrement célèbres — ut maj., ré maj., sol min., mi bémol maj., — une vingtaine de Concertos pour piano et orchestre, dont un pour deux pianos, des Concertos pour violon, pour clarinette, pour basson et pour cor, etc., représentent son bagage symphonique. Pour l'église, il a écrit une dizaine de Messes, de nombreux Psaumes et Motets, un célèbre "Ave Verum" à quatre voix, et la messe de "Requiem", son dernier ouvrage, qui fut achevé par son élève Sussmayer. De nombreux Quintettes, Quatuors et Trios attestent de sa valeur comme compositeur de musique de chambre, et de plus il a laissé une inépuisable collection de pièces pour piano, Sonates, Fantaisies, Airs variés, etc .

Dans tous ces genres si divers, il s'est élevé au-dessus de tout ce qui avait été fait avant lui, et le nombre de ses ouvrages, d'après un catalogue très consciencieux, est de six cent vingt-six! Or, il est mort à trente-six ans! et dans un tel dénuement qu'on dut l'enterrer dans la fosse commune. La scène fut navrante: c'était par un temps épouvantable, la pluie et le vent faisaient rage, et, les rares amis formant le cortège l'ayant abandonné, les fossoyeurs durent accomplir sans témoins leur sinistre besogne; et quand, le lendemain, sa veuve voulut venir pleurer sur sa tombe, personne ne put la lui indiquer! et on ne l'a jamais retrouvée.

Jusqu'ici, nous n'avons cité dans cette école que des maîtres à l'oeuvre impérissable; à un niveau encore très élevé, quoique plus modeste, il convient de ne pas oublier des artistes tels que :

Steibelt, — 1765-1823, — né à Berlin.

On a de la peine à se figurer aujourd'hui qu'en 1799, à Vienne, on l'opposait à Beethoven, et que, dans cette lutte, il avait de nombreux partisans ; c'était certainement une aberration, mais la musique de Steibelt mérite pourtant plus d'attention qu'on ne lui en accorde actuellement.

(A suivre)

Les familles que l'alcoolisme rend malheureuses devraient se souvenir qu'à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., guérit les cas les plus invétérés d'ivrognerie.

Dans le désert Mexicain

Le cheval est peut-être en voie de disparaître, tué par l'automobilisme. Mais il se passera encore bien des années avant qu'il cesse d'être, pour beaucoup de races, un objet de première nécessité. Allez donc, par exemple, essayer de vous passer d'une monture dans ces déserts qui, malgré les progrès de la civilisation, continuent à étaler leurs solitudes torrides entre les Etats-Unis et le Mexique.

Vraiment, ce serait à se demander comment les ancêtres des Navajos et des Apaches purent vivre sans chevaux, avant que les conquérants espagnols n'eussent introduit leurs fins andalous dans le Nouveau-Monde ! Mais il ne faut pas perdre de vue que les régions désertiques de l'Amérique du Nord ne sont habitées par ces tribus que depuis qu'elles ont été chassées de leurs domaines par l'invasion blanche.

On aime à croire que les aventures à la Mayne Reid ou à la Gustave Aimard ne sont plus possibles en Amérique. Et c'est une grave erreur. Si de nombreuses tribus indiennes ont disparu de la face de la terre, exterminées par les maladies d'importation européenne ou par l'alcoolisme, ou massacrées systématiquement par les Américains, si d'autres ont accepté le nouvel état de choses et se sont transformées en colonies de pacifiques agriculteurs, quelques-unes restent irréductibles, préférant la vie misérable du désert, avec la liberté, au confort de la "Reservation" avec un quasi-esclavage.

Ces derniers représentants de la race rouge habitent des régions où les blancs ne tarderaient pas à périr, où les Mexicains eux-mêmes, bien qu'ils aient dans leurs veines du sang indien, succomberaient infailliblement au climat et aux privations.

A dire vrai, Apaches et Navajos ne vivent pas de la terre qu'ils habitent, ne demandent pas — ou si peu! — leur subsistance au sol de leurs montagnes brûlées et de leurs plateaux arides. Ils planteront bien, çà et là, près des sources, du maïs et de la "yucca". Mais ils comptent surtout "sur les autres" pour garnir leur table.

Pendant la saison sèche, lorsque la rosée cesse à son tour d'humecter les pentes des vallées, ils se mettent en route, par petites bandes de quinze à vingt guerriers, sans autres bagages que leur carabine à répétition (car ils sont maintenant armés de fusils modernes, qu'ils achètent aux colporteurs américains), leur sac à cartouches, et quelques lanières de "tasajo" (viande séchée au soleil).

Il est rare qu'ils s'embarrassent d'une selle: une couverture, retenue sur le dos du cheval par une corde de cuir, leur en tient lieu. La bride elle-même n'est qu'une corde quelconque.

Où vont-ils ? Quel but les attire, tandis que, par une nuit sans lune, ils descendent des pentes où d'autres bêtes que les leurs se casseraient les reins ?

Si sauvages qu'ils soient, ils ont un merveilleux système d'espionnage, grâce auquel ils se tiennent au courant de ce qui se passe dans les lointaines vallées où les Mexicains du Chihuahua et les Américains de l'Arizona ont coutume, l'été venu, de faire paître leurs troupeaux.

Suivons une de ces bandes à la piste — oh! simplement par un effort d'imagination! — Elle a préféré se diriger vers les pâturages des Mexicains, moins redoutables que les Américains, moins adroits au tir, et surtout moins prévoyants... Et les Peaux-Rouges ont sagement agi !

Après avoir guetté, pendant toute une journée, du haut d'une falaise, les allées et venues des "vaqueros", ils ont dressé rapidement leur plan et l'ont mis à exécution. Tandis que leurs ennemis, au lieu de faire bonne garde sur leurs troupeaux, se livraient aux plaisirs et aux émotions du "monte", le jeu national du Mexique, ils se sont glissés à pied, dès les premières heures de la nuit, vers le "corral", où sont parqués les chevaux de service.

Ils rampent à travers les hautes herbes, aussi lestement qu'un "copper-snake", le serpent cuivré, la terreur des plateaux de l'Arizona; ou parfois, profitant d'un accident de terrain, d'un monticule, d'un bouquet de cactus, ils s'avancent par bonds prodigieux, comme fait le coyote, le chacal du désert américain.

Ils n'ont sur eux d'autres armes que leur carabine au canon court, à peine plus encombrante qu'un revolver, et la plupart ont dépouillé leurs vêtements, afin de s'assurer une plus grande liberté de mouvements.

Parfois, celui qui rampe en avant pousse un hurlement de coyote, et les autres lui répondent de la même manière, stratagème qui a pour but d'endormir les soupçons des vaqueros, si quelque bruit a frappé leurs oreilles ou si leurs chevaux ou leurs chiens ont donné quelques marques d'inquiétude.

—Des coyotes ! leur feront dire les hurlements parfaitement imités. Est-ce qu'on se dérange pour des coyotes !

Mais les Indiens sont parvenus près du corral, en ayant soin de l'aborder par celle de ses faces qui est la plus éloignée du camp. Grâce à leur force prodigieuse, ils ne sont pas longs à arracher quelques poteaux de la clôture. Et les voici qui bondissent dans l'enclos, choisissent, d'un coup d'oeil exercé, les meilleurs chevaux, et, bientôt en selle, obligent les autres bêtes à sortir devant eux du corral, par la brèche qu'ils viennent de pratiquer.

La première manche est gagnée ! Mais personne ne s'aviserait encore de prédire la fin de l'aventure.

Le hennissement d'un cheval, ou peut-être le bruit sourd de la cavalcade, a enfin troublé la quiétude des joueurs ; et les chiens ont aboyé avec une fureur que ne leur inspirerait pas l'approche des coyotes. Plusieurs s'élancent vers le corral, et un coup d'oeil suffit à leur révéler l'identité de leurs visiteurs nocturnes.

—"Los Indios !" crient-ils de loin à leurs camarades. "Se nos han cogido los caballos !" — Ils nous ont pris nos bêtes!

Au milieu d'une volée de balles de revolver, les Indiens s'échappent au galop, menaçant de leur carabine leurs victimes furieuses.

Sans perdre leur temps à se lamenter, les vaqueros se préparent aussitôt à la poursuite. Mais il serait trop long d'aller prendre au lasso d'autres montures dans la plaine; et les selles et les harnais manquent. Ainsi, plus d'une heure se gaspille, avant que les "rancherias" voisines n'aient fourni des chevaux tout harnachés.

Et ce ne sera que bien avant dans la nuit qu'un parti de vingt à trente Mexicains, armés jusqu'aux dents et supérieurement montés, pourra se lancer à la poursuite des voleurs. Et que de temps se gaspillera encore à suivre de fausses pistes, à rechercher les traces des Indiens sur un terrain desséché par la saison torride !

Sans doute, les Mexicains atteindront les Indiens, et les balles de leurs "escopetas" feront mordre la poussière à quelques-uns des Peaux-Rouges. Mais il y a cent "pesos" à parier contre un "cuartillo", que les autres échapperont et que les chevaux sont bel et bien perdus.

Quant à poursuivre les Navajos dans leurs montagnes, il n'y faut pas songer. Ce serait aller à une mort certaine.

TALLOIRES.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

VINGT MAGNIFIQUES CARTES POSTALES COLORIEES

Vues de la Nouvelle-Angleterre, couleurs naturelles.

Le "Boston and Maine Railroad" vient de mettre en circulation une magnifique série de cartes postales coloriées. Elles représentent des vues choisies de la Nouvelle-Angleterre, en couleurs naturelles :

"Deerfield Valley, Mass."
"Silver Lake, Madison, N. H., & Mt. Chocorua."
"Nashua River, Clinton, Mass."
"Noon-time, Lancaster, Mass."
"Bald Head Cliff, York, Me."
"Lake Memphremagog, Vt."
"Franconia Notch, N. H."
"Lake Massawippi, P. Q."
"Presidential Range, N. H."
"Surf, Scarboro, Me."
"Squam Lake, N. H., from Shepard Hill."
"Ocean Side of Nubble, York, Me."
"Ashuelot River, Keene, N. H."
"Lake Winnipesaukee, N. H."
"Mt. Monadnock, N. H., from Beech Hill."
"Eastern Point, Gloucester, Mass."
"Connecticut River, Mt. Holyoke, Mass."
"Mt. Starr King, from Whitefield, N.H."
"Eastern Point Light, Gloucester, Mass."
"Lake Sunapee, N. H., from Garnet Hill."

La série entière de ces cartes sera mise sous enveloppe et envoyée par la malle à n'importe quelle adresse, sur réception de 30 cents en timbres-poste, au "General Passenger Department", Boston & Maine Railroad, Boston, Mass.

JONAS

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire

Pureté, Délicatesse et Force

Exigez toujours les ESSENCES DE JONAS,
HENRI JONAS, Fabricants
MONTREAL.

DUPUIS FRERES

Notre
Grande Vente
pour Ecouler
de Juillet

Notre rayon des tissus pour robes est aujourd'hui le plus achalandé du genre à Montréal. Nous recevons la plus grande foule et nous vendons la plus grande quantité dans les tissus de tous genres pour robes ou costumes.

L'importance de nos commandes a attiré l'attention des manufacturiers aussi bien que celle des plus grands importateurs. C'est à cet avantage indiscutable de pouvoir disposer des grandes quantités, que nous devons les bas prix dont nous faisons bénéficier notre clientèle.

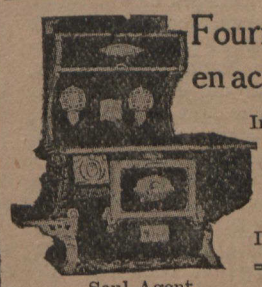
Nous sommes moralement convaincus qu'il n'a jamais été offert à Montréal, à la fois, un stock aussi considérable, un choix aussi varié dans les tissus pour robes d'importation récente, à des prix aussi exceptionnellement réduits.

La ménagère économe ne saurait ignorer les avantages extraordinaires que nous offrons durant cette vente de juillet, il suffit d'ailleurs d'une simple visite à nos différents étalages pour se convaincre de la disproportion frappante qu'il y a entre les prix affichés ailleurs et nos prix réduits.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est



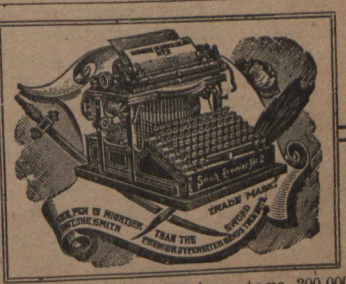
Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir.
Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTRÉAL —

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. East 2314
Tél. Marchands 694



Il doit y avoir quelqu'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphe

Smith Premier

Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest Telephone Main 212

ETIQUETTE UNION 10 TYPO JAC. CARTIER LTÉE

DE-CI DE-LA

Un prodigue rare.

Un nommé John Steel, citoyen des Etats-Unis, vient de mourir dans la misère, après avoir dévoré sa fortune en six mois, et quelle fortune, $3,000,000! Mais, enfin, que faire pour dilapider un trésor pareil en si peu de temps ?

Nous ne citerons que deux des nombreuses excentricités auxquelles il s'était livré, ce qui explique tout le reste.

Il avait imaginé de se faire faire un costume entier, à commencer par la lingerie, en billets de banque, qu'il portait d'ailleurs, et qu'il était défendu de raccommoder; une déchirure s'y faisait-elle, on remplaçait par un "morceau" neuf. Alors...

De plus, il lui prenait fantaisie de faire donner un concert d'harmonie dans ses jardins, et aux nombreux badauds venus là pour écouter, il jetait à pleines mains des pièces d'or; vous pouvez croire que les auditeurs ne s'en plaignaient pas et étaient plus nombreux à chaque fois.

Barbe... de luxe.

Le Japon a besoin d'argent; rien d'étonnant à cette constatation. Aussi, cherche-t-on à imposer le plus possible, et vient-on d'instituer l'impôt de la barbe.

Tous les Japonais portant la barbe y seront assujettis. Mais, où la mesure est complète, c'est que l'on pourra bientôt fixer le revenu des gens à leur barbe, car, non seulement l'homme barbu paie l'impôt, mais encore il paiera plus ou moins, selon la longueur et la coupe du poil.

La claque automatique.

Voilà une invention qui ne va pas faire sourire les chefs de claque et leur équipe, car, cette fois, on ne parle pas de les supprimer, ce qui n'était pas du goût de tout le monde, auteurs et artistes, mais bien de les remplacer avantageusement et économiquement, ce qui est à considérer.

Il s'agit d'un appareil, composé de deux sacs de cuir gonflés d'air, frappés violemment l'un contre l'autre; ils reproduisent, à s'y méprendre, le bruit des applaudissements. Des couples de sacs de ce genre, habilement dissimulés et reliés par des fils électriques aux coulisses, et le régisseur peut, en pressant simplement sur un bouton, déchaîner des tonnerres d'applaudissements.

Encore un métier qui ne nourrira plus son homme! Mais, c'est le progrès!

Cheveu... et bague au doigt.

Jeunes filles rêveuses, à quoi pensez-vous? Au prince charmant qui demandera votre main et s'emparera — peut-être ? — de votre coeur. Mais quand? C'est l'inconnu, et l'incertitude est toujours angoissante. Voulez-vous être — oh! à peu près — fixée sur le délai probable de l'apparition de "celui" que votre petit coeur espère ? Mais, avant tout, il s'agit de croire; ayez donc la foi et allez-y de votre petite expérience.

Emplissez d'eau, à demi, un verre dont l'orifice est étroit. Extirpez de votre tête votre plus long cheveu, demandez à une amie mariée qu'elle vous prête son alliance; vous attachez la bague au cheveu et, soutenant celui-ci par son extrémité, vous laissez plonger la bague dans le verre d'eau. Si la bague oscille largement, vous vous marierez. Autant de fois que la bague heurtera la paroi du verre, autant d'années à attendre. Si elle oscille à peine, vous aurez du mal à coiffer le voile virginal des épousées ; si elle reste immobile, sainte Catherine vous protège et vous veut au nombre de ses élues.

La disparition de l'autruche au Sahara.

L'autruche, commune naguère au sud de Laghouat, a maintenant disparu de cette région, et l'on a attribué cette disparition à une chasse abusive. Cependant, quelques observateurs pensent que cette explication n'est pas suffisante et qu'en réalité le rôle de l'homme serait à peu près nul dans la disparition de l'autruche dans une grande partie du Sahara.

Ainsi, au Hoggar, on ne chassait pas l'autruche; d'ailleurs, les pièges des Touaregs sont rudimentaires: le fusil à pierre est peu répandu chez eux, et ce n'est que depuis quelques mois que les armes à longue portée pénètrent dans leur pays.

D'autre part, M. René Chudeau, qui a fait une enquête sur ce sujet, remarque que le climat ne semble pas avoir varié; que les caravanes suivent toujours la même route, jalonnée par les mêmes pâturages et les mêmes points d'eau, dont le débit paraît constant. Les sauterelles abondent; la vie est toujours facile pour les animaux adaptés au climat; les gazelles sont toujours grasses; les chameaux égarés pendant plusieurs mois sont habituellement retrouvés en très bon état. Les oiseaux de proie sont surtout des vautours ; les carnassiers sont petits; le plus redoutable d'entre eux, le guépard, est peu répandu, et l'autruche est de taille à se défendre.

Faut-il donc, pour expliquer la disparition de l'autruche, admettre une épizootie? La preuve n'en est pas apportée. Pour M. Chudeau, l'autruche, type vieux, sorte d'anachronisme, dernier souvenir peut-être des dinosauriens, présenterait un phénomène d'extinction naturelle.

Les petits cadeaux.

Il faut espérer qu'on fera une exposition publique, ainsi qu'on vient de le faire un peu tardivement à Berlin, pour les cadeaux reçus par le kronprinz et la kronprinzessin allemands, de tous les présents qui ont été offerts, à l'occasion de son mariage, à la "princesse américaine", miss Alice Roosevelt. On en verra de drôles.

On connaît déjà le fusil en or avec balles en or, qu'un compagnon de chasse du Président a fait parvenir à miss Alice. Un M. Stillmann, de Pittsbourg, a trouvé mieux. Il a adressé à la sympathique fiancée un petit fox terrier qui a coûté la modeste somme de 1,500 dollars. Ce "cabot" de prix était accompagné de toute une garde-robe sortant de chez les meilleurs faiseurs : costumes "tailor-made", de ville, de visite, de promenade, d'automobile; fourrures, sandales, bottines en cuir, etc. L'envoi comprend, de plus, des menus en argent massif, sur lesquels se trouvent notés tous les petits plats auxquels "Monsieur le terrier" daigne donner sa préférence.

L'invasion féminine.

Elle est surtout redoutable aux Etats-Unis, où, d'après une statistique qui vient de paraître, les femmes ont forcé l'entrée dans 300 sur 303 professions ou métiers qui faisaient jadis l'apanage exclusif du sexe masculin.

Nous ne donnerons que quelques chiffres de la statistique, qui suffiront pour se faire une idée de l'intensité du mouvement féministe. On y compte à l'heure qu'il est chez nos voisins :

193 femmes-forgerons, 8 chaudronnières, 126 couvreuses en plomb, 409 électriciennes, 1,041 architectes, 167 femmes-maçons, 545 femmes-charpentiers, 45 stuccateuses, 1,759 peintresses en bâtiment, 989 femmes-carriers, 904 femmes-voituriers, 84 techniciennes, 1,668 mécaniciennes de chemin de fer, 48 conductrices d'omnibus, 571 machinistes, 323 femmes croque-morts, 5,574 coiffeuses, 8,119 femmes-médecins, 807 dentistes, 11,031 artistes, 2,192 journalistes, 1,010 femmes-avocats, 3,378 prédicatrices, 10,556 agentes de commerce, 85,246 employées aux écritures, 74,153 comptables, 150,000 vendeuses, 3,000 commissionnaires, 879 gardiennes de nuit, 86,118 dactylographes, etc., etc.

Sur le nombre de celles qui savent préparer une soupe, la statistique est muette. C'est probablement l'affaire des hommes.

Mais où est le poète qui chantera les 323 femmes-croque-morts ?

L'appréciation du temps par les deux sexes.

M. Robert MacDougall avait constaté jadis que les deux sexes sont, en général, malhabiles à apprécier un espace de temps ; il y avait toujours forte exagération, surtout de la part des femmes, qui évaluaient très bien à dix minutes un intervalle d'une minute et demie.

MM. Robert, Gerkes et Urbain, professeurs à l'université d'Harvard, ont repris ces observations qui ont porté sur 251 jeunes gens de dix-sept à vingt-trois ans, et 274 jeunes filles de dix-sept à vingt ans. Les intervalles à apprécier étaient de 18, 36, 72 et 108 secondes. L'évaluation des femmes fut moins exacte que celle des hommes, mais elle était supérieure à la réalité, tandis que celle des hommes était inférieure. Ces expériences se trouvent donc en désaccord avec les précédentes ; tout ce que l'on peut en conclure "provisoirement", c'est que l'attente nous paraît moins longue qu'au beau sexe.

Tailleurs photographes.

L'honorable corporation des maîtres tailleurs parisiens vient d'imaginer de supprimer l'insupportable corvée des mesures nécessaires pour la confection des vêtements.

Désormais, au lieu de mesurer le client sur toutes les coutures, on le photographiera en avant d'un filet métrique: l'image étant repérée sur les mailles, permettra de déterminer fort exactement les diverses mensurations jusque dans les moindres contours.

Voilà un service anthropométrique auquel on se soumettra plus bénévolement qu'à celui de M. Bertillon.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. à midi, le lundi ; le dimanche, jour et nuit.

Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

CARTES D'AFFAIRES — Profession Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
NOTAIRE
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL MAIN 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur
No 230 rue St-André Montréal.

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE
de Maison et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André, - Montréal.

FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison, Montréal

TEL. MAIN 792 RES. ST-LAMBERT MAIN 42
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co.
55 rue St-François-Xavier MONTREAL.

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue Ste-Elizabeth, Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR EN BRIQUES
140 rue Sherbrooke, Montréal

Peintres d'Enseignes

Phone Est 1105 Spécialité : Lettrage de Voitures
LAFOND & COUTURE
Anciens employés de A. Giard & Cie.
PEINTRES D'ENSEIGNES
No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTRÉAL

Linge, Argenteries, planchers
sont nettoyés parfaitement par l'emploi de la
Poudre à Laver Chinoise
Elle est douce aux mains, parfumée et très mousseuse. Essayez-la.
Paquets de 5c, 10c et 25c
Rachetés au comptant quand ils sont vides. En vente partout et chez les fabricants.
MOULIN OCEAN
101 Avenue Mont-Royal

"IL M'A SAUVÉ LA VIE"

LOUANGE D'UN FAMEUX REMÈDE

Mme Willadsen raconte comment elle prit le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham à temps.

Mme T. C. Willadsen, de Manning, Iowa, écrit à Mme Pinkham :

Chère Madame Pinkham :—

"Je puis véritablement déclarer que vous m'avez sauvé la vie et je ne puis par des mots exprimer ma reconnaissance.

"Avant de vous avoir écrit, pour vous dire ce que j'éprouvais, j'avais été soignée par les médecins pendant deux ans, et j'avais dépensé beaucoup d'argent pour remèdes, sans obtenir de soulagement. Les périodes avaient cessé et je souffrais beaucoup d'étourdissements, maux de tête, maux de reins et pesanteur, et j'étais si faible que je pouvais à peine me traîner. Comme dernier recours, je me décidai de vous écrire et d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et je suis heureuse de l'avoir fait, car, après avoir suivi vos instructions, que vous m'avez données gratis, mes périodes devinrent régulières ; je suis maintenant en parfaite santé. Sans vous, je serais aujourd'hui au tombeau.

"J'espère sincèrement que cette lettre induira toutes les femmes souffrantes de ce pays à avoir recours à vous."

Quand les femmes souffrent d'irrégularités, faiblesses, déplacement ou ulcération des organes, de pesanteur, inflammation, mal de reins, flatuosité, débilité générale, indigestion et prostration nerveuse, elles devraient se rappeler qu'il existe un remède éprouvé et infaillible. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham chasse immédiatement tous ces maux.

Aucun autre remède féminin n'a reçu autant de témoignages aussi enthousiastes et reconnaissants. Refusez toutes substitutions.

Mme Pinkham est la bru de Lydia E. Pinkham, ayant été sur la direction de sa belle-mère jusqu'à sa mort, elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades depuis vingt-cinq ans. Adresse, Lynn, Mass.

Complet, $10.00

Fait sur commande

Pantalon, $3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins $10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est,

MONTREAL.

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de **LYONS** suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands.

LES DEUX MORTES

(Ecrit pour l'Album Universel)

Ma chambre. — Une table de travail chargée de livres. — Mon crucifix. — Mon bréviaire. — C'est le matin. — Je suis à "Prime".

Il fait beau dehors! Un petit vent frais qui passe à travers le feuillage des érables, arrive par ma fenêtre ouverte, dans une longue caresse délicieuse, qui fait flotter un peu mes quelques cheveux blancs !

Un bosquet délicieux, une prairie où, en grosses taches rousses, paresseusement les vaches ruminent, un verger tout senteur, avec mille roses épanouies, un clair ruisseau qui file comme un ruban d'argent sous le dôme des feuilles, au sein des marguerites, au pied d'une grotte artificielle... voilà le paradis que j'habite.

Pour charmer ces lieux, le chant des oiseaux, le murmure de la brise, le beuglement des vaches, et de temps à autre, — pas tous les jours, heureusement, — les coups écourtés d'une carabine meurtrière.

Depuis le matin, j'entends cette foudre cruelle éclater avec un crissement d'agonie... Cela fait comme un "gloria" douloureux dans mes tristes versets de psaumes.

Et les oiseaux s'enfuient à tire d'aile, se blottissant dans les feuillages, aux crevasses des murs, aux encoignures des fenêtres.

Ce jeune homme — car c'est un jeune homme, hélas ! — a la passion folle de tuer les oiseaux !

Lentement ma pensée se porte vers lui !

Il me semble que j'entends le petit cri jeté par la victime, puis le bruissement de ses ailes battantes,... puis le claquement de son petit cadavre sur...

C'est bien réel, quoi! Par ma fenêtre, il entre ! Ses ailes convulsivement frémissent avec le bruit nocturne du hanneton... Il s'abat lourdement... inerte... sur mon bréviaire !

Il se tord avec de petits cris plaintifs... ses fines pattes bleutées s'étendent, se retirent, se raidissent!... Il ouvre son bec lentement comme pour prendre autour de lui un peu d'air, un peu de vie... Ses paupières clignotent, ses petits yeux deviennent ternes et blancs.

C'est tout! Il reste immobile!... Encore une poussée du coeur avec un battement d'ailes! Encore un vague regard qui s'enfuit...

L'hirondelle est morte.

Le bleu de ses ailes s'assombrit! Cette petite tête si douce s'aplatit sur le livre, et sa poitrine blanche est rougie !

J'ai regardé l'oiseau mourir, et j'ai pleuré !

Gentille messagère de gaieté et d'amour, celle qui vient chez nous avec un rayon de soleil apporter une bénédiction et une parure, celle qui fera de nos toits et de nos fenêtres, passagère confiante, une patrie pour elle et ses petits à venir, je l'ai prise dans ma main...

Une large tache rouge en forme de croix maculait mon bréviaire, à l'endroit où le psalmiste chantait :

"Ecce enim Deus adjuvat me, et Dominus susceptor est anima mea." — Voici que mon Dieu m'apporte son secours... et le Seigneur va recevoir ma vie ! "...

. . . . . .

On frappe à ma porte.

—Entrez !

C'est une jeune fille, une de mes pénitentes! La chère enfant !

Quand elle vit la croix de sang tracée sur le bréviaire, elle eut un frisson qui la fit pâlir. Puis son regard s'attacha, comme dans un accès de folie, sur l'oiseau mort, à la poitrine sanglante !

—Asseyez-vous, mon enfant, lui dis-je en emportant l'hirondelle pour la déposer sur le bord de ma fenêtre.

Et, revenant à la visiteuse:

—Allons, mon enfant, tout va bien, n'est-ce pas ?

J'aperçus dans son visage une contraction subite, et tout aussitôt de ses yeux brillants coulèrent d'abondantes larmes !

Elle s'accouda sur ma table, laissa tomber sa tête sur son bras, puis éclata violemment en sanglots.

Je respectai cette immense douleur. Je la laissai pleurer. Il me semblait que ces larmes devaient déjà laver son âme, qu'il était bon qu'à cette première souffrance, les émotions trop sensibles de son coeur s'épanchassent pour lui donner ensuite la sérénité de la réflexion.

Il devait y avoir dans cette conscience d'étrangère, de fille de France, aux ardeurs méridionales, quelque chose de bien criminel !

Car je la connaissais... et c'était une chrétienne.

Elle était venue elle aussi, comme cette pauvre hirondelle, du pays toujours bleu et toujours chaud, messagère aussi, de gaieté et d'amour! Qui donc l'avait blessée? Qui donc me l'envoyait ainsi meurtrie et mourante ?

—Mon enfant, lui dis-je en posant doucement ma main sur son bras.

On eût dit qu'elle sortait d'une longue rêverie douloureuse!

Elle me regarda fixement, et moi je sentais au fond de son âme le vrai motif de ses pleurs.

—Voulez-vous que je vous confesse?

—Oui, mon père.

—Parlez, mon enfant, je vous écoute !

Puis, lentement, avec des sanglots et des étranglements, elle me raconta son malheur !

Pour ces coeurs de vierges, comme pour les hirondelles, il est des jeunes gens cruels !

Le plomb meurtrier qui ensanglante la poitrine blanche de ces oiseaux, fait dans ces âmes virginales de mortelles blessures.

Et j'écoutais avec compassion le récit de ce moment fatal où la mort était entrée, désolante...

Je ne sais comment le bréviaire avait été placé devant elle, entre nous deux...

Distraitement, je regardais les pages se gondoler, et s'ouvrir l'une après l'autre.

Quand elle eut fini, je consolai sa douleur, je relevai sa volonté abattue, je la remis forte et encouragée dans le chemin de la pureté et de la vertu.

Le pardon du Christ descendit sur cette tête éplorée, lava son âme profondément et la rendit à son virginal amour !

En relevant son front rougi, des larmes — de joie ou de tristesse encore? — tombèrent de ses yeux sur mon bréviaire, puis subitement elle me regarda avec un sourire.

Elle était sauvée !

Elle demeura encore un moment silencieuse, pour laisser à son visage le temps de se rasséréner et de ne point trahir l'effusion pénitente de son coeur.

Puis elle sortit :

—Merci, mon père !

—Au revoir, mon enfant, que Dieu vous garde !

. . . . . .

Je repris mon bréviaire... avec la vision confondue de ces deux victimes: l'hirondelle et l'enfant de France.

A l'endroit où les dernières pleurs, — ce sang de l'âme, — étaient tombées, l'Eglise nous faisait chanter avec David:

"Beati immaculati in Via, qui ambulant in lege Domini ! — Bienheureux les coeurs purs au chemin de la Vie ! Bienheureux ceux qui gardent les préceptes du Maître!"

L'Aumônier.

Pour copie conforme :

GASTON LEURY.

Un mari ivrogne guéri.

Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit :—"J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employer tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. *ECHANTILLON GRATIS* et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

LE SONNET D'ARVERS

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel, en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle, inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander, mais n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait fait douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
"Quelle est donc cette femme?" Et ne comprendra pas.

FELIX ARVERS.

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ¼ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE

442, Rue St-Paul Montréal

LA PLUME-FONTAINE

Sir WILFRID LAURIER

Modèle perfectionné de 1906.

Les fabricants de la plume S. W. L. ont inventé un nouveau drain (feed-bar), qui rend cette plume absolument parfaite, et leur permet de donner à l'acheteur une garantie plus forte que jamais.

Si la plume-fontaine S. W. L. n'écrit pas d'une façon parfaite, cette plume sera échangée sans frais.

Garantie en or de 14 karats.

STYLE "M"

No. 2	- -	$1.75
3	- -	2.50
4	- -	3.25
5	- -	4.00
6	- -	4.75

Avec instructions en français sur la manière de s'en servir.

Adressée franco par la poste sur réception du prix.

LIBRAIRIE

Beauchemin

LIMITÉE

Fabricants. 156 rue St-Paul, Montréal

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.—Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille $1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien

Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299½ rue St-Laurent, Montréal

Réparation de meubles

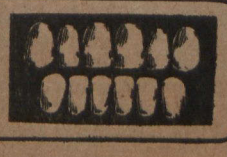
Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3399

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal

Les oiseaux légendaires

LE CORBEAU

CHARLES FOLEY

C'est le croque-mort de la gent plumée.

Autrefois, effectivement, on appelait "corbeaux" les hommes qui, en temps d'épidémie, enlevaient les pestiférés pour les porter à l'hôpital ou les enterrer. On donne encore ce nom à ceux qui accompagnent les convois funèbres ou qui volent les ornements de cimetières. Et, de fait, le corbeau s'abat toujours le premier sur les morts.

La superstition populaire le représente en oiseau de mauvais augure, en oiseau fantastique, sinistre, perfide, maléfique et fatal, en sorcier noir à l'oeil blanc, en politicien machiavélique et nuisible, en messager de douleur et de deuil.

Dans nos campagnes, un combat aérien de corbeaux avec d'autres oiseaux est un présage de guerre. Le paysan détruit leurs nids parce qu'il croit que leurs cris attirent le mauvais temps: orage ou gelée. Il les chasse à coups de pierre s'ils se perchent sur son toit, de peur qu'ils n'évoquent le malheur et la mort.

"Cràs! Cràs!" croasse le corbeau, qui, la chose est notoire, sait le latin. "Cràs" veut dire "demain" Aussi, dans nos vieux contes, l'oiseau noir est-il représenté comme un mauvais payeur et comme un prometteur qui ne tient pas sa parole. "Cràs ! Cràs!" râle encore et toujours le corbeau quand sonne l'heure de la confession suprême. Par suite, il meurt damné.

Adulte, le corbeau ne quitte jamais son habit noir. Laid, il a le bec court et droit, pointu, tel qu'une pioche. Il semble avoir un faux nez, et ses narines sont quelquefois cachées par trois ou quatre poils de moustache roide, au-dessus de laquelle cligne son oeil gris ou blanc, clair de malice et de ruse. Notre madré compère est chauve de bonne heure. Sur ses grosses pattes robustes, feutrées de noir, il voudrait se donner une allure grave et majestueuse, qui n'est que gauche et burlesque. Oiseau lourd, il a le vol pesant. Son croassement rauque rappelle le croassement des grenouilles. Mais, s'il chante faux, apprivoisé, il parle facilement et parle bien. En peu de temps, il devient bavard, et si bavard que, muet sur ses affaires, il se rattrape en divulguant les confidences et les secrets des autres.

Le corbeau mange des insectes, des graines et des fruits. Il déterre les semences. Mais ce qu'il préfère à tout, c'est la viande ou fraîche ou corrompue. Il n'a aucune répugnance: son estomac digère les pires ordures. Quoique coriace, mangé par l'homme (on sait que les Anglais mettent volontiers de jeunes corbeaux dans le pot-au-feu), l'oiseau noir voulut à son tour manger de l'homme. De mauvais plaisants prétendent même que c'est depuis ce temps-là que les corbeaux n'ont plus d'estime pour nous.

Maître corbeau est solitaire et sédentaire. Il se plaît dans les ruines. Si, parfois, il se familiarise jusqu'à s'aller jucher sur le dos des moutons, c'est, l'hiver, afin de se réchauffer les pattes dans la laine ou de manger quelques baies qui s'y trouvent attachées. Il loge parfois en haut des cathédrales ou dans les tours élevées, mais le plus souvent dans les forêts et les rochers. Il construit son nid en des lieux escarpés. Il pond, en mars, trois oeufs tachetés de brun et d'un vert sale (nombre et couleur fatidique).

Les petits naissent blancs, mais tout de suite leurs péchés les rendent noirs.

Les corbeaux se débarrassent promptement des soucis et des fatigues de la famille. Parents dénaturés, ils n'attendent pas que leurs enfants soient en âge de se suffire à eux-mêmes pour les chasser du nid à grands coups d'ailes et de bec. Non seulement ils leur défendent le retour au logis paternel, mais ils vont parfois jusqu'à leur interdire l'accès de la forêt natale. Aux petits d'aller chercher gîte et pitance au loin.

Pillard et criard, loquace et vorace, le corbeau est également égoïste. Sa devise est "chacun chez soi, chacun pour soi".

Ainsi que tous les avares, il vit très longtemps. Il atteint trois âges d'homme, dit la fable.

Sa bavarderie, sa gourmandise et sa vanité sont ses seules faiblesses: elles donnent à ses ennemis le moyen de le duper. Il faut que le renard l'incite à pérorer, le loue de sa beauté, le flatte, l'anoblisse, le traite de "Monsieur du Corbeau", pour lui faire tomber le fromage du bec. On le prend aussi par son insatiable appétit; c'est presque l'unique façon de le capturer, car, méfiant, il aperçoit et flaire le chasseur d'une lieue. Lorsque la neige couvre encore le sol, on place au fond de cornets de papier dur, un morceau de viande. On enduit intérieurement ces cornets de glu et on les enfonce dans un tas de menue paille. Le corbeau découvre rapidement l'amorce. Pour piquer la viande, il plonge du bec, se barbouille de glu, se coiffe et s'aveugle du cornet. Après avoir battu des ailes en zig-zag désespérés, il retombe à terre, y demeure immobile et se laisse prendre.

Le corbeau, somme toute, a la pire réputation. Dans les pays où il est le moins maltraité, Inde et Russie, il ne doit un semblant de considération qu'à son métier de cureur d'égouts.

Les fables et les contes nous fournissent, en innombrables tours d'adresse, des preuves de son intelligenc. En voici un exemple moins connu, observé "de visu":

Un corbeau apprivoisé, se sentant altéré, s'approche d'une fontaine, ouvre le robinet, boit à sa soif et referme le robinet. On prétend aussi qu'un corbeau, après attente dépitée devant une carafe à demi-pleine, s'en alla chercher des cailloux et les jeta dans cette carafe jusqu'à ce que le liquide montât, dans le goulot, à portée de son bec.

On accuse le corbeau de n'avoir aucune sorte de conviction. On l'a maintes fois vu bâtir son nid sur une girouette afin d'afficher plus narquoisement son dédain de la constance, son mépris de toute opinion fixe.

Le proverbe l'affirme ingrat: "Nourris un corbeau, il te crèvera l'oeil."

Le corbeau ne vit que de vols et que d'assassinats. Ce brigand ne sort de sa caverne inaccessible que pour piller. De ses rapines, il rapporte au gîte tout ce qu'il peut et cache le reste. C'est le cambrioleur d'oeufs dans les nids dont le maître est absent. C'est le féroce compagnon de la pince et du croc, qui guette la sortie de l'oiseau pour forcer la porte, surprendre la famille, tuer l'oiselle, dévorer les oiselets. Et, lâche, ainsi que tous ceux qui ne vivent que de morts, il n'affrontera vivants que les faibles, perdrix veuves ou cailles orphelines; il n'attaquera les forts qu'agonisants: lièvres blessés ou lapereaux pris au piège.

Dans notre prochain numéro nous commencerons UN NOUVEAU FEUILLETON, que tout le monde voudra lire.

Ventre repu, il aime encore à se repaître les yeux du spectacle des exécutions et des tortures. Et cela lui vaut ces lugubres sobriquets de "rossignol de potence" et d'"hirondelle de mort".

Dans les sciences occultes, le coeur du corbeau, broyé et mélangé avec d'autres ingrédients magiques, donne, à ceux qui l'avalent, le don de divination.

Le corbeau est l'emblème de l'homme de loi. Et Toussenel en donne quelques preuves plaisantes: avocat et corbeau, aussi bavards l'un que l'autre, sont autant l'un que l'autre entichés de latin; l'un et l'autre s'entraînent à parler sans la moindre conviction; à tous deux l'on dit: Maître. Comme tant d'hommes d'affaires véreux, le corbeau, arrivé le dernier au combat, se rue néanmoins le premier à la curée. Les corbeaux assaillent le mourant, ou plutôt le mort, aux yeux; de même les suppôts de chicane plongent dans les ténèbres du code, aveuglent de paperasses timbrées leurs clients-victimes avant de leur donner le coup de grâce.

Henri Becque, notre contemporain, ne s'est-il pas inspiré de cette idée dans sa fameuse pièce "Les Corbeaux"?

On a cherché à réhabiliter le "compère Colas", comme l'appellent beaucoup de campagnards. On a allégué qu'il sauvegardait le blé des vers blancs et des limaces, qu'il débarrassait le sol de la vermine. Ce bandit, assure-t-on, montra jadis quelque courage. Les anciens les dressaient à la chasse; ils témoignent que les corbeaux s'y comportaient vaillamment. Louis XII fut le seul de nos rois à s'aviser de chasser au corbeau la caille et la perdrix. On allègue aussi que le corbeau n'est pas dénué d'esprit de solidarité. Des bandes de corbeaux coalisées combattirent et chassèrent d'un bois un aigle qui avait dévoré leurs petits; on crut même observer que ces bandes apportaient à l'attaque une sorte de stratégie. Mais tous les faits cités exaltent surtout l'intelligence de l'oiseau maléfique, sans autrement atténuer ses défauts ou ses vices.

Les légendes païennes sont incomparablement plus favorables au corbeau que les nôtres. Le corbeau, chez les Grecs et chez les Romains, a l'oreille des dieux et donne de bons conseils. Il est l'ami de la Pythonisse de Delphes et de la Sybille de Cumes.

La mythologie lui reproche une seule faute, d'ailleurs légère, et dont il fut puni sévèrement. Voici l'histoire:

Apollon, dans un sacrifice, eut besoin de se laver les mains. Il commanda au corbeau d'aller lui chercher de l'eau à une source voisine. Le corbeau prit son vol, mais il avait à peine franchi le seuil du Temple qu'il aperçut un figuier chargé de fruits. Malheureusement, les figues n'étaient pas à point. Le corbeau, craignant qu'un autre oiseau ne profitât de l'aubaine, demeura sur place, attendit la maturité du fruit et oublia, ou plutôt négligea son message. Le dieu, en châtiment, condamna le corbeau, tous les ans, à la saison des figues, au supplice de la pépie.

Ce fut le corbeau qui indiqua à Alexandre de Macédoine la route du temple mystérieux de Jupiter Amman.

En Egypte, on vénérait l'oiseau-sorcier, on l'embaumait lorsqu'il mourait.

Plutarque loue le corbeau d'être un époux fidèle et même galant. Il nous donne à croire que ce mari modèle ne se remarie qu'après neuf ans de veuvage.

A Rome, le corbeau avait une liste civile.

Chaque matin, au Forum, il salua tour à tour trois empereurs: César, Auguste et Tibère, par leurs noms. La tradition nous parle aussi d'un autre corbeau du Forum qui, interrompant et déconcertant Cicéron en pleine harangue, lui croassa narquoisement au nez: "Tace nebulo!" Un autre corbeau, non moins fameux, accompagna en guerre son maître Valérius, et, pour le défendre, sauta aux yeux de son adversaire, s'agrippa à ses cheveux et, du bec, lui déchira le visage.

Au séjour des dieux Scandinaves, le corbeau, en place d'honneur, figure sur l'épaule d'Odin ou bien entre les pattes du loup Fenris.

La légende chrétienne flétrit le corbeau comme un oiseau de superstition, impur et foncièrement païen.

A la fin du déluge, le corbeau ne sort-il pas le premier de l'arche, envoyé en guide, en messager de tous? Ne manqua-t-il pas indignement à sa mission sacrée en ne revenant jamais? De là la rupture du corbeau avec l'homme. L'ingrat fut désormais méprisé, traité en dangereux agent de scission et de désorganisation sociale.

Moïse met l'oiseau noir au rang des bêtes immondes. Job l'anathématise. Salomon voue les yeux des mauvais fils aux becs des corbeaux.

Une bonne action cependant à l'actif du corbeau. Ce fut lui qui apporta au prophète Elie son pain quotidien. Mais si Dieu se servit cete fois de l'oiseau maudit pour accomplir une oeuvre pie, c'est afin de prouver qu'il demeure toujours un germe de bien dans l'âme corrompue par le mal et qu'on ne doit jamais désespérer de la conversion des pécheurs.

CH. FOLEY.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 1752e livraison (30 juin 1906).

Monsieur de la Palisse, par J. Jacquin.— La banane, par Miss Chief. — Mademoiselle L'Amirale, par Mme de Bovet. — L'apiculture médicale, par L. Viator. — La chasse, par Ch. Diguet.

Abonnements — France: Un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. — Union postale: Un an, 22 fr.; six mois, 11 fr.

Le numéro: 40 centimes,

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2¼ x 2¼—$1.10
No. 2, " 2¼ x 3¼—$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix

Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Conservez au visage sa Jeunesse et sa Beauté

Si la beauté est le premier prix que la nature donne à la femme, elle est aussi le premier qu'elle lui enlève; c'est donc chose importante de savoir la conserver et de connaître les moyens les plus sûrs pour en réhausser l'éclat.

MADAME MARIE après des études consciencieuses a réussi à découvrir un système de traitement scientifique et raisonné qui en s'aidant de la nature elle-même rétablit la nutrition de la peau, lui donne la vie et détruit les éléments qui peuvent porter atteinte à son fonctionnement.

MADAME MARIE invite cordialement toute personne désireuse de faire disparaître *taches de rousseur, boutons, rides, marques de petite vérole, etc.*, à venir la consulter.

CONSULTATIONS GRATUITES

Madame Marie, 485 rue Ste-Catherine O Tel. Up 3079 Edifice Inglis

Librairie DEOM
47, Ste-Catherine Est

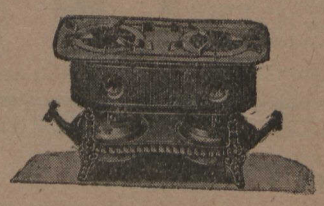
Vient de paraitre

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié.

Prix, - - 25 cts

Poêles à l'huile



Nous venons de recevoir d'Allemagne un lot considérable de poêles à huile; aussi des poêles américains. Nous offrons ces indispensables ustensiles à des conditions excessivement avantageuses dont tout le monde devrait profiter au moment des chaleurs.

Rien n'augmente moins la chaleur d'un appartement qu'un poêle à l'huile.

Economique, propre, hygiénique.

Beaurais Frères
316 RUE ST LAURENT

DAMES demandées, travail agréable, $3 à $5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Le Bœuf Salé de Clark

Du beau boeuf bien salé et dont on a enlevé les os et le gras superflu.

Cet aliment dans une maison assure à la ménagère un repas excellent et toujours prêt. Vous serez certainement satisfait du Boeuf Salé de Clark. Se vend en canistres de 1 et 2 livres chez les épiciers, etc.

WM. CLARK, Mfr., Montréal

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE," vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

EAU des CARMES BOYER

SOUVERAINE

CONTRE:

Vertiges, Maux d'Tête, Évanouissements, Dyssenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

LA CURE DU Dr CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.

LA BANANE

Depuis quelques années, les bananes se font de plus en plus communes à Montréal. D'où vient cette invasion de fruits qui jadis étaient un régal de richards, qui maintenant sont devenus un dessert de prolétaires ? C'est ce que nous allons dire.

Depuis longtemps, de nombreuses publications signalaient les avantages et les facilités que présentait la culture des bananes. On prédisait une fortune rapide à ceux qui tenteraient l'aventure. L'élevage des lapins n'était qu'une misère en comparaison.

En effet, le bananier pousse comme du chiendent. Vous défrichez le sol en mettant le feu aux herbes et aux arbustes qui vous gênent, vous piquez des pousses de bananiers de trois verges en trois verges, et dix mois après vous récoltez. Vos plantes se reproduisent d'elles-mêmes par rejetons. La nature travaille en votre lieu et place. Vous n'avez que la peine de cueillir.

Bien qu'on trouve des bananes en Egypte, dans le Delta, dans la zone équatoriale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, il faut pousser jusqu'à l'Amérique Centrale, à Colon, dans l'Etat de Panama, surtout à Bluefields dans l'Etat de Nicaragua, sur la côte des Mosquitos, pour trouver les véritables et grandes bananeries. Elles donnent environ 3,000 régimes par 10,000 verges carrées.

Chaque régime se vend au moins 40 cents.

La main-d'oeuvre est à peu près nulle. Les concessions de terrains s'accordent très facilement, pour des prix dérisoires, dans un pays presque vierge encore.

L'emballage n'existe pas. On entasse les régimes (racimos) sur des charrettes, on les charrie jusqu'au port voisin où on les

flanque pêle-mêle dans la cale d'un voilier, qui les transporte lentement de l'autre côté du golfe du Mexique, à Saint-Louis, à l'embouchure du Mississipi, rarement jusqu'à New-York.

Les fruits que nous recevons ici ont déjà passé par plusieurs mains. Les revendeurs américains les enveloppent de coton brut pour les garantir de chocs nuisibles. Cueillies vertes et dures, les bananes ont le temps de mûrir en route et sur nos marchés.

Il y a quelques années à peine, ce fruit exotique atteignait des prix inabordables pour les petites bourses. On n'en trouvait que chez les plus grands marchands de comestibles. Aujourd'hui, les moindres épiciers vous en offrent; les marchands le roulent sur leurs éventaires jusqu'aux extrémités des faubourgs les plus pauvres. Il fait concurrence à la pomme vulgaire.

Evidemment, pour avoir tardé si longtemps, la vulgarisation de ce fruit a dû rencontrer de grands obstacles. Mais ni l'état d'anarchie endémique, ni les révolutions si fréquentes dans ces pays, ni les droits de propriété mal garantis n'en sont cause. Il faut plutôt l'attribuer à l'absence de voies de communication.

Les routes n'existaient pas. L'accès des ports sur la côte de l'océan étant interdit aux grands vapeurs par d'énormes bancs de sable.

Les seules rades facilement abordables de l'Amérique Centrale se trouvaient sur la côte du Pacifique. Or, tant que l'isthme de Panama ne sera pas percé, nous ne pouvons attendre de fruits frais de cette provenance. Ils auraient le temps de pourrir au passage du détroit de Magellan.

Provisoirement, on en est réduit à l'exportation par la côte des Mosquitos. Trois sociétés belges, trop faibles pour réussir isolément, ont fusionné il y a quelques années et formé une puissante compagnie, créé des routes, aménagé des ports, percé les barres à l'embouchure des rivières, etc., etc. Elles recueillent, en ce moment, le fruit de leurs efforts.

L'exportation des bananes a pris un développement considérable et s'accroîtra d'année en année.

Le bananier lui-même est connu et apprécié depuis fort longtemps. La multiplicité de ses noms le prouve: Pisang, arbre des savants, arbre de la science, figuier d'Adam, etc... Ce serait donc, d'après cette dénomination, un bananier et non un pommier qui fut le fameux arbre du Paradis terrestre.

La légende de la Genèse a pu se tromper. Bien des gens, d'ailleurs, se trompent encore aujourd'hui en se figurant que le bananier est un arbre. Ce n'est qu'une plante herbacée, malgré la hauteur (neuf pieds) qu'elle atteint dans les régions tropicales. Bien des gens la connaissent même sans s'en douter.

Bien des gens se trompent encore en s'imaginant que le fruit du bananier est nourrissant. Il gave, il ne nourrit pas. On n'en meurt pas, mais on n'en vit pas non plus.

Il flatte le palais, c'est une gourmandise, ce n'est pas un aliment. Les indigènes du Nouveau-Monde n'y ont recours qu'à la dernière extrémité, ils s'en bourrent pour tromper leur faim. Ils savent bien qu'au bout d'un certain temps l'usage trop exclusif produit des dérangements de corps et des diarrhées. Un seul être se nourrit à peu près uniquement de bananes, mais c'est un oiseau, le "buceros galeatus", qui vit en Guinée, et porte à cause de cela le nom de "bananiste".

D'aucuns prétendent cependant qu'il existe un fruit semblable à la banane, plus grand, plus grossier, le "platanos", qui ne se mange pas cru, que l'on cuit à l'eau, sur le gril, au four, dans la poêle, enfin de toutes les façons, et qui est un véritable aliment.

Ce fruit, qui pousse pour ainsi dire tout seul, est un réel encouragement à la paresse ! Partout où il prospère (et il pousse jusqu'à une altitude de 1 mille), les habitants se livrent au "dolce farniente".

Un des présidents de la république de Costa-Rica s'avisa un jour de faire arracher tous les platanos des hauts plateaux pour forcer les gens au travail.

Vaine tentative !

Les débris des plantes extirpées reprirent racine, et deux ans après, nos braves paresseux purent recommencer leur ancien genre de vie.

Le platanos contient sans aucun doute le bacille de la paresse et la suppression d'une grande difficulté sociale: la nécessité du travail.

Il paraît qu'il contient plus d'éléments nutritifs que le blé ou les pommes de terre.

Si les bananes n'ont pas la valeur nutritive (hypothétique) des platanos, elles flattent du moins notre palais et remplacent avantageusement, comme dessert, les oranges ou trop acides ou trop sèches.

Les nègres de la Guyane en font du vin.

Nos voisins les préparent comme l'ananas: au kirsch ; ceux du Sud en font de l'eau-de-vie ou du vinaigre.

Les Parisiens, enfin, les mangent sur des oeufs, comme de simple jambon!

Bref, c'est un fruit qui se prête à toutes les combinaisons culinaires ou autres.

C'est un fruit à surprises.

E.-B. LANG.

Le "Conseil des Femmes", (Librairie Hachette et Cie, Paris), dont les intéressants sommaires sont bien connus de nos lecteurs, rembourse tout abonnement par de ravissantes primes dont voici le détail :

Un Chemin de Table de style Empire, d'un dessin inédit très élégant et décoratif, long de 1 mètre et large de 40 centimètres, tout prêt à être brodé sur toile péruvienne garantie, ou

Six Mouchoirs festonnés en fine batiste, à broder en blanc ou en couleurs, ou

Trois pans de Cravate lingerie, jolie guirlande Louis XVI, à broder, sur batiste fine.

Toute abonnée du "Conseil des Femmes" recevra gratuitement par an :

12 numéros de revue, soit
384 pages de texte, formant la valeur de 11 à 12 volumes à 3 fr. 50, comprenant
200 articles variés et littéraires,

qui la mettront au courant du mouvement intellectuel et social contemporain. Elle sera renseignée sur la vie, le travail et l'activité des femmes dans tous les temps et dans tous les pays, elle pourra préparer ses filles à une destinée heureuse et utile. Tout cela, sans qu'il lui en coûte un centime, puisque son abonnement lui aura été entièrement remboursé.

Le Secret de la PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement

Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouces ; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

Pour faire un Bon Repassage

EMPLOYEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

C'est un produit de qualité absolument SUPÉRIEURE

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous fournisse le véritable, empaqueté dans des boites portant une vignette de la belle Japonaise.

SIROP D'ANIS GAUVIN

Guérit:

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.

En vente partout à 25 cents

CARE AUX IMITATIONS

Bagues de Fiançailles

Avec la pierre de naissance de votre fiancée—la mode suprême—grand choix. Demandez notre catalogue. 11

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

ENLEVE LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

LE SIEGE DE BERLIN

NOUS remontions l'avenue des Champs-Elysées avec le Dr V..., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé, lorsque, un peu avant d'arriver au rond-point de l'Etoile, le docteur s'arrêta et, me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de Triomphe:

—Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées, là-haut, sur ce balcon? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui, dès le début de la guerre, était venu se loger aux Champs-Elysées, dans un appartement à balcon.

Devinez pourquoi ? Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il se mettait à table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très grand; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante... Près de lui sa petite-fille à genoux et tout en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux; mais au fond je gardai peu d'espoir. Nous avions affaire à une bonne et belle hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère.

Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état de stupeur et d'immobilité. Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reischoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir nous crûmes tous à une grande victoire. Vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier!... Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre ami jusque dans les limbes de sa paralysie; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai pas le même homme. L'oeil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de se soulever et bégaya deux fois:

—Vic-toi-re !

—Oui, colonel! Grande victoire !...

Et, à mesure que je lui donnai des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclaircir.

Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

—Mais il est sauvé, lui dis-je en lui prenant les mains.

La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reischoffen : Mac-Mahon en fuite; toute l'armée écrasée... Nous nous regardâmes, consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse... Et cependant, comment faire? Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre! Mais alors il fallait mentir.

—Eh bien, je mentirai, me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore.

Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées furent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié, vraiment, de voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin, Froissart en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela, elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire ! Il savait tous les coups d'avance...

—Maintenant, voilà où ils vont aller... Voilà ce qu'on va faire...

Et ses prévisions se réalisaient toujours! — ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

Malheureusement, nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux!... Chaque jour, en arrivant, j'apprenais de lui un nouveau fait d'armes :

—Docteur, nous avons pris Mayence, me disait la jeune fille, en venant au-devant de moi avec un sourire navré.

Et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait :

—Ça marche, docteur, ça marche, dans huit jours nous entrerons à Berlin.

A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris... Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province; mais sitôt dehors l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

Le premier jour de l'investissement — je m'en souviens, — je montai chez eux, très ému, avec cette angoisse au coeur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier :

—Eh bien! me dit-il, le voilà donc commencé, ce siège !

Je le regardai, stupéfait :

—Comment, colonel, vous savez ?

Sa petite-fille se tourna vers moi :

—Eh ! oui, docteur ! C'est la grande nouvelle. Le siège de Berlin est commencé !

Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé et si tranquille? Comment se serait-il douté de quelque chose ? Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de Triomphe, et, dans sa chambre à coucher, autour de lui, tout un bric-à-brac de premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome en robe de baby ; puis de grandes consoles toutes raides, ornées de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales: des médailles, des bronzes, un rocher de Sainte-Hélène sous globe, des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigot et des yeux clairs, et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engoncée qui était la grâce de 1806.

Brave colonel ! C'est cette atmosphère de victoires et de conquêtes, comme tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire, bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide-de-camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne.

Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant, sans nouvelles de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait, on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors, vite arrivait une lettre d'Allemagne, qu'elle venait lui lire gaiement près de son lit en retenant ses larmes.

Le colonel approuvait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles ; mais où il était beau surtout, c'était dans les réponses qu'il envoyait à son fils :

" N'oublie jamais, disait-il, que tu es Français. Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde... "

Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir; d'adorables prêchi-prêcha sur le respect des propriétés. La politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant.

" L'indemnité de guerre et rien de plus... A quoi bon leur enlever des provinces?... Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ?... "

Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait si bien la candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

Pendant ce temps, le siège avançait toujours..., pas celui de Berlin! hélas!

C'était le moment du grand froid, des bombardements, des épidémies, de la famine.

Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout, le père, lui, avait du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père si innocemment égoïstes.

Le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui, sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors, animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait, pour la centième fois, cette sinistre retraite de Russie, où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval...

—Comprends-tu cela, petite, nous mangions du cheval !

Je crois bien qu'elle le comprenait ! Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose. De jour en jour, cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile.

Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà les terribles bordées de la Porte-Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval, — il vit très bien les gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

—Qu'est-ce donc que ces troupes-là? demanda le bonhomme.

Et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

—Mauvaise tenue! Mauvaise tenue!

Il n'en fut pas autre chose; mais nous comprîmes que, dorénavant, il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement, on n'en prit pas assez.

Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi, toute troublée.

—C'est demain qu'ils entrent, me dit-elle.

La chambre du grand-père était-elle ouverte? Le fait est que, depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement nous parlions des Prussiens, nous; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps. Mac-Mahon descendant l'avenue sous les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue, comme à Lutzen, saluant les drapeaux troués et les aigles noirs de poudre.

Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la Porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si laides, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand lazaret ; partout des drapeaux, mais si singuliers, blancs, avec des croix rouges, et personne pour aller au-devant de nos soldats.

Un moment il put croire qu'il s'était trompé.

Mais non ! Là-bas, derrière l'Arc de Triomphe, c'était un bruissement confus; une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant. Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre et, sous l'arc de l'Etoile, rythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert!...

Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible:

—Aux armes ! Aux armes ! Les Prussiens !

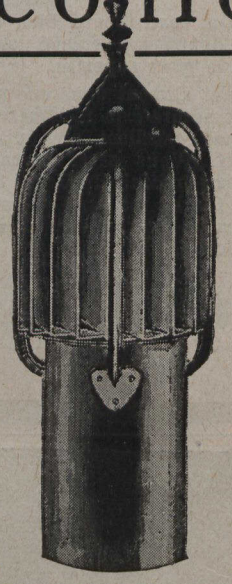
Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir, là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras et tomber raide: Cette fois, le colonel Jouve était bien mort.

ALPHONSE DAUDET.

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciatique, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montreal

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

FERDINAND MORETTI

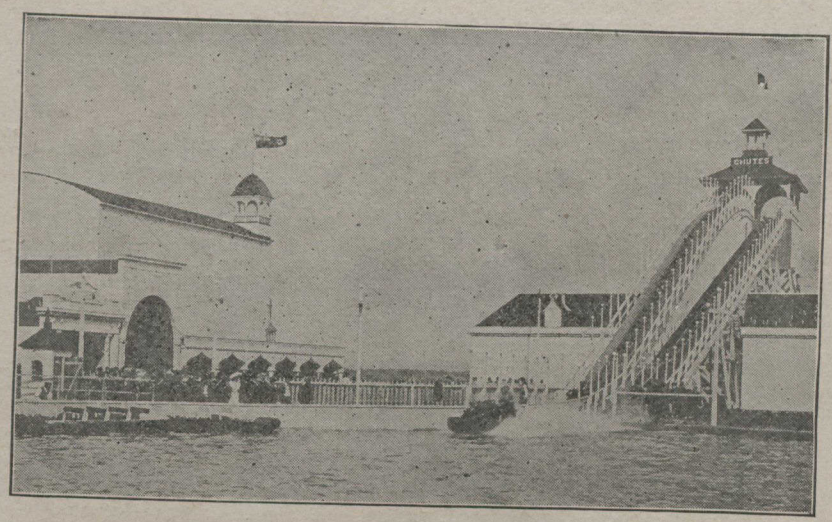
TAILLEUR FASHIONABLE
IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance
COUPE GARANTIE
Téléphone Bell
MAIN 2681
1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

Si vous souffrez
d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau
ECRIVEZ-NOUS.
?
Nos conseils ne ous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.
The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

PARC DOMINION

PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION

Spectacles nouveaux et extraordinaires chaque semaine



LES CHUTES

AUTRES ATTRACTIONS

Ascension de Ballon Dirigeable

Par LINCOLN BEACHEY

Fanfare Militaire française de Morin

De Ranzo & Ladue

Dans leur acte sur perche tournante

ENTRÉE:

ADULTES 10 cts ENFANTS 5 cts

Billets en vente à toutes les stations de tramways. Tous les tramways allant vers l'Est, conduisent au Parc.

LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic, MONTREAL

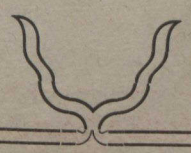
"Belmont Retreat"

J. M. Mackay, M. D. C. M.

PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MÉDICAL

Institut Privé pour la Guérison de l'Ivrognerie

Boite Postale 201
Québec, Qué.



QUEBEC,
Canada

Grande Vente à Réduction de Juillet

Nos magasins seront fermés à 6.30 p.m. les mardi, mercredi et jeudi.

MESDAMES

Il est de votre intérêt d'assister à cette grande vente durant laquelle nous offrirons

UN ASSORTIMENT ABSOLUMENT SANS RIVAL DE

Costumes, Jupes et Blouses en Drap, Soie, Sicilienne, Toile et Mousseline

¶ Nous accordons à ce choix de marchandises une attention toute spéciale, ayant, à New York et à Paris, des représentants qui nous tiennent au courant de toutes les dernières créations de la mode. Sous ce rapport nous pouvons dire, sans forfanterie, que nous ne craignons pas de concurrence à Montréal. Notre choix de marchandises est complet, et nos prix aussi bas que possible.

COMME

Nous Confectionnons nous-mêmes

¶ Il est très logique que NOS PRIX soient UNIQUES.

¶ L'été tardif nous a laissé en mains un lot considérable de marchandises, qu'en conséquence nous avons décidé de vendre SANS RESERVE. Nous les offrirons à de GRANDES REDUCTIONS se chiffrant de

10% à 20% d'escompte

Un Département Important

est notre département de jupes, bien assorties, de coupe parfaite, en Panama, Voile, Sicilienne, Serges, Tweeds, etc. Toutes réduites pour juillet, de

10 à 25 Pour Cent.

Splendide assortiment de Blouses en soie et en mousseline, patrons les plus en vogue. à manches courtes et longues,

Escompte de 10 p. c.

Spécial

Un lot de Patrons de Robes, en toile brodée et mousseline, ce qu'il y a de plus nouveau et de plus chic. Valant $12.50

Moitié Prix

$8.75

P. LAFRANCE & CIE,

272 Boulevard Saint-Laurent, angle Dorchester